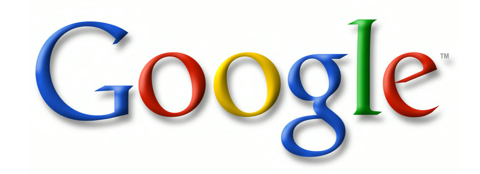
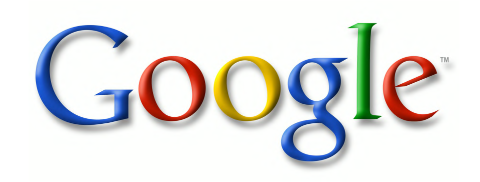
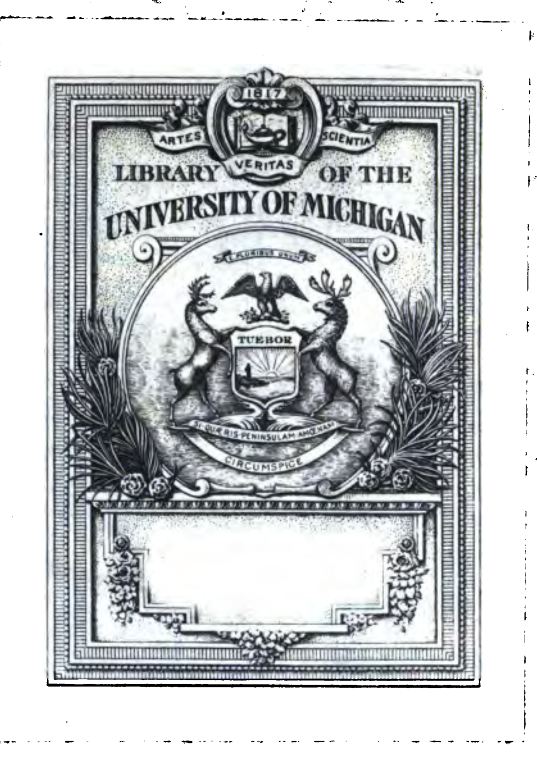
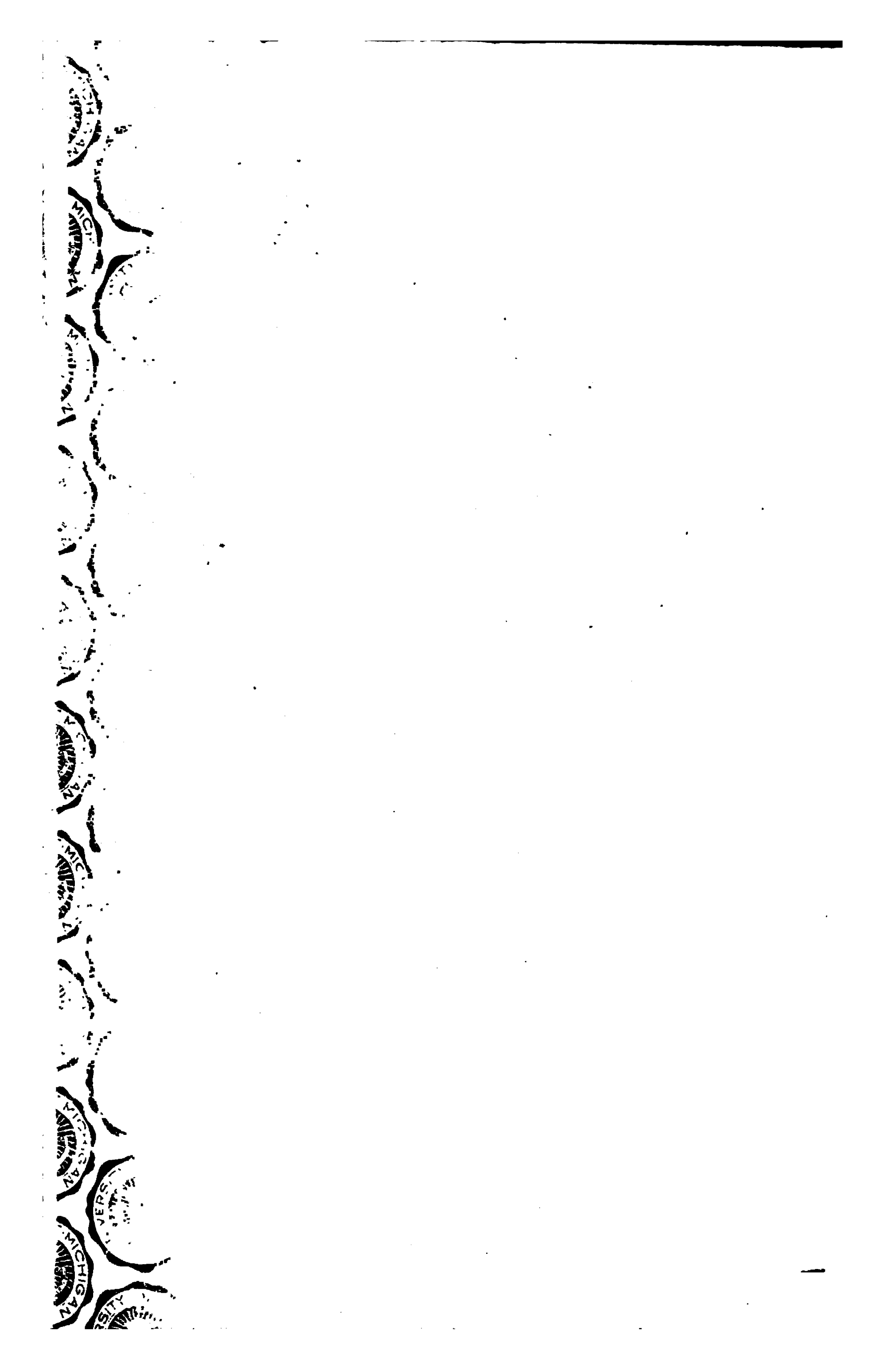





1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



a Conches le 9. 7.bre 1765.

848
418
1778

Monsieur

...ai examinés attentivement votre derniere
...qu'elle vous m'en voyés les Numeros dans
...la j'ai fait des Erreurs et après avoir Relevés
...petittes qui se sont rencontrées dans les
...que vous en avés fait faire, j'ai Corrigés les
...qui me Reste par devers moy.
...ne Soiez point Surpris si Monsr hellot vous
...qu'il y a des Erreurs dans l'arrivée des
...à Rouen, la Raison en est, que M. Boudoux
...pine, Malgré toutes les representations que j'ai
...faire, a Cessé, que je mette les dimentions
...pieces, ainsi qu'il a toujours été d'usage,
le Soin que je prends de Marquer exactement
...Marteau et a la Roüanne les pieces et d'y mettre
...sur le milieu des pieces pour evités que les

harres ne les Cachent, cependant il ne s..
deue d'epoins trompeer sur de Certaines piè..
confondre les numeros les uns avec les aut..
Sont faits, souvent les Flotteurs mettent
deux grandes, il faut de toutte nécessité
Des Barres, harres, et Crampons sur les
soutenir la petitte, par ce moyen le n..
totallement ou a moitié caché lui conf..
de Confondre un numero et le prendre
pour lors la dimention de la piece su..
réception ne se trouve plus la Meme
est changé. j'y fais et y porterai ce..
grande attention, Mais sans dimeculté
fort difficille et fort Long.

J'ay Recu En Son temps vo..
du 23e 12e. je vous En Remercie tre..

Vous trouverés Cy inclus L'é..
partis le Sept Courant. j'y ai j..

ŒUVRES

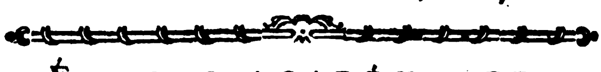
DE

M. DE LA HARPE.

TOME QUATRIEME.

ŒUVRES
DE
M. DE LA HARPE,
DE
L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
NOUVELLEMENT RECUEILLIES.

TOME QUATRIÈME.

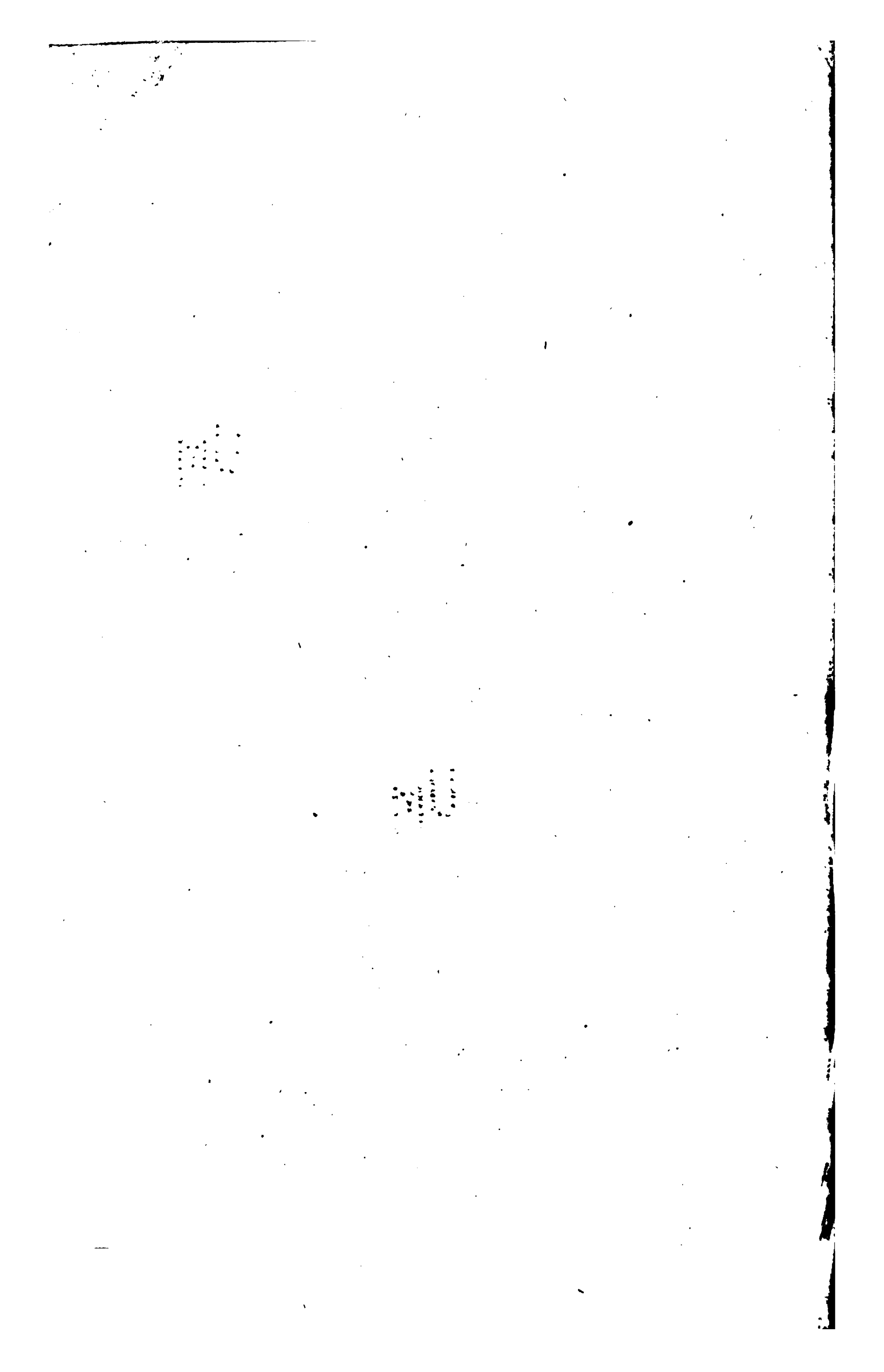


ÉLOGES ACADÉMIQUES,
DISCOURS ORATOIRES, &c.



A PARIS,
Chez PISSOT, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXVIII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



DES MALHEURS
DE LA GUERRE,
ET DES AVANTAGES
DE LA PAIX;
DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX au jugement de l'Académie Françaiſe, au mois de Janvier 1767.

Humanum paucis vivit genus. Lucan.

mRS

UN Anonyme a fait remettre à l'Académie, au mois de Mars 1766, les fonds nécessaires pour une Médaille d'or, destinée à celui qui, au jugement de cette Compagnie, aurait le mieux traité le sujet suivant :

Exposer les avantages de la Paix, inspirer de l'horreur pour les ravages de la Guerre, & inviter toutes les Nations à se réunir pour assurer la tranquillité générale.

Ce prix a été adjugé à la Piéce N°. 17, qui a pour devise,

Humanum paucis vivit genus.

& dont l'Auteur est M. de la Harpe.

PARMI les autres piéces qui ont concouru, il s'en est trouvé une qui a fait regretter à l'Académie de n'avoir pas de second prix à lui donner. Un nouvel Anonyme, instruit de cette manière de penser de l'Académie, lui a fait remettre les fonds nécessaires pour une autre Médaille. En conséquence elle a adjugé le second prix à la piéce N°. 1, qui a pour devise,

Pax omni anteferenda bono, quæ scilicet omnem
Exuperat sensum, & grato sale condit amara.

& dont l'Auteur est M. Gaillard, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.



DES MALHEURS
DE LA GUERRE,
ET DES AVANTAGES
DE LA PAIX.

Je ne viens point après tant de siècles redire aux humains qu'ils sont faits pour s'aimer, que l'esprit de paix & de bienfaisance est la perfection de leur nature. Ces vérités sont gravées dans leur ame, & l'empreinte en est éternelle. Les Nations réunies par les Loix ont compris plus que jamais, combien ces sentimens de fraternité, imprimés en nous par le Créateur, sont nécessaires pour la félicité commune. Si elles sont encore entraînées à ces théâtres de carnage qu'on appelle les champs de la gloire, ne les en accusons point : elles suivent le mouvement involontaire qui leur est donné par une puissance supérieure ; elles le suivent

en gémissant. C'est donc à ce petit nombre d'hommes à qui le Ciel a partagé la Terre, qu'il faut adresser nos plaintes & nos réflexions. C'est en vain qu'ils allèguent pour leur excuse l'intérêt même de leurs Peuples & la nécessité de les défendre. Détruisons tous ces vains prétextes qui ne trompent personne & qui ne les trompent pas eux-mêmes. O ! vous, hommes qui êtes Rois, & ce premier de vos titres est aussi le plus beau, ne dédaignez pas de m'entendre ; je plaide devant vous la cause de l'humanité, de l'humanité qui placée entre le Trône & le Ciel, étend ses bras vers tous les deux, & demande à l'un justice & vengeance quand elle est opprimée par l'autre.

Serait-il vrai, comme on la prétendu, que les hommes fussent condamnés à désirer toujours la Paix & à la voir troubler sans cesse? Serait-il vrai que toutes les maladies morales du genre humain fussent également incurables, malgré le temps, la réflexion & l'expérience ? Il est à propos, avant tout, de repousser cette opinion triste & injurieuse, & de prouver que la Paix dont nous allons nous entretenir n'est pas un trésor chimérique. Nous jetterons les yeux à regret & en frémissant sur cet horrible assemblage de tous les maux & de tous les crimes, la Guerre. Le tableau des douceurs

de la Paix nous offrira des consolations & des espérances. Ce sujet est usé sans doute ; mais est-il question de la vaine gloire de dire des choses nouvelles ? Il s'agit de rappeller des vérités connues, mais peut-être trop peu senties ; & nous ne sommes point obligés de mettre de bornes à nos plaintes, tant qu'on n'en mettra pas à nos maux.

PREMIERE PARTIE.

C'est une grande question, sans doute, de savoir à quel point le monde politique est perfectible. C'est un grand ouvrage que l'examen de ce qu'il peut acquérir & de ce qu'il peut perdre. Il est peu d'hommes capables de parcourir la sphère des possibilités morales, & toutes les fois que le génie a annoncé des choses grandes & nouvelles, la médiocrité qui ne voyait rien, a prononcé que le génie ne devait pas voir.

Les progrès du genre humain ont été lents en tout genre ; cependant les siècles ont enseigné son ignorance & commencé l'ouvrage de son bonheur. Qui osera marquer le dernier degré de perfection où il puisse parvenir ? Qui osera lui dire comme le Créateur a dit à la Mer, tu t'arrêteras ici ?

Ne ſoyons point ſi téméraires, attendons tout de ce premier des Maîtres, le Temps. C'eſt à la Philoſophie de préparer & de hâter l'époque d'un heureux changement. Tandis que les hommes la calomnient & la perſécutent, elle médite en ſecret leur bonheur, elle jette continuellement ſur la terre des ſemences utiles, qui ſouvent foulées aux pieds par la génération préſente, ne ſont cependant pas étouffées, & mûriſſent obſcurément pour les générations futures. Les eſprits réveillés & agités par elle ont eſſayé toutes leurs forces & tendu tous leurs reſſorts. Le but commun de tous eſt l'amélioration de l'eſpèce humaine. Oſons croire que leurs efforts ne ſeront pas abſolument ſtériles, & ne déſeſpérons pas du genre humain.

Si nous jettons un coup d'oeil ſur l'état actuel des Nations & ſur les nombreuſes ſecouſſes qu'elles ont éprouvées, nous aurons encore un motif d'eſpérance. Peut-être le temps des grandes épreuves eſt-il paſſé pour nous; peut-être avons-nous parcouru la route de ténèbres qui devoit nous conduire à la lumière. Après ces ſiècles de ravage & d'anarchie, où les peuples conquérans mêlés avec les peuples eſclaves, ſe heurtaient avec fureur des deux bouts de l'hémiſphère, ſe preſſaient, ſe refoulaient tour

à tour & ſe précipitaient les uns ſur les autres ; après ces temps plus horribles, où le glaive des Pontifes & le glaive des Céſars tournés l'un contre l'autre, rempliſſaient l'Europe de ſang, de crimes & de ſcandales ; enfin après le règne ſanglant & abominable du Fanatiſme, dernier fléau tombé ſur l'Univers, eſt-il donc impoſſible que la paix & l'union des peuples commence à expier tant de forfaits aux yeux de l'Etre Suprême, qui dans ces temps déplorables fut d'autant plus outragé, que ſon nom était par tout gravé ſur les poignards & prononcé dans le carnage ?

Des jours plus ſereins ont ſuccédé à ces jours orageux ; la conſtitution des Empires paraît plus ſtable & plus affermie qu'elle ne l'a jamais été. L'Europe forme aujourd'hui un corps de peuples à-peu-près également policés, également inſtruits de leurs forces & de leurs intérêts reſpectifs, également verſés dans cet art de détruire, qu'on nomme art militaire, & dans cet art de tromper, qu'on appelle politique. C'eſt de cette partie du monde, dont l'influence eſt ſi puiſſante ſur les autres, qu'il doit être queſtion dans ce Diſcours. Il eſt des peuples à qui nous ne pouvons l'adreſſer. L'époque des lumières n'eſt pas la même pour tous. Pluſieurs ne ſont pas encore à notre ſiècle. Le

despotisme & la superstition sont des principes destructeurs qui agissent sans cesse. La Guerre & la Paix sont indifférentes à des esclaves abrutis, & nous faisons, sans y penser, l'éloge de la Philosophie, en trouvant que les Nations chez qui elle est encore inconnue, ne sont pas à portée de recevoir la Paix & le bonheur.

L'Europe a souffert assez de la guerre pour avoir apris à la détester. Il faut cependant entrer dans le détail de tous les malheurs qu'elle traîne à sa suite. Le sentiment profond de nos maux peut seul nous donner l'énergie nécessaire pour y chercher des remedes. Cette horrible maladie des Nations est si ancienne & si commune, que ses simptômes & ses effets ne nous épouvantent pas assez. On n'est pas assez effrayé de cette rage universelle. Si l'Univers avoit toujours été en paix, & qu'il arrivât une fois que deux Nations s'assemblassent en armes l'une contre l'autre, & s'égorgeassent en bataille rangée, cet événement étonnerait la terre entière ; il serait transmis à la postérité comme une époque à jamais exécrable, comme un monument extraordinaire de fureur & de démence. Mais quand nous trouvons dans les annales du monde le recit des destructions & des meurtres, nous lisons l'histoire de nos crimes, & nous n'avons pas le droit de nous indigner de nos peres.

Il ſerait inutile de rapprocher ici ſous nos yeux ces tableanx de carnage & de déſolation, & toutes les horreurs des combats. Ces peintures devenues vulgaires, ne nous touchent plus, & l'humanité ſemble familiariſée avec l'image de la deſtruction. Il eſt des maux de tous les momens qui la frappent davantage. Il y a un état de détreſſe qui l'accable, un état d'abjection qui l'humilie, un genre de pertes qui fait long-temps ſaigner notre ame, & qui laiſſe des plaies cruelles & profondes ; & ce ſont tous ces malheurs que la guerre produit par contre-coup. Tous les ordres d'un Etat gémiſſent plus ou moins de ce fléau. Le peuple, (je commence par cette partie, la plus reſpectable puiſqu'elle eſt la plus malheureuſe) le peuple, qui même dans des jours d'abondance & de paix ne mange qu'au prix de ſes ſueurs le pain de l'indigence, le peuple crie que la guerre lui enleve la moitié de cette ſubſiſtance modique & pénible. En vain dans ces jours conſacrés à la joie & aux fêtes, où l'Etat célebre des victoires, tandis qu'une partie de ſes enfans pleure le ſang qu'elles ont coûté, en vain voyez-vous alors le peuple ſe livrer aux tranſports de ſa groſſière allégreſſe ; cette ivreſſe n'eſt pas longue. La nuit eſt à peine paſſée, & le jour qui en

se levant le rappelle à sa misère, le voit gémir de sa joie vaine & trompeuse. Que dirons-nous de ces hommes si bienfaisans qui savent tirer de la terre notre nourriture, & à qui nous arrachons quelquefois la leur? Combien la guerre leur est funeste! La malheureuse nécessité de subvenir aux frais qu'elle entraîne, & d'avoir de l'or pour payer le sang, se fait sentir sur-tout à l'indigent Cultivateur. Peut-être pourrait-on croire que celui qui nourrit l'Etat devrait être dispensé de payer encore pour le défendre. » Que voulez-vous de moi, pourrait-il dire si son état lui permettait d'élever la voix. » Que » me demandez-vous? Que ceux que le hazard » fait riches, ceux qui le sont devenus par leurs » travaux, donnent une partie de leurs biens » pour être dispensés de les défendre, la raison, » la justice semblent l'ordonner. Mais moi qui » n'ai que mes bras, & qui les emploie pour vous » depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; » moi qui après vous avoir préparé l'aliment » le plus pur, subsiste à peine de l'aliment le » le plus grossier; pourquoi faut-il que vos » exactions importunes soient aussi à craindre » pour moi que les ravages de l'ennemi? Je » donne mon existence entière à la patrie. Je » suis celui de ses enfans qui lui coûte le moins. » Est-ce donc à moi qu'elle doit ôter le plus? »

De ces efforts extraordinaires que toute guerre exige, de ces ſubſides multipliés dont le fardeau écraſe la partie la plus pauvre des Etats, de ces opérations de Finance qui produiſent quelques fortunes monſtrueuſes & une pauvreté générale, de ces reſſources que le malheur rend néceſſaires, & qui ſont pires que lui, de la perte de ces tréſors égarés hors d'un royaume, ou accumulés chez quelques heureux Calculateurs, enfin de ce détail immenſe de déſaſtres particuliers qui échappent & qui ſe perdent dans le tableau des diſgraces publiques, naît cette langueur ſecrette, cette maladie interne qui mine & conſume les plus grands Etats de l'Europe, & c'eſt le principe de cette maladie qu'il faut chercher à détruire. Chacun a propoſé ſon ſpécifique. Mais il en eſt un ſans lequel ils ſeront tous inutiles. C'eſt la Paix. Tracez des plans d'adminiſtration & d'économie, la trompette va ſonner & tout ſera détruit.

Mais parmi ceux qui ſe plaignent de la guerre, s'il en eſt dont les plaintes ayent encore le droit de nous intéreſſer, ce ſont ſans doute les Commerçans. La guerre arrache de leurs mains les fruits de leur louable induſtrie, elle arrête le cours de leurs grandes entrepriſes, elle enchaîne l'activité de leur génie, elle tarit cette mer de richeſſes qui par un flux & reflux continuel ré-

pand l'abondance dans toutes les parties du monde, & porte en tribut à chaque Nation ce que toutes les autres ont vu naître dans leur sein. Les travaux sont suspendus, & l'émulation s'arrête. Ces vaisseaux chargés de trésors, qui voguaient librement sur les mers, ne se rencontrent plus que pour tonner les uns contre les autres, pour se heurter & s'écraser. Les asyles même du commerce sont détruits, & cette destruction, souvent funeste à tous les partis, est chantée comme une victoire.

Quand les Peuples sont malheureux, croirons-nous que leurs maux soient étrangers à leurs Maîtres ? Croirons-nous que la guerre qui accable une Nation, n'accable pas le Monarque, & qu'il ne gémisse pas du mal qu'il a fait, ou du mal qu'il n'a pu éviter ? Ne soyons point injustes, & ne calomnions point les Rois. Il est vrai que leurs yeux ne s'abaissent pas assez souvent sur les miseres publiques. L'image du malheur est éloignée de leur Trône, & leur grandeur les défend contre la pitié. Mais lorsque les disgraces se multiplient, lorsque la détresse augmente avec le danger, alors la voie de l'infortune pénetre au fond de leur palais, & leur cœur en est troublé. Alors dans le silence de l'orgueil & de l'ambition, ils sentent plus vivement tous les maux qu'ils

avaient à peine entrevus, & le fardeau de toutes les destinées se place & s'appesantit sur eux. C'est dans un pareil moment qu'un grand Roi oublia trente ans de triomphes & de prospérités, s'oublia lui-même, pour ne se souvenir que de son peuple. Il s'humilia devant des Nations qu'il avait foulées aux pieds, il descendit du faîte de sa grandeur, d'où il avait insulté à l'Europe vaincue, il demanda à ses ennemis la paix que son peuple lui demandait à lui-même. Il était beau sans doute, s'il n'avait pu les fléchir ni les vaincre, d'aller s'ensevelir avec les Français sous les ruines de son Empire, & ce dessein qu'il conçut était digne de sa grande ame. Mais on doit le trouver encore plus grand peut-être dans ce dépouillement de sa fierté où le réduisit son amour pour ses Sujets. On doit aimer ce sacrifice de l'orgueil fait à l'humanité : aller combattre & mourir était d'un Héros, supplier pour son peuple était d'un Roi.

C'est un exemple aussi éclatant qui doit parler à tous les Souverains. C'est Louis XIV, qui a droit de leur dire que la seule gloire qu'ils ne puissent pas perdre est celle de rendre leurs Sujets heureux. C'est la voix de leurs Sujets qui les jugera; c'est elle qui apprend au Sage ce qu'il doit penser d'un Prince, & le

Sage le redit à la poſtérité. Il ne conſulte ni les panégyriques, ni les ſatyres, ouvrage de l'intérêt & de la haine ; il va trouver le laboureur ſous la hute; il lui parle de ſon Roi ; & l'impreſſion ſeule que produit ce nom ſur le viſage de l'homme ſimple & ruſtique, eſt la renommée du Monarque.

Nous avons vu que depuis la cabane juſqu'au Trône, tout était frappé du même fléau. Il faut pourtant excepter quelques perſonnes qui ne s'en plaignent point; & ce ſont celles pour qui la guerre eſt un objet de commerce, & n'eſt jamais un danger; qui dans les camps où doit régner la nobleſſe d'ame avec la valeur qui en eſt la ſuite, n'apportent que le talent du calcul; qui ſavent évaluer un déſaſtre public, connaiſſent tout le prix d'une déroute, & après une campagne malheureuſe, n'ont rien à ſouhaiter qu'une plus malheureuſe encore. Au ſortir d'une guerre qui aura ruiné cent mille familles, vous voyez ces hommes avides ſe retirer avec leurs tréſors dans des palais ſuperbes, comme on voit les oiſeaux de rapine ſe retirer dans les roches avec leur proie. C'eſt là, c'eſt dans ces demeures ſomptueuſes, que ſont entaſſées les dépouilles des peuples. Là ont été portées les richeſſes des armées. Voilà pour quels hommes la guerre eſt déſirable

rable, & c'eſt prouver encore qu'elle eſt horrible pour les autres.

Qui donc faudra-t-il accuſer de tant de maux ? Qui peut avoir reçu le droit affreux de donner le ſignal des meurtres & des ravages ? Ah ! c'eſt ici qu'il faut gémir. Ce ſont ceux même à qui le dépôt de la félicité publique a été confié, qui répandent la déſolation ſur l'Univers. Il faut des mains royales pour ébranler ces portes terribles du Temple de la Guerre, qui, ſi nos voeux étoient exaucés, demeureraient à jamais fermées. Arrêtons-nous un moment ſur cette effrayante vérité. Eſt-ce là ce que nous avons recueilli de tant de loix ? Eſt-ce là l'ouvrage de tant de ſiecles, le chef-d'œuvre de la ſociété perfectionnée ? Et l'homme, qui dans les forêts mourait du moins à ſon gré, n'a-t-il rien reçu de tant d'inſtitutions ſociales & politiques, que des Chefs pour le conduire à la mort ?

O Philoſophes ! O vous tous, amis de l'humanité, pleurez. Le genre humain eſt le jouet de ſes Maîtres. Mais, s'il en faut croire le cri de la raiſon, le cri de la nature, toute adminiſtration a dû avoir pour but le bonheur du plus grand nombre. Par quelle fatalité, par quel renverſement de l'ordre naturel a-t-on

toujours travaillé à faire un homme puissant entouré de malheureux ?

Sadi raconte qu'un Prince alla trouver un Sage dans sa retraite, & lui dit, *Donne-moi un bon conseil. O Roi !* répondit le Sage, *souviens-toi que le Pasteur est pour le Troupeau, & non pas le Troupeau pour le Pasteur.* Voilà la leçon des Souverains. Peu l'ont apprise, ou beaucoup l'ont oubliée.

Lorsque le Philosophe fouille les annales des siècles, il a pitié du genre humain. Il voit que d'un petit nombre d'hommes qui regnent à côté des Trônes, depend le sort des Empires. Il voit le monde livré à des Maîtres subalternes, quelquefois ses bienfaiteurs, & trop souvent ses tyrans. Il voit qu'au siècle dernier un Ministre plongea l'Europe dans une guerre affreuse, pour se rendre nécessaire à son Roi. Le coeur se soulève à cette idée. L'Europe fut donc inondée de sang, afin que ce Ministre trompât plus longtemps son Maître ! Ce n'étoit pas ainsi que pensoit le grand Sully, lui qui, lorsqu'il eut repris à force de valeur ce que l'Espagne avoit enlevé à la France à force d'artifice ; lorsqu'on eut soumis la Bretagne & dompté l'orgueil de Philippe second, se crut trop heureux de conclure ce fameux traité de Vervins, plus utile à la France que jusques-là

ne l'avaient été ses victoires. Il est des temps malheureux, où la Paix, sans rapporter d'aussi grands avantages, pourrait être aussi glorieuse pour le Ministre qui la conclûrait, si de longs malheurs & des pertes nombreuses la rendaient absolument nécessaire; si l'on ne faisait que les moindres sacrifices possibles à un ennemi vainqueur & acharné; si l'on arrachait de ses mains la plus grande partie de ses conquêtes; & surtout si, pour la premiere fois, c'étoit un homme chargé du glaive de la guerre & du ministère des combats qui se fût rendu le négociateur de cette Paix, & le bienfaiteur de son pays. *

Puissent les Arbitres des Royaumes être toujours remplis de pareils sentimens! S'il en était un seul disposé à prêter l'oreille aux instigations d'une politique ambitieuse & cruelle, puisse-t-il faire une réflexion que l'on éloigne toujours dans la faveur, & qui devient amère dans la disgrace; puisse-t-il se dire : « Ma » puissance finira peut-être demain. Il ne faut » qu'un coup d'œil du Maître, & je serai » dans la solitude. On dit qu'elle est un poi» son pour les Ministres dépossédés. Mais » pourquoi? ils s'y retirent presque toujours » avec des richesses & des titres. Ah! c'est

* Ce Discours fut écrit peu de temps après que M. le Duc de Choiseul, Ministre d'État au département de la Guerre, eut donné la Paix à l'Europe par le Traité de Versailles de 1763.

» qu'ils y portent des remords ; c'eſt qu'ils
» ſont accablés du mal qu'ils ont fait. Mais
» ſi je n'uſe de mon pouvoir que pour le
» bonheur commun, quand le moment de
» la diſgrace ſera venu, ce ſera aux hommes
» à pleurer ; & ſi la douleur de ne pouvoir plus
» leur être utile me fait mêler quelques larmes
» à leurs pleurs, je me ſouviendrai du moins
» avec plaiſir que j'ai été puiſſant, & que les
» hommes ont été heureux.

SECONDE PARTIE.

Ce bonheur ne peut ſubſiſter avec la guerre: Il doit donc être le fruit de la paix. On a tout perfectionné en Europe ; mais le moyen de jouir de tout en sûreté eſt un ſecret qui reſte à découvrir. La manière d'attaquer & de défendre eſt telle aujourd'hui, que le vainqueur ſouffre preſque autant que le vaincu. La guerre nourrit les haines nationales, & ne peut les aſſouvir. Le parti qui triomphe ne jouit pas longtemps de l'humiliation du parti défait ; ſans être humilié à ſon tour. Quelques Provinces dont la jouiſſance eſt douteuſe & pénible, ſont le plus ſouvent tout le prix du carnage. La paix eſt d'un prix plus réel. La population augmentée, la culture des terres favoriſée, le commerce protégé & aggrandi ;

tous les arts encouragés ; toutes les parties de l'adminiſtration perfectionnées, enfin l'opulence & la félicité générale, voilà les biens qu'une paix durable répandrait ſur les peuples & ſur les Souverains ; car il faut toujours les unir enſemble ; & leurs intérêts devraient-ils jamais être ſéparés ? On ſent que les limites de cet écrit ne me permettent que d'éfleurer ces grands objets, & j'aurai atteint mon but, ſi ce Diſcours peut être le ſommaire d'un ouvrage utile.

C'eſt à ceux qui ſont aſſis dans le cabinet de la politique à ſupputer combien d'hommes coûte à l'Etat une année de guerre, & combien ces mêmes hommes en auraient donnés à la patrie, ſi la paix avait protégé la tranquillité de leurs jours. Quoi qu'il en ſoit de ces calculs trop conteſtés, mais dont le plus modéré eſt encore effrayant, c'eſt du moins une vérité reçue, que la population eſt toujours une ſource de richeſſes ; que plus il y a de bras employés, moins il y a de terres incultes & de travaux abandonnés ; que plus il y a de poſſeſſeurs, mieux les poſſeſſions ſont cultivées ; & que plus la circulation eſt également répartie, moins il y a d'indigence dans une nation. De tous ces principes ſi connus, naiſſent en détail tous les biens que peut faire un

ſage Légiſlateur. C'eſt pour lui que ces principes ſont féconds & lumineux ; ils ſont ſtériles pour l'homme médiocre. Le talent le plus rare en politique, eſt de ſentir ce que vaut un homme, & c'eſt le talent des grands Miniſtres & des grands Rois. De durs raiſonneurs ont cru voir mieux. » La guerre, ont-» ils dit, n'eſt pas un ſi grand mal. Le monde » eſt ſurchargé d'une foule d'hommes vicieux, » indigens, las d'eux-mêmes, & dangereux » pour les autres. La guerre ſeule en délivre » la ſociété. Qu'importe que ce ramas de » mépriſables humains abrège dans les com-» bats des jours que la misère aurait lente-» ment conſumés, ou que les crimes auraient » ſouillés tôt ou tard ? Qu'importe qu'ils per-» dent une vie qu'ils ont eux-mêmes évaluée » à un prix ſi modique, & qu'ils ne peuvent » honorer qu'en la prodiguant ?

Et pourquoi ne leur apprenez-vous pas à l'honorer en la rendant utile ? Pourquoi chaque membre de l'Etat ne lui rend-il pas un compte exact de ſon exiſtence & de ſon emploi ? Quoi ! tant de travaux néceſſaires ſont négligés ou ſuſpendus, & les gens oiſifs ne vous ſemblent bons qu'à envoyer à la mort ! D'ailleurs n'eſt-ce que ſur eux que tombent les traits de la guerre ? Eſt-ce bien cette eſpèce

d'hommes que la mort choisit par préférence au milieu des combats ? Et toute cette jeunesse robuste & industrieuse, arrachée aux cabanes où elle est née, aux campagnes qu'elle cultivait, à ses parens dont elle soutenait la vieillesse ; & cette jeunesse florissante qui passe du luxe & des plaisirs de la Capitale à l'horreur des combats, le plus pur sang d'un Nation, l'espérance de l'Etat, l'assemblage de tant de talens qui auraient pu orner & servir la société, est-ce là ce que vous ne destinez qu'à mourir ? Mais que dis-je mourir ! Vous ne plaignez pas ceux qui meurent, plaignez donc ceux qui survivent. Ces guerriers avaient des mères, des épouses, des amis. La considération des intérêts publics fermera-t-elle notre ame au sentiment de tant de pertes particulières & domestiques ? Et dans le fracas des disgraces célèbres qui affligent un Empire, l'homme sensible ne sait-il pas distinguer la voix de tant d'infortunés, dont les larmes coulent dans le secret de leurs demeures ?

» La vie militaire, a-t-on dit encore, en » soumettant les hommes à une subordination » sévère, les accoutume à cet esprit d'obéissance que l'habitude de la paix & du bonheur pourrait diminuer en eux. C'est dans » les camps & dans les combats que l'homme

» né sujet sent tout le poids de ses devoirs &
» de ses Maîtres.

C'est ainsi qu'on croit flatter ceux qui commandent, en insultant à ceux qui souffrent. Il suffira de répondre à ces politiques cruels, que le moyen le plus sûr & le plus noble d'être toujours obéi, c'est d'être aimé.

Peuple que l'on traite avec une dureté si injurieuse, mais à qui toutes les ames honnêtes aiment à s'intéresser, c'est dans la paix que l'on pourra s'occuper solidement des moyens de vous rendre plus heureux. C'est alors que votre industrie aura de nouvelles ressources & de nouveaux encouragemens. C'est lorsque la paix sera bien affermie, que le fruit de votre labeur sera pour vous, que vous recueillerez dans la joie ce que vous aurez semé avec confiance. Vous ne craindrez plus alors que le premier moment d'aisance où vous paraîtrez respirer un peu de vos longues fatigues, ne soit pour vous le moment de la ruine & de l'oppression. L'Etat libéré de ses nécessités cruelles verra sans envie la fortune vous sourire un moment sous vos toits de chaume, où habite presque toujours la hideuse & languissante pauvreté. Votre cœur ne sera plus resserré par le sentiment de la crainte & de la douleur. Vous aimerez votre état paisible, cet état

qui ferait le plus doux de tous, si on n'en avait pas fait le plus dur. Vous le transmettrez volontiers à vos enfans, & vous ne tremblerez plus d'être pères. O respectables habitans des campagnes, quand verrai-je réaliser cette image d'un bonheur qui vous est dû ? Ah ! que le Ciel me donne des jours, pour que mes yeux voient votre joie ! Que j'entende les bénédictions dont vous comblerez l'heureux Prince qui sera votre bienfaiteur ! Il ne vous trouvera pas ingrats sans doute. Vous savez aimer ceux qni savent vous faire du bien. Et quelle reconnaissance s'exprime avec la naïveté touchante qui caractérise la vôtre ? Et quel l'homme si dur qui ne se soit quelquefois attendri sur vos peines, & qui ne sentît votre bonheur ?

Il a existé un Roi qui avait connu l'infortune, & qui savait la plaindre, qui avait long-temps fait la guerre, & qui voulait donner la paix à l'Europe, qui avait été pauvre, & qui respectait le pauvre. Ce Roi aimait les hommes; il avait promis à son cœur de les rendre heureux. Il voulait que nul de ses Sujets ne connût l'extrême indigence. Il le voulait, & il l'aurait fait sans doute; car il eut un ami, & cet ami fut un grand homme. O Henri ! O bon Roi ! Si l'ambition de te ressembler, qui doit être celle de tous les Souverains,

encourage l'un d'eux à exécuter ce que tu avais conçu, ton nom nous deviendra plus cher encore, & ta mémoire, ainsi que toi, aura servi le genre humain.

Après ceux qui nous nourrissent, ceux à qui l'Etat doit le plus de reconnaissance, & à qui la paix serait le plus utile, sont ces hommes laborieux de qui nous tenons tous les présens des arts qui font à tous les momens la douceur de notre vie. Un Roi qui saurait à l'abri de la paix favoriser leurs travaux, tiendrait lui-même du haut de son trône cette grande chaîne du commerce qui étend d'un bout du monde à l'autre les liens de la fraternité. Les Artistes, les Négocians sont les enfans de la Paix, ils sont bienfaisans comme elle, & c'est par elle qu'ils prosperent. Ils rapprochent les Nations par les besoins mutuels. Rien dans le Monde ne leur est étranger. Leur ambition est paisible, & leurs travaux sont obscurs. Ils font du bien dans le silence, tandis que les Puissances font le mal avec éclat. Aussi leur éloge est rarement dans nos histoires, mais il est dans la bouche des Sages, & quand on n'aspire qu'à être utile, on peut se passer de louanges. On commence à sentir de plus en plus combien il faut seconder leur infatigable industrie. On s'apperçoit qu'eux seuls ferment les plaies des

Nations, qu'ils réparent en dix années de travaux le mal qu'ont fait dix ans de combats, qu'ils donnent un nouveau ſang & une nouvelle vie aux Etats épuiſés par les guerres. Quel bien ne feroient-ils pas, ſi la Paix les aſſuroit d'une protection puiſſante & durable? Eux ſeuls en ramenant à une proportion tolérable cette quantité d'eſpèces trop inégalement réparties, pourroient placer un peuple dans cette heureuſe ſituation, où le Prince remplit ſes tréſors ſans accabler ſes Sujets, où les dépenſes convenables à ſon rang ne forment plus un contraſte odieux avec la misère publique; car la magnificence du Trône n'eſt jamais un luxe que lorſque le peuple eſt indigent. C'eſt alors qu'un Roi ſeroit diſpenſé de ces reſſources onéreuſes & ſouvent humiliantes, qui doivent attriſter la Majeſté Royale. Enfin c'eſt alors que tout concourrait au grand ouvrage du bonheur des hommes, ouvrage que la Providence n'a confié qu'aux Monarques.

L'influence qu'ils ont ſur leurs Etats s'étend à tout. Le Prince qui ſerait rempli de l'amour de la Paix, inſpirerait le deſir de le ſeconder. Toute cette nobleſſe qui abandonne le champ de ſes peres pour cherchèr dans les camps la fortune ou la mort, demeurerait dans ſon patrimoine, & le verrait proſpérer ſous ſes mains

laborieuſes ; & c'eſt encore un des abus les plus funeſtes, que la Paix pourroit corriger. Les Grands qui refuſent leur préſence à leurs vaſtes poſſeſſions, au lieu de briguer à la Cour des commandemens militaires, viendraient plus ſouvent répandre ſur leurs vaſſaux les douces influences de la Paix. Ils aimeraient mieux être chez eux des Divinités bienfaiſantes, que de promener autour du Trône une orgueilleuſe oiſiveté. Inſtruits par l'expérience, que le vrai moyen de faire fleurir ſon héritage c'eſt d'y habiter, ils partageraient avec le Prince l'auguſte emploi de faire du bien ; ils l'approcheraient plus rarement afin de le mieux ſervir ; & cette manière de faire ſa Cour ſerait leur éloge, & le ſien.

Qu'on ne nous diſe pas que la longue habitude du repos énerverait le courage & affoiblirait le principe de l'honneur. N'eſt-ce pas faire une ſorte d'injure aux Nations chez qui cet honneur domine, de croire qu'il a beſoin d'être réveillé par le danger ? Le véritable honneur eſt celui de bien remplir ſon devoir. N'eſt-il pas le même dans tous les temps, quoiqu'il n'ait pas dans tous les temps les mêmes ſacrifices à faire ? Ne pourrait-on pas même penſer qu'un peuple naturellement brave ſerait d'autant plus redoutable, ſi on le forçait de faire la guerre, qu'il

aurait connu plus long-temps toutes les douceurs de la paix, & qu'il aurait à venger la perte de ſon bonheur?

Ce bonheur que tantde peuples attendent; quel eſt le Monarque qui entreprendra de l'aſſurer à ſes Sujets? Quel eſt celui qui ſe ſentira le premier animé de cette ambition ſi nouvelle & ſi ſublime, qui ſaura s'affermir aſſez dans l'intérieur de ſes Etats pour ne pas craindre la guerre, qui aura aſſez de prudence pour ſe conſerver la paix avec ſes voiſins, aſſez d'empire ſur eux pour les engager à l'imiter? Quel eſt celui qui accomplira cette œuvre vraiment royale? Il n'entre point dans notre plan d'en examiner les moyens. Mais qu'il ſera beau de les trouver! O toi! qui que tu ſois, qui donneras un ſi beau ſpectacle au Monde, & un ſi bel exemple aux Rois, tu peux prétendre à une gloire immortelle. Il y a eu des hommes d'Etat, mais te ſeras l'homme de l'Univers.

Miniſtres de la Religion, on vous a vus dans des ſiècles d'ignorance promettre les bénédictions divines aux Princes qui tranſporteraient dans l'Orient leurs peuples & leurs richeſſes, pour les y engloutir à jamais. Ce n'eſt point à nous de vous juger; mais enfin on vous l'a reproché, on vous le reproche encore, Ah! dans un ſiècle de lumière, ouvrez

les Cieux aux Princes qui travailleront au bonheur du monde, appellez par avance l'enfant chéri du Très-Haut, celui qui sera le père de son peuple. L'Univers vous avouera de ce saint zèle, & les nations mêleront leurs applaudissemens & leurs vœux à vos bénédictions paternelles.

Un jour elle règnera peut-être cette paix si rare & si désirée, & alors enfin la morale pourra être comptée pour quelque chose dans l'administration politique des Etats. Tous les esprits se tourneront vers des objets d'amélioration & de réforme, qu'il est impossible d'envisager dans le tumulte de la guerre. Qui peut douter quelle seule durant tant de siècles qu'elle a désolé les Empires, n'ait retardé leurs progrès en tout genre ? Si jamais les nations jouissent d'une paix générale, à mesure que l'esprit de bienveillance les rapprochera, à mesure que l'esprit de rivalité mal entendue s'affoiblira par-tout, les lumières se multiplieront. Le Corps de la législation sera perfectionné dans les Etats où il est encore si défectueux; &, ce qui doit être l'objet de tous les vœux, de la première des institutions sociales, celle de punir le crime, on parviendra peut-être à la dernière, celle de récompenser la vertu.

C'eſt à vous qui êtes nés avec le droit & le talent de parler aux hommes, grands Ecrivains, Philoſophes éloquens, c'eſt à vous de recommander les peuples à leurs Maîtres, pour l'intérêt de tous les deux. Pour moi, qui ne peux ſervir l'humanité que par des voeux, je m'adreſſerai en finiſſant à celui qui peut la conſoler par des bienfaits. Je lui dirai: Père des hommes; car ce n'eſt qu'à ce titre qu'ils ſont quelque choſe devant toi, & que les beſoins de leur foibleſſe peuvent intéreſſer ta grandeur, éteins dans les cœurs cette rage deſtructive qui déshonore ton ouvrage. Que les hommes n'ajoutent plus aux fléaux de la néceſſité, les fléaux de leur fureur; qu'ils ne ravagent plus cette terre que tu leur as donnée à cultiver, & ces moiſſons qui mûriſſent ſous les rayons de ton ſoleil. Qu'on ne les entende plus dans l'excès de leur démence te prier de conſacrer leurs meurtres & te remercier de leurs crimes; & puiſſent ces vœux que je t'adreſſe, au nom de tous les humains, ſervir de prière expiatoire pour tous ces vœux ſanguinaires qu'ils ont oſé t'offrir tant de fois dans l'emportement de leurs haines barbares, ou dans la joie de leurs triomphes inſenſés.

COMBIEN

COMBIEN (1) LE GÉNIE DES GRANDS ÉCRIVAINS INFLUE SUR L'ESPRIT DE LEUR SIÉCLE.

DEPUIS que les humains réunis ſous des inſtitutions ſociales & politiques ſe ſont imposé des chaines que leur faibleſſe & leurs paſſions leur rendaient néceſſaires ; l'homme n'a rien conſervé de parfaitement libre que ſa penſée ; non qu'elle puiſſe toujours ſe manifeſter ; l'ordre public, le reſpect pour les convenances, les préjugés, quand ils ſont puiſſants, l'injuſtice, quand elle régne, ſont autant de barrières qui reſſerrent la liberté de l'eſprit. La penſée

(1) Ce ſujet avait été propoſé en 1767 par l'Académie de Marſeille. Il était beau ; mais on ſent aiſément qu'il ne pouvait pas être traité dans toute ſon étendue, ſans ſortir des bornes que les convenances académiques impoſent en tout ſens. Ainſi l'on n'offre ce morceau que comme une eſquiſſe. Des circonſtances relatives aux réglemens de l'Académie de Marſeille ne permirent pas qu'il concourût, quoiqu'il eût été envoyé.

n'eſt indépendante qu'en elle-même. Elle échape à toute eſpece de pouvoir & de tyrannie, & quand nous n'en pourrions rien conclure, ſinon que le deſpote le plus fier ne peut ſe garantir des mépris de ſon dernier eſclave, ce ne ſerait pas une vérité indifférente & ſtérile.

Mais ſi l'on ne peut aſſervir la penſée, ſi même, comme l'expérience le démontre, elle s'élance ſi ſouvent au dehors malgré les digues qui l'arrêtent, il ſuit de ce principe que le talent d'aſſujettir l'opinion des hommes, eſt un moyen puiſſant pour les gouverner. C'eſt de toutes les eſpeces de régne la plus sûre peut-être & la plus flatteuſe, c'eſt une arme dans les mains du politique, de l'entouſiaſte, du méchant même; & dans de telles mains cette arme eſt dangereuſe & quelquefois terrible. Elle eſt utile dans celles du ſage qui ne combat que les préjugés & l'erreur.

On demande juſqu'où peut s'étendre ce pouvoir de la perſuaſion, quelles influences peut avoir ſur les mœurs & ſur l'eſprit d'un ſiècle le génie des hommes éloquents & des grands Ecrivains. Belle & importante queſtion, ſurtout dans nos jours où tout ce qui n'eſt pas peuple veut être éclairé ou veut le paraître, où la gloire des Lettres portée à ſon plus haut

point a tant d'aspirans & de détracteurs, où la philosophie se félicite de tant de progrès & essuye tant de reproches.

Nous observerons d'abord d'un coup d'œil rapide quel fut autrefois chez les peuples lettrés cet empire que les hommes de génie eurent sur leurs contemporains & même sur la postérité. De ces âges antérieurs nous descendrons vers notre siécle, où nous trouverons l'influence des Lettres & des Ecrivains illustres plus marquée qu'elle ne l'avait jamais été; & si nous sommes forcés de le louer à cet égard, nous en demandons pardon d'avance à ceux qui le calomnient.

PREMIERE PARTIE.

Quoique les arts & les sciences comptent avec raison l'immortalité au nombre de leurs privileges, cependant il n'est que trop vrai que le temps a dévoré une partie de leurs monumens les plus précieux, soit qu'on ait négligé les moyens de nous les transmettre, soit qu'ils aient disparu dans les désastres des peuples & dans les révolutions des Etats, soit que la distance des lieux & la différence des langues aient mis de trop grands obstacles au commerce de l'esprit. Qui peut douter, par exemple,

qu'il n'y ait eu des Ecrivains ſupérieurs dans cette belle partie du monde où la philoſophie remonte à une ſi haute antiquité, où Pithagore alla puiſer les connaiſſances qu'il répandit dans l'Italie & dans la Grèce, où les Grecs allerent s'inſtruire avant d'inſtruire les Nations? Les écrits des ſages de l'Inde, des anciens Brachmanes, du Perſan Zoroaſtre étaient ſans doute connus des Grecs qui voyagerent en Orient. Ils ont été perdus dans les invaſions des Barbares: mais ces mêmes Barbares n'en ont pu effacer la gloire ni détruire les impreſſions.

Cette influence que les Indiens eurent ſur d'autres peuples par l'étude de la morale, les Caldéens l'ont eue par l'étude de l'Aſtronomie. Mais leurs philoſophes qui ſous le beau ciel de la Méſopotamie obſervèrent les premiers le cours des aſtres, mêlerent à la vérité de leurs calculs ces ſpéculations menſongeres qui cherchent dans le ciel le ſecret de nos deſtinées, cet art impoſteur qui voudrait enchaîner au mouvement éternel & immuable des globes céleſtes, les combinaiſons fugitives & les rapports paſſagers des événemens humains, cet art qui depuis tant de ſiécles a trompé les peuples & les Rois, & que la philoſophie n'a détruit que de nos jours.

Les Lettres ont été à la Chine le partage d'une certaine classe d'hommes privilégiée, & les superstitions des Bonzes ont été pour le peuple. On sait assez que la férocité Tartare s'est soumise à la police & à la sagesse des Chinois: Mais Confutzée donna chez eux le plus bel exemple peut-être du pouvoir de la philosophie. Il prêcha une doctrine qui n'avait rien de ce qu'il faut pour séduire les hommes, ni merveilles qui frappent leur imagination, ni dogmes subtils qui amusent leur curiosité, ni préceptes austeres qui flattent leur orgueil. Il n'enseigna que la vertu, & il eut trente mille disciples. Ses écrits encore aujourd'hui cités dans les Edits des Empereurs, sont la régle des moeurs & la religion des sages.

Il ne nous reste aucun monument de cette sagesse Egiptienne qu'on a peut-être trop vantée: cette sagesse, quoi qu'il en soit, réservée aux prêtres & aux initiés, n'influa point sur le peuple qui comme à la Chine ignorait la langue hiérogliphique & sacrée, dépositaire des sciences, & qui demeura toujours esclave & superstitieux. Ses Rois qui éleverent ces pirami-des inutiles & monstrueuses, exerçaient ses bras, & les prêtres sa crédulité.

Les Egiptiens passent pour avoir été les Maîtres des Grecs, parce que Cécrops leur en-

ſeigna l'alphabet des Phéniciens, & qu'il introduiſit chez eux les miſtères & les initiations; mais c'eſt ſurtout chez ces Grecs qui devinrent ſi ſupérieurs à leurs Maîtres, que le génie des Ecrivains eut une influence éclatante & certaine. Les Maîtres de l'Art tragique, Eſchile, Sophocle, Euripide, qui remarquerent dans leurs compatriotes des organes ſenſibles & délicats, les crurent avec raiſon ſuſceptibles plus qu'aucun autre peuple des impreſſions & des plaiſirs du Théâtre. Les Orateurs exercerent ſur eux un empire aſſuré par l'harmonie & les grands mouvemens de l'éloquence; & les triomphes de Démoſtène ſeront toujours cités dans l'hiſtoire du génie. Les Philoſophes eurent des écoles nombreuſes d'où l'on remportait toujours l'amour de la vertu, ſi l'on n'en remportait pas la connaiſſance de la vérité, de cette vérité qui s'avance lentement à la ſuite des ſiècles. C'eſt à toutes ces lumières réunies, à tous ces hommes d'une ſupériorité reconnue, qn'Athènes dut tant d'avantages que l'on ne ſaurait conteſter; la douceur de ſes mœurs & la magnificence de ſes ſpectacles qui en raſſemblant chez elle un grand nombre d'étrangers y répandaient les tréſors du commerce & une abondante circulation; des principes d'humanité, qui reçus plus gé-

néralement chez un peuple instruit que chez les nations grossières & ignorantes, y rendirent très-rares ces grands crimes qui souillent les annales du monde; une noblesse dans les sentimens & dans la conduite qui adoucissait l'atrocité des haines, & qui rendait les inimitiés généreuses; un enthousiasme de gloire qui produisit une foule de héros; enfin cette politesse générale connue du peuple même qui assistait aux spectacles, & du soldat qui récitait les vers d'Euripide.

C'est encore à ces mêmes hommes qui mirent en honneur les beaux arts & la philosophie qu'il faut attribuer cette différence frappante qu'on remarque entre Athènes & Lacédémone, & qui paraît à l'avantage de la première. On a voulu féliciter Sparte de son heureuse ignorance. On a prétendu, sur la foi de quelques apophtegmes, qu'elle avait surpassé en vertu le reste des Grecs. Mais si l'on considère les faits, sans se laisser séduire par un dehors d'austérité, on verra que c'est Sparte qui la première a recours aux Perses, ces ennemis naturels des Grecs, & qui implore, contre une rivale qui l'humiliait, un sécours bien plus humiliant encore; c'est Sparte qui la première, comme le remarque

un historien Grec (1), corrompit ses ennemis par des présens, & *rendit la victoire vénale*. Athènes rejette d'une commune voix le conseil de Themistocle qui pouvait perdre Lacédémone; elle ne veut pas même entendre ce conseil qu'un homme juste avait jugé honteux, & la vertu d'Aristide fut ce jour là celle de tout un peuple. C'est Sparte dont on nous vante l'austère discipline, qui en vient à un tel point de corruption & en même temps de barbarie, qu'elle fait périr juridiquement un de ses Rois (2) dont tout le crime était de vouloir rétablir les loix de Licurgue. C'est chez les vertueux Spartiates qu'on trouve l'exemple unique sur la terre, des forfaits de Cromwel. C'est un Spartiate qui conclut avec le grand Roi cette paix infâme qui livra à la servitude les Grecs établis dans l'Asie. Ces hommes si amoureux de leur liberté se croyaient tout permis pour opprimer celle des autres. Leur humeur féroce s'occupait rarement du choix des moyens. Athènes, sensible à la honte & à l'honneur, avoit toujours devant les yeux ces principes d'élévation que la culture des lettres fait produire ou développer.

On a dit que les lettres avaient causé la

(1) Pausanias.

(2) Agis.

décadence de la Grèce, & que c'est avant leurs progrès qu'elle fut victorieuse des Perses, & l'on oublie que c'est précisément dans le temps des victoires fameuses de Salamine & de Marathon, & de tant d'autres qui les suivirent, que les arts de l'imagination étaient portés au plus haut degré, que les grands Poëtes Athéniens se disputaient la palme du théatre, tandis que leur patrie arrachait l'empire des mers aux successeurs de Cyrus, & que la gloire des lettres & la gloire des combats furent les brillans caractères de ce beau siècle de la Grèce, depuis Miltiade qui sauva la liberté d'Athènes, jusqu'à Périclès qui sut l'embellir & la gouverner.

Nous devons remarquer en passant que les sciences n'ont jamais fait le salut ni la perte d'un Empire; elles sont l'ornement de ses prospérités; elles peuvent adoucir ou même illustrer ses disgraces, mais elles ne font naître ni les unes ni les autres. Toute grandeur a des principes de destruction dans l'abus d'elle-même, ou dans l'envie qu'elle excite. Toute puissance humaine a une tendance irrésistible vers la corruption; & les lettres, loin d'y contribuer, en sont le seul antidote. C'est par elles que les moeurs, lorsqu'elles cessent d'être pures, deviennent au moins plus douces

& plus polies ; c'eſt par elles que les paſſions brutales ſont déſarmées ; il n'y a point de reſſource pour un peuple ignorant &. corrompu.

Les deux républiques dont nous venons de parler en ſont encore la preuve. L'auſtérité Spartiate n'eut pas un meilleur ſort que les talens Athéniens ; tout fut également abſorbé dans la vaſte domination des Romains ; mais Athènes demeura la capitale du monde ſavant, l'école des peuples, & le ſanctuaire des arts. Ses vainqueurs allaient y apprendre l'art de régner dans Rome par l'éloquence. Les lettres grecques devinrent une partie indiſpenſable de l'éducation romaine. Sparte vaincue fut effacée de l'univers.

Si ces deux ſuperbes rivales qui déployaient dans un ſi étroit théatre tant d'ambition & de jalouſie, finirent toutes deux par les mêmes déſaſtres, ce n'eſt ni parce que l'une fut groſſière, ni parce que l'autre fut lettrée. C'eſt qu'affaiblies & diviſées, elles offrirent une proie facile à un ennemi habile & puiſſant. Voilà ce que la raiſon démontre, & les ſophiſmes les plus brillans diſparaiſſent devant la ſimple vérité.

Nous voyons les lettres du ſein de la Grèce ſubjuguée paſſer dans Rome triomphante. Il

était naturel qu'elles allassent embellir le séjour des Maîtres du monde. Elles aiment à se reposer à l'ombre de la grandeur & de la prospérité. Ces beaux fruits ne naissent jamais que sous le ciel le plus heureux. On sait assez que Cicéron leur dut sa fortune & son illustration. C'est quelque chose d'admirable que l'ascendant de ce grand homme sur ses concitoyens. S'il découvrit à force de sagesse les complots de Catilina, c'est à force d'éloquence qu'il arma contre l'ennemi de la patrie un Sénat divisé & corrompu, & qu'il ranima la liberté expirante. Son génie secourut le génie de Rome tout prêt d'être anéanti. Tandis qu'il sauvait la république, il formait les premiers philosophes romains, il établissait les principes de l'Académie & du portique. Ses préceptes & sa morale, les agrémens d'Horace, l'arbitre du goût parmi les littérateurs de son temps, & qui l'est encore parmi les nôtres, les charmes de la poësie de Virgile, tous les beaux esprits instruits par ces grands Maîtres, & qui composèrent la Cour d'Auguste, voilà ce qui empêcha que Rome, après les guerres civiles & les horreurs des proscriptions, ne demeurât féroce & barbare. Mécène arrêta souvent la cruauté naturelle d'Octave. Trajan, l'un des plus vertueux Em-

pereurs de Rome, eut pour ami un des beaux esprits de son siècle. Le sage Marc Aurèle, adoré de ses sujets, fut consulté par des Philosophes qui n'ont pas coutume de consulter les Princes ni d'en être consultés.

Nous ne suivrons point l'histoire des lettres dans les abominations dégoûtantes des annales Bisantines. Les arts agréables étaient sans doute cultivés à Constantinople; mais on ne peut donner le nom de littérature ou de philosophie à ces extravagances sophistiques qui amusaient l'oisiveté inquiète de ce ramas de Grecs & de Romains également dégénérés & avilis; leurs querelles, aussi furieuses qu'insensées, hâtèrent en effet leur perte. Mais la véritable philosophie, s'ils l'avaient connue, aurait guéri leur démence, & les aurait rendus à la patrie.

Les Arabes, dans le temps de leur grandeur, cultivèrent aussi les sciences, & nous en ont laissé des monumens. La poësie a chez eux un caractère bien respectable; ou elle chante Dieu, ou elle instruit les hommes. Les ouvrages de Sadi, de Lokman, de Pilpai, sont des traités de morale en images & en paraboles. Ils célèbrent par-tout l'amitié, la reconnaissance, la libéralité, vertus les plus chères aux Orientaux. On lit avec plaisir

dans leurs histoires qu'un passage de Sadi ou de quelque autre Poëte, cité à propos, a souvent arrêté la colère d'un Souverain, ou arraché ses bienfaits.

Depuis l'invention de cet art qui perpétue & qui multiplie si aisément les signes de la pensée, depuis que le besoin & le désir de s'instruire sont devenus presque universels, les écrivains qui ont eu une imagination forte & une expression éloquente, ont été les guides nécessaires de cette foule d'hommes qui veut écrire, & de la foule plus grande qui veut penser. Leurs idées sont un bien commun dont chacun s'est emparé sans scrupule. Leurs opinions ont appartenu à ceux qui n'en avaient pas. Nous allons voir combien cette influence a été puissante, & cet examen sera l'histoire des conquêtes de la raison & des bienfaits de la philosophie,

SECONDE PARTIE.

L'ESPRIT humain a paru prendre dans ce siècle une autre route que celle qu'il avait tenue dans le précédent. La lumière partie du trône de Louis XIV, se répandit dans l'Europe avec les dons de ce Monarque. Tous les génies qui naissaient alors en foule

fous fes regards & fous fa protection, fe tournèrent d'abord vers les arts brillans & féducteurs, & la belle poëfie dont François premier avait encouragé les faibles commencemens, & la véritable éloquence jufqu'alors ignorée, parurent en France dans tout l'éclat de leur gloire. Raffafiés de chefs-d'œuvres dans ces deux genres, les efprits recherchèrent de nouveaux objets, & ce fut l'époque du règne de la philofophie. Deux hommes furtout, vers le commencement de notre fiècle, encouragèrent les efforts de la raifon & les études de la penfée : l'un était né avec cette infatigable activité d'efprit qui pénètre les objets dans toute leur profondeur, & avec le talent de renfermer en peu de mots le réfultat d'une foule d'idées ; il a écrit fur les loix comme Tacite a écrit fur les hommes. Sa penfée eft vafte, & fon expreffion ferrée. L'efprit de méditation & d'examen qui le caractérife, perce à tout moment jufques dans cet ouvrage fi agréable qui peint nos mœurs avec tant de fineffe, & les mœurs orientales avec tant d'énergie. Il échappe fouvent au lecteur vulgaire, & il exerce toujours le lecteur inftruit. Ses ouvrages chers aux Philofophes, ne font appréciés que par eux, parce que ménageant les hommes qu'il avait

appris à connaître, il atténue souvent la vérité qu'il a conçue toute entière, & qu'il veut dérober à la faiblesse qui s'en effraie, ou à la malignité qui la persécute.

L'autre né avec une imagination brillante & des organes heureux, parcourt & dévore successivement tous les objets. Philosophe, il les envisage sous de nouvelles faces. Poëte, il les embellit de nouvelles couleurs. Il lutte contre l'art de Racine & contre l'art de Virgile, avec des beautés que ni l'un ni l'autre n'ont connues, & que tous deux auraient admirées. De la lice des beaux arts il s'élance dans la sphère des sciences, de la morale & de l'histoire. Plus hardi que le Philosophe que nous venons de peindre, il déploie la vérité dans toute sa force, & sait pourtant la rendre aimable. Il jette un coup d'œil sur les nations, & le tableau qu'il en trace est le plus vaste que jamais l'éloquence ait offert à la raison. Enfin, pour achever son portrait, nul homme n'eut plus de talents, plus d'admirateurs & plus d'ennemis.

Ces deux génies si différens se sont rapprochés en un point, c'est dans leur haine infatigable pour les préjugés, la superstition, le fanatisme & la tyrannie. Ils poursuivent partout ces ennemis de l'humanité, & enseignent

aux hommes à les pourſuivre. Ce ſont ces deux écrivains, & ſur-tout le dernier, qui ont ouvert la route à cet eſprit philoſophique qui diſtingue notre ſiècle, titre glorieux dont l'ignorance a voulu faire une injure. C'eſt à leur exemple & par leurs leçons qu'on s'eſt propoſé en écrivant d'éclairer les hommes que trop ſouvent on n'avait voulu qu'amuſer. Les regards de la philoſophie ſe ſont détournés des ſpéculations vaines & ſtériles, pour contempler ces grands objets qui intéreſſent tous les peuples, la morale & la légiſlation. Le mouvement s'eſt communiqué de proche en proche à tous les eſprits; nous en voyons les effets tous les jours; nos enfans en verront peut-être, que nous ne prévoyons pas.

Je ſais qu'on diſpute aux lettres ces avantages dont elles ſe glorifient. Sans parler de l'envie qui hait le bien qu'elle n'a pas fait, & la ſupériorité qui la mépriſe : il eſt beaucoup d'hommes qui réfléchiſſent peu, qui, exempts d'une foule de maux que la raiſon a détruits, ne ſongent ſeulement pas ſi ces maux ont jamais exiſté, ou s'ils pourraient renaître. Ils ont pitié des erreurs de leurs pères quand on les leur raconte, & ne ſe demandent pas pourquoi ces mêmes erreurs ne règnent plus. Ils jouiſſent de la lumière, & ne ſe diſent pas,

qui

qui a fait la lumière ? Engageons ces hommes à réfléchir un moment avec nous, & forçons-les à la reconnaissance.

Parmi les maladies morales de l'humanité, il en est une qui paraît les renfermer toutes, c'est le fanatisme. Il rassemble l'injustice, la cruauté, le mépris des loix, l'oubli de la nature; il étouffe ou corrompt toutes les vertus, il augmente & fortifie tous les vices : on ne peut ni l'effrayer ni le contenir, puisqu'il brave les châtimens & les menaces. Les malheureux attaqués de cette maladie en guérissent rarement; mais la raison, qui ne peut rien sur eux, empêche que le mal ne se communique; elle fait que cette rage meure avec ceux qui en sont atteints, & voilà le bien que nous devons à la philosophie.

Cette peste des ames n'a jamais régné avec tant de fureur que dans les deux siècles qui ont précédé le siècle brillant de la renaissance des lettres, qui lui-même fut encore infecté de ses restes. Les arts avaient adouci les hommes, il restait à les instruire. Quoi ! dira-t-on, il a fallu des livres pour enseigner aux humains qu'ils sont frères, qu'un caractère de douceur & de clémence doit rendre la vraie religion semblable au Dieu dont elle est l'ouvrage, que la vérité, quand elle persécute, emprunte

les armes du menſonge, & devient plus odieuſe que lui ? Quoi ! c'eſt à ces maximes ſi ſimples que ſe réduiſent les efforts de la philoſophie ? oui, ſans doute : & que doit elle donc faire ? peut-elle créer la vérité qui eſt éternelle ? non, mais elle la rappelle dans le cœur des hommes, quand les paſſions en ont fait diſparaître l'empreinte.

Lorſqu'elle éleva ſa voix, ce ne fut pas ſans doute ceux qui avaient vieilli dans l'école de l'erreur, qui furent frappés de ſes leçons ; c'eſt la génération naiſſante qui reçut la vérité. La ſemence de la raiſon, contenue dans les bons ouvrages, germa dans des ames neuves & dociles. Le jeune homme élevé pour la magiſtrature, alla s'aſſoir ſur les tribunaux avec des idées juſtes & de ſes devoirs & des loix. Celui qui était appellé au miniſtère des autels, s'en approcha avec des principes de modération & de douceur, dignes de la loi d'un Dieu qui aime ſes enfans. Un autre deſtiné à ces places brillantes qui touchent au pouvoir ſuprême, ſe promit d'avoir toujours devant les yeux l'obligation où il était de faire du bien aux hommes, ſous peine de leur juſte mépris. Ainſi diſparurent par degrés ces principes funeſtes & deſtructeurs qui avaient cauſé les malheurs des peuples & des Rois. Telle fut

la marche insensible de la raison, lorsqu'elle détruisit cet horrible fléau des âges précédens qu'elle a rendu l'horreur du nôtre. Elle l'a combattu sous toutes ses formes. Elle a monté jusques sur le théâtre où les impressions faites sur les hommes rassemblés sont si puissantes. Elle y a poursuivi le monstre dont elle seule pouvait triompher. Il rugit encore quelquefois, mais il rugit enchaîné, & il est à peine entendu. On a même reproché aux Philosophes qui le craignent toujours, de s'acharner sur un ennemi vaincu. C'est un soin dont il faudrait leur rendre grâce. Un Roi de Macedoine avait ordonné à un esclave de lui rappeller chaque jour qu'il était homme. Ne nous plaignons pas qu'il s'élève de temps en temps des voix courageuses qui nous crient, soyez justes, soyez humains.

Ne devons-nous pas quelque reconnaissance aux écrivains qui se sont attachés à considérer les vices & les abus de la jurisprudence des nations ? Un homme qui s'en occuperait tout entier, qui acheverait ce qu'on a commencé, qui porterait le flambeau de l'analyse & de la discussion dans cet amas incohérent d'institutions bisarres, absurdes ou cruelles, & qui ferait rougir un siècle de lumière, d'adopter l'ouvrage des siècles de barbarie, enfin

qui préparerait dans nos loix cette révolution que la raison demande & que l'humanité implore, cet homme ne serait-il pas le bienfaiteur des peuples? & à côté de son nom immortel, les noms de ceux qui ont ébauché ce grand ouvrage, ne paraîtraient-ils pas avec des titres de gloire?

Nous ne sommes peut-être pas assez étonnés du prodigieux changement que les lettres ont introduit dans nos moeurs & dans nos opinions. Mais si nous pouvions pour un moment rappeller du tombeau cette foule malheureuse & coupable qui exerçait autrefois une fureur aveugle & sanglante dans ce même royaume où règne aujourd'hui la paix & la raison, s'ils entendaient prononcer avec admiration & avec larmes le nom de cet immortel Henri IV, qu'on leur apprenait à prononcer avec des imprécations, s'ils entendaient les leçons de la bienfaisance & de l'équité substituées aux leçons de la haine & de la barbarie; ah! diraient-ils, malheur aux jours qui nous ont vu naître! malheur à nous! nous avons été placés sur la terre dans les ténèbres de l'ignorance, & avant que la raison éclairât le monde, nous sommes descendus dans les ténèbres de la mort.

Il est vrai qu'on reproche à la philosophie;

aux grands hommes qui l'ont enseignée, d'avoir poussé trop loin cette liberté de penser, appanage distinctif du seul être qui a reçu la raison. Nous sommes loin de justifier cet abus. Telle est la nature de l'homme, qu'il sait rarement s'arrêter. Il a vu derrière lui ce long règne d'aveuglement & d'erreur où un petit nombre de fourbes ambitieux avait anéanti le bon sens dans une foule d'esclaves. Il s'est indigné de cet insolent despotisme. Il en a détruit les fondemens. Il a réclamé tous ses droits, & alors il s'en est donné qu'il n'avait pas peut-être. Il a abusé des forces de son esprit, à peu près, s'il est permis de le dire, comme un malade qui a été long-temps faible, abuse des forces de sa convalescence : mais cet abus peut-il jamais avoir des effets aussi funestes que l'ignorance cruelle où nos pères ont été plongés ? L'erreur est à plaindre sans doute, mais la superstition fanatique est à détester. Se tromper, comme on nous l'a tant dit, est d'un homme; mais défendre de pardonner à celui qui se trompe, est d'un monstre; & cette rage aurait dépeuplé le globe, si le Ciel avait permis qu'elle devînt incurable & universelle.

Il faut avouer encore que la philosophie ne peut pas tout corriger. Il y a toujours des

hommes qui ne sont pas de leur siècle, qui conservent avec respect le dépôt des vieilles erreurs, & qui se garderaient bien de les échanger contre la vérité. Mais on ne peut nier que les lettres n'aient renouvellé la face de l'Europe. Le Nord sur tout les appelle & les reçoit dans son sein avec autant d'empressement que de succès. Nos chefs-d'œuvres dramatiques sont représentés sur les rives du Danube & près des glaces de la Néva, honneur que nous ne devons qu'à ces génies rares qui ont su faire parler avec éloquence ces passions que tous les peuples éprouvent, & ces vertus que tous les hommes admirent. Ce commerce des arts de l'esprit a contribué sur-tout à faire de l'Europe une famille nombreuse que la politique divise quelquefois & que l'humanité rapproche, à embellir la société jusques dans les climats les plus sauvages, à faire entrer dans les principes de tout gouvernement un juste respect pour les hommes considérés en général, respect qu'on était bien loin d'avoir lorsqu'ils étaient aveugles & esclaves. Les Puissances de la terre ont gagné sans doute à ce changement. Il est doux, il est noble de commander à des hommes qui sentent tous leurs droits & la nécessité de les soumettre.

Mais qu'il est beau que ces mêmes Puis-

sances connaissent tout ce qu'elles doivent à leurs sujets ! qu'il est heureux que la philosophie les éléve au-dessus de ces fatales querelles qui ont trop souvent ébranlé leurs trônes, & leur apprenne à les mépriser ou à les calmer ! Pourrons-nous nous refuser au plaisir de rappeller un de ses plus beaux triomphes ? Nous sera-t-il permis de dire ici d'une voix faible ce que des voix éloquentes doivent célébrer ? Une Impératrice auguste, Souveraine de ces contrées immenses où le grand Alexiovis a appellé les arts, & où elle appelle la sagesse, vient d'établir dans l'étendue de deux mille lieues de pays, une loi de douceur & de tolérance qui doit être un exemple pour les autres Empires, si elle n'est pas une leçon. O *Maîtres des nations* ! c'est ainsi que vous obtiendrez de leur reconnaissance ce titre de Dieux de la terre, que vous avez si souvent obtenu de la flatterie. Voilà les monumens d'un siècle où des Rois lisent les Philosophes, & où des Philosophes sont Rois.

L'amélioration de l'espèce humaine, voilà le but où doivent se réunir aujourd'hui tous les efforts des talens. Il est un temps pour les arts de l'imagination, & ce temps touche à son terme. On peut encore se placer à côté de nos grands modèles ; mais on n'ira guères

au-deſſus. S'il ſe trouve encore deux ou trois hommes qui poſsèdent l'imitation de la belle nature, la langue des paſſions & l'éloquence des vers, tous ces myſtères du génie que la médiocrité ne devine point, le reſte eſt peuple, & rampe dans l'obſcurité. L'eſprit s'égare par ſes efforts mêmes, & paſſe le but qu'il veut atteindre. Les ſuccès momantanés des mauvais ouvrages hâtent encore la décadence du bon goût. La carrière des arts eſt prête à ſe fermer. Celle de la philoſophie s'ouvre. Elle eſt immenſe ; ſon objet eſt de guérir autant qu'il eſt poſſible les maux qui affligent l'humanité & les erreurs qui la flétriſſent ; & ne reſtât-il qu'un ſeul de ces maux, qu'une ſeule de ces erreurs, ce qui n'eſt pas prêt d'arriver, on aurait encore à faire un ouvrage utile.

O toi donc ! qui que tu ſois, qui auras apporté en naiſſant ces caractères de ſupériorité qui diſtinguent le grand écrivain, oſe aſpirer au titre de bienfaiteur des hommes ; que leur bonheur ſoit l'objet de tes études, & qu'il en ſoit la récompenſe. Si tu recherchais leurs ſuffrages par des productions brillantes, tu ne les arracherais qu'après des combats pénibles ; car la faveur eſt pour la médiocrité, & le temps eſt pour le génie. Mais ſi le plaiſir

d'être utile & vrai est le prix de tes travaux, ils ne seront stériles pour toi que lorsqu'ils l'auront été pour les autres, & tu en jouiras quand les hommes en auront joui. Leur malignité te poursuivra peut-être encore; la basse envie prêtera des motifs aussi vils qu'elle-même à tes vues généreuses; elle donnera le nom d'orgueil à l'ambition de servir tes semblables, & le nom d'audace à la courageuse vérité. Mais n'est-ce pas à ces conditions qu'on reçoit de la nature des talens & des vertus? Tu auras pour toi le voeu des sages & le suffrage de ton cœur. Tu auras plus de plaisir à aimer les hommes, qu'ils n'en auront à te persécuter. Ta vie leur appartiendra toute entière, & le dernier sentiment de ton ame, prête à se réunir à son éternel auteur, sera de recommander encore à sa bonté les humains que tes leçons auront éclairés, & qu'auront servis tes vertus.



AVERTISEMENT.

Le morceau ſuivant fut envoyé à l'Académie Françaiſe, l'année où fut couronné l'Éloge de Moliére par M. de Champfort. Le ton, la forme & le peu d'étendue de ce fragment excluait toute idée de concours, dans un ſujet ſi vaſte & ſi profond. L'Auteur ne voulait que rendre hommage à la fois à la mémoire de Moliére & à l'Académie, qui n'ayant pu compter ce grand homme parmi ſes Membres, l'adoptait ainſi publiquement près d'un ſiécle après ſa mort.

IDÉES
SUR
MOLIERE.

L'Éloge d'un écrivain eſt dans ſes ouvrages. Celui de Molière eſt dans les ouvrages de ſes ſucceſſeurs, autant que dans les ſiens. Des hommes de beaucoup d'eſprit & de talent ont travaillé après lui, ſans pouvoir ni lui reſſembler ni l'atteindre. Quelques-uns ont eu de la gaieté ; d'autres ont fait de beaux vers ; pluſieurs même ont peint des moeurs. Mais la peinture du cœur humain a été l'art de Molière. C'eſt la carrière qu'il a ouverte & qu'il a fermée. Il n'y a rien en ce genre ni avant lui ni après.

Molière eſt certainement le premier des philoſophes moraliſtes. Je ne ſais pas pourquoi Horace, qui avait tant de goût, veut auſſi donner ce titre à Homère. Avec tout le reſpect que j'ai pour Horace, en quoi donc Homère eſt-il ſi philoſophe ? Je le crois grand poëte, parce que j'apprends qu'on récitait ſes vers après ſa mort, & qu'on l'avait laiſſé mourir de faim pendant ſa vie. Mais je crois

aussi qu'en fait de vérités il y a peu à gagner avec lui. Horace conclud de son poëme de l'Iliade, que les peuples paient toujours les sottises des Rois : c'est la conclusion de la plûpart des histoires.

Mais Molière est de tous ceux qui ont jamais écrit, celui qui a le mieux observé l'homme sans annoncer qu'il l'observait ; & même il a plus l'air de le savoir par cœur, que de l'avoir étudié. Quand on lit ses pièces avec réflexion, ce n'est pas de l'auteur qu'on est étonné, c'est de soi-même.

Molière n'est jamais fin ; il est profond, c'est-à-dire, que lorsqu'il a donné son coup de pinceau, il est impossible d'aller au-delà. Ses comédies bien lues pourraient suppléer à l'expérience, non pas parce qu'il a peint des ridicules qui passent, mais parce qu'il a peint l'homme qui ne change point. C'est une suite de traits dont aucun n'est perdu ; celui-ci est pour moi, celui-là est pour mon voisin ; & ce qui prouve le plaisir que procure une imitation parfaite, c'est que mon voisin & moi nous rions du meilleur cœur du monde de nous voir ou sots, ou faibles, ou impertinens, & que nous serions furieux, si on nous disait d'une autre façon la moitié de ce que nous dit Molière.

Eh ! qui t'avait appris cet art, divin Molière ? avais-tu lu quelque poëtique ? les vers d'Horace & la prose d'Aristote ont-ils pu t'inspirer une scène ? t'es-tu servi de Térence & d'Aristophane, comme Racine se servait d'Euripide; Corneille, de Guillen de Castro, de Calderon & de Lucain; Boileau, de Juvénal, de Perse & d'Horace ? les anciens & les modernes t'ont-ils fourni beaucoup ? il est vrai que dans ton excellente farce de Scapin, tu as pris à ce bon Cirano la seule idée vraiement plaisante qu'il ait jamais eue; que dans le Misantrope tu as imité une douzaine de vers de Lucrèce; que les Canevas Italiens & les Romans Espagnols t'ont guidé dans tes premiers ouvrages; mais n'est-ce pas toi qui as inventé ce sublime Misantrope, le Tartuffe, les Femmes Savantes, & même l'Avare, malgré quelques traits de Plaute que tu as tant surpassé ? Quel chef-d'œuvre que cette dernière pièce ! chaque scène est une situation, & l'on a entendu dire à un avare de bonne foi, qu'il y avait beaucoup à profiter dans cet ouvrage, & qu'on en pouvait tirer d'excellens principes d'économie.

Et les Femmes Savantes ? quelle prodigieuse création ! quelle richesse d'idées sur un fonds qui paraissait si stérile ! quelle variété de carac-

tères ! qu'eſt-ce qu'on mettra au-deſſus du bon homme Chriſalde qui ne permet à Plutarque d'être chez lui que pour garder *ſes rabats ?* & cette charmante Martine qui ne dit pas un mot dans ſon patois qui ne ſoit plein de ſens & de raiſon ? Quant à la lecture de Triſſotin, elle eſt bien éloignée de pouvoir perdre aujourd'hui de ſon mérite. Les lecteurs de ſociété retracent ſouvent la ſcène de Molière, avec cette différence que les auteurs ne s'y diſent pas d'injures, & ne ſe donnent pas des rendez-vous chez Barbin ; ils ſont aujourd'hui plus fins & plus polis, & en ſavent beaucoup davantage.

Oublierons-nous dans les Femmes Savantes un de ces traits qui confondent ? C'eſt le mot de Vadius qui, après avoir parlé comme Caton ſur la manie de lire ſes ouvrages, met gravement la main à la poche, en tire le cahier qui probablement ne le quitte jamais : *Voici de petits vers.* C'eſt un de ces endroits où l'acclamation eſt univerſelle. Combien j'ai vu de ſpectateurs ſaiſis d'une ſurpriſe très-réelle ! Ils avaient pris Vadius pour le ſage de la pièce.

Ces ſortes de mépriſes ſont ordinairement des triomphes pour l'auteur comique. Ce fut pourtant une mépriſe ſemblable qui fit tom-

ber le Misantrope. Il est dangereux en tout genre d'être trop au-dessus de ses juges, & Racine s'en apperçut dans Britannicus. On n'en savait pas encore assez pour trouver le sonnet d'Oronte mauvais. Ce sonnet d'ailleurs est fait avec tant d'art, il ressemble si fort à ce qu'on appelle de l'esprit, il réussirait tant aujourd'hui dans des soupers qu'on appelle charmans, que je trouve le parterre excusable de s'y être trompé. Mais s'il avait été assez raisonnable pour en savoir gré à l'auteur, je l'admirerais presque autant que Molière.

Après tout, cette injustice est digne de pardon, puisqu'elle nous a valu le Médecin malgré lui. Molière, tu riais bien, je crois, au fond de ton ame d'être obligé de faire une bonne farce pour faire passer un chef-d'oeuvre. Te serais-tu attendu à trouver de nos jours un censeur rigoureux qui reproche amérement à ton Misantrope de faire rire ? Il ne voit pas que le prodige de ton art est d'avoir montré le Misantrope de manière qu'il n'y a personne, excepté le méchant, qui ne voulût être Alceste avec ses ridicules. Tu honorais la vertu en lui donnant une leçon, & Montausier a répondu, il y a long-temps, à l'orateur Génevois.

Est-il vrai qu'il a fallu que tu fisses l'apologie du Tartuffe ? Quoi ! dans le moment où

tu t'élevais au-dessus de ton art & de toi-même, au lieu de trouver des récompenses, tu as rencontré la persécution ! A-t-on bien compris même de nos jours ce qu'il t'a fallu de courage & de génie pour concevoir le plan de cet ouvrage & l'exécuter dans un temps où le faux zèle était si puissant, & où l'on éloignait Catinat du commandement, parce qu'il était philosophe ? C'est dans ce temps que tu as entrepris de porter un coup mortel à l'hypocrisie qui en effet ne s'en est pas relevée. C'est un vice dont l'extérieur au moins est passé de mode, & c'est beaucoup ; le meilleur sermon sur l'hypocrisie, fût-il de Tartuffe lui-même, n'en aurait pas fait autant.

Qu'est-ce qui égale Racine dans l'art de peindre l'amour ? c'est Molière. Voyez les scènes des amans dans le Dépit amoureux, premier élan de son génie. Dans le Tartuffe, entendez Alceste s'écrier, ah ! traîtresse ! quand il ne croit pas un mot de toutes les protestations d'amour que lui fait Célimène, & que pourtant il est enchanté qu'elle les lui fasse ; relisez toute cette admirable scène où deux amans viennent de se raccommoder, & où l'un des deux, après la paix faite & scellée, dit pour première parole,

Ah ! ça, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ?

Revoyez

Revoyez cent traits de cette force, & si vous avez aimé, vous tomberez aux genoux de Molière ; & vous répéterez ce mot de Sadi : *Voilà celui qui sait comme on aime.*

Qu'est-ce qui égale Racine dans l'art des vers ? Qu'est-ce qui a un aussi grand nombre de ces vers pleins, de ces vers nés, qui n'ont pas pu être autrement qu'ils ne sont, qu'on retient dès qu'on les entend, & que le lecteur croit avoir faits ? c'est encore Molière. Quelle foule de vers charmans ! quelle facilité ! quelle énergie ! sur-tout quel naturel ! Ne cessons de le dire ; le naturel est le charme le plus sûr & le plus durable ; c'est lui qui fait vivre les ouvrages, parce que c'est lui qui les fait aimer ; c'est le naturel qui rend les écrits des anciens si précieux, parce que maniant un idiome plus heureux que le nôtre, ils sentaient moins le besoin de l'esprit ; c'est le naturel qui distingue le plus les grands écrivains, parce qu'un des caractères du génie est de produire sans effort ; c'est le naturel qui a mis La Fontaine, qui n'inventa rien, à côté des génies inventeurs ; enfin c'est le naturel qui fait que les lettres d'une mère à sa fille sont quelque chose, & que celles de Balzac, de Voiture, & la déclamation & l'affectation en

tout genre ſont, comme dit Soſie, *rien ou peu de choſe.*

Les Criſpins de Regnard, les Payſans de Dancourt font rire au théâtre. Dufréni étincelle d'eſprit dans ſa tournure originale; le Joueur & le Légataire ſont de beaux ouvrages; le Glorieux, la Métromanie & le Méchant ont des beautés d'un autre ordre. Mais rien de tout cela n'eſt Molière. Il a un trait de phiſionomie qu'on n'attrape point. On le retrouve juſques dans ſes moindres farces, qui ont toujours un fond de vérité & de morale. Il plaît autant à la lecture qu'à la repréſentation, ce qui n'eſt arrivé qu'à Racine & à lui; & même de toutes les comédies, celles de Molière ſont à peu près les ſeules que l'on aime à relire. Plus on connaît Molière, plus on l'aime. Plus on étudie Molière, plus on l'admire; après l'avoir blâmé ſur quelques articles, on finit par être de ſon avis; c'eſt qu'alors on en ſait davantage. Les jeunes gens penſent communément qu'il charge trop. J'ai entendu blâmer *le pauvre homme* répété ſi ſouvent; j'ai vu depuis préciſément la même ſcène & plus forte encore, & j'ai compris qu'on ne pouvait guères charger ni les ridicules ni les paſſions.

Molière eſt l'auteur des hommes mûrs &

des vieillards. Leur expérience ſe rencontre avec ſes obſervations, & leur mémoire avec ſon génie. Il obſervait beaucoup ; il y était porté par ſon caractère, & c'eſt ſans doute le ſecret de ſon art. Il était triſte & mélancolique, cet homme qui a écrit ſi gaiment. Ceux dont il conſidérait les travers & les faibleſſes étaient ſouvent bien plus heureux que lui. J'en excepterais les jaloux, s'il ne l'avait pas été lui-même.

Molière jaloux ! lui qui s'eſt tant mocqué de la jalouſie ! Eh ! oui, comme les médecins qui recommandent la ſobriété, & qui ont des indigeſtiôns ; comme les hommes ſenſibles qui prêchent l'indifférence. Chapelle prêchait auſſi Molière, & lui reprochait ſa jalouſie. *Vous n'avez donc pas aimé*, lui dit l'homme infortuné qui aimait.

Il aima ſa femme toute ſa vie, & toute ſa vie elle fit ſon malheur. Il eſt vrai que lorſqu'il fut mort elle parvint à lui obtenir la ſépulture ; elle demandait même pour lui des autels. Cela fait ſouvenir des Romains qui mettaient leurs empereurs au rang des dieux, quand ils les avaient égorgés.

Il fit trente-une pièces de théâtre dans l'eſpace d'environ vingt ans, & pas une d'elles ne reſſemble à l'autre. Il était cependant à la

fois auteur, acteur & chef de troupe. Il fut toujours bien venu du Roi, & considéré des honnêtes gens. Ce n'est pas ici le lieu de discuter l'opinion qui flétrit la profession de Molière, par ce qu'il n'y a point de profession que son génie ne puisse ennoblir, que cette opinion tient à des questions délicates, que les grands talens & les bonnes mœurs seront toujours au-dessus de toute condition, & que ce n'est pas trop la peine de parler du reste.

On lui a reproché de trop négliger sa langue, & on a eu raison. Il aurait sûrement corrigé ses ouvrages, s'il avait eu plus de loisir, & si sa laborieuse carrière n'avait pas été bornée à cinquante-trois ans. On lui a reproché encore ses mauvais dénoumens. Mais quand le plaisir du spectateur n'est pas fondé sur l'intérêt, qu'importe le dénoument ? Divertissez pendant cinq actes, & amenez un mariage, comme il vous plaira ; je garantis le succès.

Il eut des ennemis acharnés. Ils firent des pièces contre lui, & il en fit contre eux. Je ne connais guères que les gens de lettres à qui l'on a recommandé expressément de ne point sentir les injures. Dans tout autre état la vengeance est presque un devoir, & l'on ferait un crime de l'insensibilité. Il faut abso-

lument qu'on regarde les gens de lettres comme les premiers des hommes ou comme les derniers.

On ſe plaint qu'on ne travaille plus dans le genre de Molière. Je penſe qu'on a bien fait d'en eſſayer d'autres. Le champ où il a moiſſonné eſt moins vaſte qu'on ne l'imagine; & quand il reſterait quelque coin où il n'aurait pas porté la main, on craindrait encore de ſe trouver dans ſon voiſinage. La diſpoſition des eſprits eſt autre que dans le ſiècle paſſé. Nous ſommes au moment de la ſatiété, & nous voulons des émotions fortes. Nos mœurs ſont plus corrompues, & nous aimons qu'on nous parle de vertu. Nos mœurs ſont plus raffinées, & la ſatyre eſt exercée avec tant d'art dans la ſociété, qu'elle paraîtrait froide ſur la ſcène. Les contes ſont aujourd'hui ce que nous aimons le mieux. La Chauſſée nous en a faits qui ſont intéreſſans & bien écrits. Tout le monde allait pleurer à ſes pièces, & tout le monde diſait, pourquoi ne nous fait-il pas rire? Et perſonne ne le diſait plus haut que ceux qui ne ſavaient ni faire rire ni faire pleurer. Du temps de Molière beaucoup de philoſophes faiſaient des contes. Molière ſeul mettait de la philoſophie ſur le théâtre. Aujourd'hui que les philoſophes nous diſent quel-

ques vérités, il faut que les contes reviennent ſur la ſcène. C'eſt le genre le plus fécond qui nous reſte ; & ſi Molière avait vu l'Ecole des Mères & Mélanide, il aurait crié : *Courage, La Chauſſée.*

Il était d'un caractère doux & de mœurs pures. On raconte de lui des traits de bonté. Il était adoré de ſes camarades, quoiqu'il leur fit du bien ; & il mourut preſque ſur le théâtre, pour n'avoir pas voulu leur faire perdre le profit d'une repréſentation. Il écoutait volontiers les avis, quoique probablement il ne fit pas grand cas de ceux de ſa ſervante. Il encourageait les talens naiſſans. Le grand Racine, alors à ſon aurore, lui lut une tragédie. Molière ne la trouva pas bonne, & elle ne l'était pas ; mais il l'exhorta à en faire une autre, & lui fit un préſent. C'était voir mieux que Corneille qui exhorta Racine à faire des comédies & à quitter le tragique.

Molière n'était point envieux. De grands hommes l'ont été. Ce fut lui qui ramena la Cour & la Ville aux Plaideurs qui étaient tombés. Il était alors brouillé avec Racine, avec qui on ſe brouillait facilement. Ce moment dut être bien doux à Molière.

Cet homme qui fut un grand poëte, un grand philoſophe, & le premier des comiques

de tous les siècles, mourut avant le temps, & obtint à peine la sépulture. Il ne fut point membre de la compagnie littéraire qui lui décerne aujourd'hui un éloge, & son nom ne mourra jamais.

S'il s'élevait parmi nous dans la suite un auteur comique qu'on pût lui opposer, c'est que nos moeurs seraient devenues plus fortes, & que cet auteur aurait encore plus de génie que lui.



AVERTISSEMENT.

Le morceau ſuivant a été compoſé dans la forme des Articles de l'Encyclopédie, & devait faire partie d'un travail dont l'Auteur devait être chargé dans le Supplément *de ce Dictionnaire. Mais d'autres occupations ayant empêché que cet arrangement n'eût lieu, l'Auteur fit imprimer ce fragment dans le Mercure.*

DU MOT
AMOUR,
DANS
SES DIFFÉRENTES ACCEPTIONS.

AMOUR (morale) terme abstrait, qui considéré génériquement, signifie une affection de l'ame portée vers un objet par le sentiment de rapports agréables. Je dis terme abstrait, parce que pour repousser les chimères métaphysiques, on ne saurait trop rappeller qu'il n'y a point d'être qui s'appelle *amour*. L'amour de Dieu pour ses créatures, n'est autre chose que Dieu considéré comme aimant ses créatures. Les scholastiques ont ouvert une source intarissable de vaines querelles, en donnant le nom d'*êtres* à des qualités morales & physiques, détachées des êtres par une opération de l'entendement.

L'amour pris dans son sens le plus universel, est dans le coeur de tous les hommes, & c'est la seule chose qui attache à la vie. Celui qui n'aime rien, n'a nulle raison pour

exister, & cette maladie trop réelle que l'on nomme *consomption*, n'est autre chose qu'un affaissement de l'ame & des organes, qui ne peuvent désirer ni sentir. Cette maladie finit ordinairement par le suicide. Pour peindre le supplice des êtres rebelles à Dieu, nous n'avons rien trouvé de plus affreux, que de les représenter comme forcés de haïr éternellement Dieu, les créatures & eux-mêmes. *Ce malheureux qui n'aimera jamais*! disait sainte Thérèse, en parlant du diable.

Amour des sexes. C'est la passion la plus naturelle dans son principe, & la plus variée dans ses effets, la plus douce & la plus furieuse. On n'en saurait dire ni trop de bien ni trop de mal, lorsqu'on en parle dans l'ivresse du plaisir, ou dans la crise du désespoir. Mais il est très-difficile, même au philosophe, d'en parler avec indifférence, parce que s'il ne l'a pas senti, il ne le connaît pas assez; &, s'il a aimé, il faut qu'il combatte les souvenirs. Un écrivain célèbre a dit de l'amour, que le physique en était bon, & que le moral n'en valait rien. C'est rayer d'un seul trait l'histoire des plaisirs de l'ame.

Je suis très-éloigné de penser que l'amour puisse être absolument indépendant des sens. Ce platonisme est l'ouvrage d'une imagination

exaltée. C'eſt ſur-tout une illuſion de la jeuneſſe. La première femme que l'on aime, eſt à nos yeux un être fort au-deſſus de l'humanité, & tout homme qui n'a pas vu dans ſa maîtreſſe beaucoup plus qu'une femme, était à coup sûr un amant froid. Mais dans ce délire de la paſſion, on ne ſe rend point compte d'une foule de ſentimens ſecrets qui s'y perdent & s'y confondent, & ces ſentimens ſont des déſirs. Je ſais bien qu'on leur commande, que le ſacrifice que l'on en fait eſt un effort de générosité, dont on eſt bien fier & bien ſatisfait; mais on ſent en même temps, quoiqu'on ne ſe l'avoue pas, que ce ſacrifice n'eſt que momentané, que c'eſt même un moyen de plus pour obtenir ce qu'on a l'air de ne pas demander. Jamais l'amour n'eſt plus intéreſſé, que quand il paraît généreux. Jamais il n'eſt plus près d'être un maître impérieux, que quand il eſt l'eſclave le plus rampant. Il ne ſacrifie le préſent, que parce qu'il vit dans l'avenir. Ce n'eſt pas qu'il veuille tromper, non; c'eſt que par une force involontaire, il marche toujours à ſon but. La route ſera auſſi longue qu'on voudra. Les avenues ne ſont ſi agréables, que parce que la jouiſſance eſt au bout de la perſpective. Le malheur eſt qu'il n'y ait rien au-delà.

Mais faudra-t-il en conclure qu'il n'y a que du phyſique dans l'amour, ou que le phyſique ſeul en eſt bon ? Cette dernière aſſertion paraît être d'un homme qui a ſenti plus qu'un autre le moral de l'amour, qui a oublié les plaiſirs, & conſervé le ſouvenir des peines. Perſonne ne déclame plus contre la ſenſibilité que les gens très-ſenſibles, comme perſonne ne dit plus de mal de la gloire, que ceux qui en ſont idolâtres. Mais s'il était poſſible de les prendre au mot, on verrait bientôt ce qu'il faut penſer de ces plaintes. On a beau dire, le plus grand beſoin du cœur eſt celui d'être ému. L'homme qui eſt le mieux avec lui-même, ſe plaît encore à être ſouvent hors de ſoi. Et quelle paſſion produit des émotions plus puiſſantes & plus chères que l'amour ? Je ne parle pas ſeulement des impreſſions tendres ou voluptueuſes. Peut-on ſans ingratitude n'en pas rendre grâces à la nature ? Je parle même des impreſſions triſtes & douloureuſes. Elles ſont pour les ames actives un aliment amer, mais néceſſaire & fait pour elles. Exceptez-en le moment où l'on voit mourir ce qu'on aime, le moment plus affreux où l'on eſt trahi ; exceptez en ces déchiremens inſupportables ; ſi dans les autres chagrins que l'amour produit, vous propoſiez à l'amant qui

ſe plaint de lui ôter à la fois ſa douleur & ſon amour, il rejetterait votre offre. On aime mieux la fièvre que la paraliſie. Les larmes de l'amour ſont rarement cruelles. Quand il eſt véritablement malheureux, il n'en verſe plus.

Laiſſons-lui donc tout ce que l'activité de notre ame a pu y ajouter. Ne tariſſons point la ſource des ſentimens & des illuſions. Si l'attrait réciproque qui entraîne un ſexe vers l'autre était réduit à n'être qu'un beſoin purement animal, toûs les deux y perdraient trop. Ce beſoin ſerait triſte & humiliant. Bornés par nos ſens, pourquoi bornerions-nous auſſi notre imagination, la ſeule choſe qui nous étende au-delà de nous-mêmes ? Et qui n'a pas éprouvé que ce ſentiment de préférence qui nous attache à un ſeul objet, ces charmes dont nous l'environnons, & qu'il ne doit qu'à nos regards, ſont des rêves délicieux, que l'on regrette, même long-temps après le réveil de la raiſon ? Car en effet il vient un moment où cette décoration fantaſtique s'évanouit, & où nous reſtons triſtement avec la vérité. Mais il faut bien que l'amour finiſſe par l'indifférence, comme la vie finit par la mort.

On ſent bien que je n'ai parlé ici que de l'amour pris dans ſon plus haut degré d'éner-

gie, & tel que les ames honnêtes & sensibles l'ont connu au moins une fois. A l'égard de ce commerce de corruption, qui amuse l'oisiveté des villes, & que la licence des moeurs, le goût des plaisirs, la mauvaise éducation, les mauvais mariages ont rendu si commun & si irrémédiable, *Voyez* les articles GALANTERIE, ADULTERE, COURTISANE, &c.

Amour conjugal. C'est le plus doux de tous les sentimens, quand il ressemble à la véritable amitié. C'est être uni à ce qu'on aime par tous les liens possibles. Mais c'est une erreur de penser que l'amour conjugal puisse être l'amour proprement dit. C'est vouloir que l'on puisse à la fois jouir & désirer; bonheur que l'on ne nous promet que dans un autre ordre de choses. Deux époux qui s'aiment, sont les plus heureux de tous les amis.

Amour paternel, maternel, filial & fraternel. On dit, proverbialement, que l'amour va en descendant, pour dire que les peres & meres aiment mieux leurs enfans, qu'ils n'en sont aimés. Cela est vrai généralement, les exceptions mises à part. On aime plus pour le bien qu'on fait, que pour le bien qu'on reçoit. D'ailleurs, un pere s'aime lui-même dans ses enfans; ses enfans ne peuvent l'aimer que pour lui. Aussi leur amour est-il son plus grand éloge.

L'amour d'une mere, eſt-il plus tendre que celui d'un pere ? Je le crois. Ses enfans ſont plus à elle, ils lui coûtent davantage. Elle les a nourris de ſon lait & de ſa ſubſtance. Elle ſe ſouvient, en les voyant, de ce qu'elle a ſouffert pour eux, & les en aime plus tendrement. Les anciens avaient le plus grand reſpect pour la maternité ; & de nos jours, une femme entendant un jeune étourdi qui dénigrait tout le ſexe en général, dit à ceux qui l'entendaient : « Ce jeune homme ne ſe » ſouvient-il pas qu'il a une mere ?

Rara eſt concordia fratrum, a dit un ancien. Malheureuſement il avait raiſon. Les rapports d'intérêt & de rivalité ſont des ſources de diviſions entre les freres. Les préférences trop communes de la part des parens ſont injurieuſes & affligeantes ; & quand une fois la diſcorde a ſéparé ceux que la nature avait unis, ils doivent ſe haïr d'autant plus, qu'ils ont dû faire un plus grand effort pour ceſſer de ſe chérir.

Amour de la gloire, amour-propre. On les a confondus trop ſouvent. L'amour-propre eſt de tous les hommes. L'amour de la gloire n'appartient qu'aux grandes ames. L'un eſt petit dans ſes moyens, injuſte dans ſes principes. L'autre eſt ſublime dans ſes vues, gé-

néreux dans ſes procédés. L'un s'eſtime plus que les autres hommes; l'autre veut en être eſtimé. Il ſe peut, à tout prendre, que celui qui a de l'amour-propre & celui qui aime la gloire, au fond ſe rapprochent tous les deux en s'aimant eux-mêmes plus que tous les autres; mais le premier ne fera rien que pour lui. Le ſecond fera tout pour les hommes, & ne ſe réſervera que la gloire de l'avoir fait. Mécène avait de l'amour-propre. Octave avait de l'ambition. Cicéron aimait la gloire.

Amour des lettres. C'eſt un beſoin des eſprits bien faits. Dans les Princes, dans les grands, c'eſt un reſſort de plus qu'ils ont entre les mains pour exalter les talens & les ames, & pour conduire le vulgaire. C'eſt le préſage d'un règne heureux. Les méchans Princes ſont rarement lettrés, & les mauvais vers que faiſait Néron, ne ſont pas une exception à ce principe.

Dans un grand ſans goût & ſans eſprit, l'amour des lettres eſt un travers qu'on lui ſuggere, & qui lui donne un ridicule de plus. Il a des livres, comme quelques perſonnes qui ne ſavent pas un mot de Botanique, ont des jardins de plantes; & il raſſemble chez lui de mauvais écrivains, comme de prétendus naturaliſtes raſſemblent dans un cabinet des papillons & des inſectes.

Dans

Dans le commun des hommes, l'amour des lettres, le désir d'écrire est une aptitude naturelle, ou une aveugle manie. L'aptitude naturelle est le talent. Portée à un dégré supérieur, c'est le génie. Ceux qui aiment les lettres & les cultivent avec succès, ont ordinairement peu d'ambition & peu d'avarice. Ils ont besoin d'aisance & d'amis; & c'est à eux de se procurer l'un & l'autre. S'ils prétendent beaucoup, & s'ils réussissent, ils sont persécutés; mais il faut que la gloire console de tout ceux qui lui sont dévoués. S'ils sont doux & médiocres, ils vivent plus paisibles. Les gens de lettres vivent plus dans le monde qu'autrefois. Ils y sont plus considérés, parce qu'on a senti leur influence, & qu'ils savent demander moins & acquérir davantage.

L'amour des lettres, dénué de talent, a souvent des suites funestes. On est inepte à tout, & sur-tout à ce qu'on voudrait faire. On se trompe sans cesse soi-même sur le mépris dont on est couvert. Mais on ne peut se tromper sur les chagrins que produisent des espérances frustrées, sur l'ennui & les dégoûts qu'on éprouve & qu'on fait éprouver aux autres, sur la vie que l'on mène, toujours agitée & toujours vuide. Vous arrivez au déclin de l'âge, sans avoir rien produit qui

puisse vous justifier aux yeux d'autrui & aux vôtres, & un repentir tardif accable votre vieillesse.

Amour de la patrie. Tout honnête homme doit aimer sa patrie. Elle a travaillé pour lui avant sa naissance, & il vit sous sa sauvegarde. Si on en essuie des injustices, il n'est jamais permis de s'en venger : ceux qui ont tenté cette vengeance coupable, l'ont toujours expiée par leurs larmes & par leurs malheurs.

C'est sur-tout dans les Républiques que l'amour de la patrie a plus de force, & se signale par plus d'efforts & de prodiges. Chaque citoyen tient de plus près au gouvernement. Le mot de *patrie* est le premier qu'un républicain bègaie dans son enfance, & le dernier qui erre sur ses levres mourantes. C'est pour la *patrie* que Régulus alla chercher à Carthage la mort & les tourmens; & ne pouvant plus sauver sa *patrie*, Caton se déchira les entrailles.



TRADUCTION D'UNE LETTRE DE BRUTUS A CICÉRON.

Cette Lettre a toujours été regardée comme un des plus précieux monumens de l'ancienne littérature. C'est un chef-d'œuvre d'éloquence, & l'épanchement d'une ame républicaine. Elle fut écrite l'année qui suivit la mort de César, dans le temps que le jeune Octave venait de défaire Antoine devant Modène, l'an de Rome 710.

Vous avez écrit à Octave. Il y a dans votre lettre un article qui me concerne, & qu'Atticus m'a fait tenir. Je l'ai lu. Il n'y avait rien dans l'attachement que vous me témoignez & dans l'intérêt que vous prenez à ma conservation, qui pût me procurer un nouveau plaisir. En effet ne suis-je pas accoutumé à entendre dire tous les jours que vous avez fait quelque nouvelle démarche pour me prouver votre zèle, & pour soutenir ma dignité ? Mais ce même morceau de votre lettre m'a causé la douleur la plus vive qu'il me fut possible d'éprouver. Vous le remerciez

de ce qu'il a fait pour la République, mais avec tant de soumission! (Le dirai-je? J'ai honte de l'état où nous réduit la fortune; mais enfin il faut le dire;) vous lui recommandez ma vie avec tant de bassesse, que vous semblez annoncer évidemment que la tyrannie n'est pas détruite, & que nous n'avons fait que changer de maître. Ma vie! & quelle mort me serait plus affreuse que la vie achetée à ce prix! Pesez vos termes, & osez nier que ce ne soient ceux d'un esclave suppliant devant un Roi. Il n'y a, dites-vous, qu'une seule grace que vous lui demandiez, & qu'on doive attendre de lui; c'est qu'il veuille bien laisser vivre des citoyens (1) qui ont obtenu l'estime des honnêtes gens & du peuple Romain. C'est donc à dire qu'à moins qu'il n'y consente, nous ne serons plus? Mais il vaut mieux n'être pas que de lui devoir l'existence. Certes je ne crois pas encore que les dieux soient assez ennemis du peuple Romain, pour qu'il faille demander à Octave la vie d'aucun citoyen, encore moins celle des libérateurs du monde. Car j'ai quelque plaisir à rappeller ce titre magnifique, & sur-tout à ceux qui paraissent ignorer ce qu'ils ont à craindre & ce

(1) Brutus & Cassius & les Conjurés.

qu'il faut demander. Vous, Cicéron, vous reconnaissez dans Octave un si grand pouvoir, & vous êtes son ami ! Vous êtes le mien, dites-vous, & pour me voir à Rome, vous croyez avoir besoin de me recommander à un enfant ? Et de quoi donc le remerciez-vous, si vous croyez qu'il faille le supplier pour que je vive ? Lui savez-vous beaucoup de gré d'avoir mieux aimé qu'on eût à demander une pareille grace à lui qu'à Marc-Antoine ? Est-ce au destructeur ou à l'héritier de la tyrannie que l'on demande de laisser vivre des citoyens qui ont bien servi la République ? C'est cette faiblesse qui nous fait désespérer de nous-mêmes, & que je reproche à tous les autres autant qu'à vous ; c'est elle qui a inspiré à César l'ambition de dominer, à Marc-Antoine celle de le remplacer après sa mort ; c'est elle qui a élevé ce jeune Octave au point que vous croyez devoir obtenir de lui, qui est encore à peine un homme, le salut d'hommes tels que nous, & que vous ne voyez pour moi de ressource que dans sa pitié. Si nous nous souvenions que nous sommes Romains, nous ne verrions pas les derniers des mortels avoir plus de courage pour nous opprimer, que nous n'en avons pour nous défendre, & Antoine ne serait pas plus jaloux de succéder à César,

qu'effrayé de sa punition. Vous, homme Consulaire, vous qui avez puni les crimes de Catilina, ce qui peut-être, si j'en crois mes craintes, n'a pas différé notre perte pour longtemps, comment pouvez-vous jetter les yeux sur ce que vous avez fait, & approuver ce que l'on fait aujourd'hui, ou du moins le souffrir avec tant de patience & de douceur que vous avez l'air de l'approuver ? Et d'où est venue votre haine pour Antoine ? N'est-ce pas de ce qu'il avait les mêmes prétentions que fait voir aujourd'hui le jeune Octave ? N'est-ce pas parce qu'il voulait que nous lui demandassions la vie ; que ceux à qui il devait la liberté n'eussent qu'une existence dépendante & précaire ; que ses volontés fussent des loix dans la République ? Vous avez été d'avis de prendre les armes pour l'empêcher de régner : était-ce pour prier un autre de vouloir bien se mettre à sa place, de regarder l'Etat comme son patrimoine, & les citoyens comme ses esclaves ? A ce compte nous n'avons disputé que sur telle ou telle espece de servitude, & non pas sur la servitude elle-même. Mais en ce cas Antoine était un aussi bon maître qu'un autre : sous lui non-seulement notre condition était tolérable, mais même nous eussions eu part à sa puissance, à ses

bienfaits, aux honneurs; car que refuserait-il à ceux dont il sait que la soumission serait le plus grand appui de son pouvoir ? Mais nous n'avons point voulu mettre de prix à la vertu & à la liberté. Aujourd'hui même cet enfant que le nom de César paraît animer contre les meurtriers de César, combien croyez-vous qu'il donnât, s'il etait question de marchander, pour avoir de notre consentement le pouvoir qu'après tout il aura bientôt, puisque nous ne voulons que vivre, avoir de l'argent, & jouir du titre de Consulaires ?

Au surplùs que la mort de César soit inutile; que nous n'ayons conçu qu'une fausse joie de cette mort, puisqu'elle ne devait pas nous rendre plus libres; que tout le monde nous abandonne, les dieux m'ôteront tout avant de m'ôter la résolution où je suis non-seulement de ne jamais souffrir dans l'héritier de César que j'ai tué, ce que je n'ai pas souffert dans César, mais dans mon pere même, s'il revenait au monde, qu'un citoyen soit de mon aveu plus puissant que les loix & le Sénat. Et croyez-vous que les autres Romains soient libres, si je ne puis être dans Rome, sans la permission d'Octave ? Que dis-je ? ce que vous lui demandez pour nous, comment croyez-vous pouvoir l'obtenir ? Vous lui demandez

notre conſervation; mais ſuffit-il pour cela de nous accorder la vie ? Et reçoit-on la vie ſans la liberté & l'honneur? Appellez-vous jouir de la vie, d'être dans l'enceinte de Rome ? Eſt-ce le lien où je ſuis qui décide mon état ? Je ne vivais pas tant que Céſar a vécu, ſi ce n'eſt depuis le moment que j'eus dans l'ame le deſſein de l'immoler; & en quelque lieu que je ſois, je ne me croirai jamais exilé, tant que la ſervitude & les affronts me paraîtront les plus odieux de tous les maux.

Dans quelles ténebres ſommes-nous tombés? Chez les Grecs la poſtérité des tyrans eſt condamnée à périr avec eux; & chez nous on ſupplie celui qui a oſé prendre le nom d'un tyran, d'épargner les vengeurs de la liberté; & je déſirerais de revoir ma patrie! & je croirais qu'il y a encore une patrie, quand Rome ſe refuſe à la liberté qu'on lui offre même malgré elle, & redoute plus dans un enfant le nom d'un tyran qui n'eſt plus, qu'elle n'a de confiance en elle-même, après avoir vu détruit par un petit nombre d'hommes, celui qui avait des forces ſi puiſſantes!

Ne me recommandez plus à votre Céſar, ni moi, ni vous-même, ſi vous m'en croyez. Vous priſez beaucoup le peu d'années que la nature vous laiſſe encore eſpérer, ſi vous

croyez qu'elles vaillent la peine de s'abaisser à la priere. Prenez garde d'ailleurs que vos démarches contre Antoine, si justement louées jusqu'ici, ne paraissent avoir été dictées par la crainte plutôt que par les principes d'un citoyen ; car si vous trouvez bon qu'Octave soit dans le cas d'être supplié en ma faveur, on croira que vous n'avez pas craint d'avoir un maître, mais que vous avez voulu en avoir un qui fût votre ami. Quant aux louanges que vous lui donnez pour ce qu'il a fait, je les approuve, si c'est pour détruire la puissance d'autrui qu'il a combattu, & non pas pour établir la sienne. Mais s'il en est au point qu'il faille lui adresser des prieres pour nous, si vous jugez vous même qu'on lui doive tant accorder, vous lui décernez une trop grande récompense : car vous lui attribuez un droit qu'il paraissait avoir rendu à la République. Vous ne songez pas que si pour avoir fait la guerre à Marc-Antoine, Octave mérite de si grands honneurs, nous qui avons abattu un pouvoir dont Antoine n'a recueilli que les débris, nous ne pouvons jamais être assez récompensés, quand on nous prodiguerait tous les honneurs réunis; mais la crainte peut bien plus sur les hommes que la reconnaissance. Antoine est vivant & a les armes à la

main ; & à l'égard de Céſar, on ne ſe ſouvient plus de ce qu'on a pu ou de ce qu'on a dû faire. C'eſt Octave aujourd'hui dont le jugement ſur nous décidera celui du peuple Romain, & on nous mépriſe aſſez pour regarder un ſeul homme comme l'arbitre de notre vie. Je ſuis fait, puiſqu'il faut répondre, non - ſeulement pour ne pas ſupplier, mais encore pour réprimer ceux qui prétendent qu'on les ſupplie. Je me tiendrai éloigné de la ſervitude, & tout lieu où je ſerai libre, ſera Rome pour moi. J'aurai pitié de vous tous en qui ni l'âge, ni les honneurs, ni l'exemple de la vertu d'autrui n'ont pu diminuer l'amour de la vie ; & je me croirai heureux tant que je demeurerai attaché à ce principe, qu'on eſt récompenſé par ſes propres actions. Car quel bonheur plus ſolide que celui qui indépendant des choſes humaines, ne réſide que dans la conſcience & dans la liberté ? Quoiqu'il en ſoit, je ne me ſoumettrai pas à ceux qui ſe ſoumettent, & je ne ſerai pas vaincu par ceux qui ſe laiſſent vaincre. Je tenterai & je ſupporterai tout pour délivrer la République. Si je réuſſis, nous nous réjouirons tous ; ſi je ne réuſſis pas, je me réjouirai encore, puiſque j'aurai paſſé ma vie à m'occuper des moyens de rendre la liberté à ma patrie.

Quant à vous, Cicéron, je vous exhorte à ne point vous laſſer de faire le bien, & à ne point vous défier de la vertu. Songez, en écartant les maux actuels, à prévenir ceux qui pourraient naître, ſi on n'allait pas au-devant. Croyez que l'eſprit courageux & libre qui vous a animé à la défenſe de la République contre Catilina & contre Antoine, n'eſt rien ſans la conſtance & l'égalité. J'avoue que la vertu qui s'eſt déja ſignalée a plus à faire que la vertu qui n'a pas été éprouvée; ce qu'elle fait eſt regardé comme une dette qu'elle acquitte; ce qu'elle ne fait pas, comme une eſpérance qu'elle trompe. Ainſi, quoiqu'il ſoit beau à Cicéron de réſiſter à Antoine, on ſe ſouvient de ſon conſulat, & l'on n'eſt point ſurpris. Mais ſi ce même Cicéron ne montre pas en tout la fermeté & la grandeur d'ame qu'il a employées pour abattre Antoine, non-ſeulement il s'ôtera la gloire qu'il pourrait encore acquérir, mais même il perdra celle qu'il avait acquiſe : car il n'y a rien de grand que ce qui eſt fondé ſur des principes invariables; & votre génie, vos actions & les vœux de tous les citoyens vous obligent plus que perſonne à aimer la République, & à défendre la liberté : ainſi, au lieu de prier Octave de nous prendre ſous ſa protection, exhortez-

vous vous-même, relevez votre courage, & ſoyez sûr que cette République pour laquelle vous avez fait de ſi grandes choſes, ſera libre & glorieuſe, quand le peuple aura des chefs qui l'aideront à repouſſer les entrepriſes des méchants.



LETTRE

DE BRUTUS A ATTICUS.

SUR LE MEME SUJET.

Cicéron s'étonne, dites-vous, du ſilence que je garde ſur la conduite qu'il tient dans le gouvernement. Puiſque vous m'en preſſez, je vous dirai mon avis uniquement pour céder à vos inſtances. Je ſais que Cicéron n'a rien fait qu'avec de bonnes intentions, & rien ne m'eſt plus connu que ſes ſentimens à l'égard de la République. Cependant il a fait des démarches, dirai-je, mal adroites ? mais c'eſt le plus prudent de tous les hommes; dirai-je, complaiſantes ? mais il n'a pas craint de s'attirer ſur les bras, pour l'intérêt de l'Etat, un ennemi auſſi puiſſant qu'Antoine. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que Cicéron a irrité plutôt que réprimé la cupidité & la licence de cet enfant; (1) qu'il accorde tout a ſes liaiſons avec Octave, juſqu'au point d'invectiver contre nous, ce qui retombe ſur lui doublement; car ſi Caſca eſt un aſſaſſin pour avoir tué Céſar,

(1) Octave.

comme Cicéron l'a dit, Cicéron lui-même mérite bien plus ce nom, puisque Casca n'a tué qu'un homme, & que Cicéron en a fait périr plusieurs. D'ailleurs lui convient-il de parler de Casca, comme Bestia (1) parle de Cicéron? parce que nous ne citons pas à tout propos nos Ides de Mars, comme il a à tout moment dans la bouche ses nones de Décembre, aura-t-il meilleure grace à blamer une belle action que Bestia & Claudius n'en ont à blâmer son consulat? Notre ami Cicéron se vante d'avoir fait la guerre en toge à l'armée de Marc-Antoine. Que m'importe si pour récompense d'avoir défait Antoine, on veut le remplacer, & si celui-là même qui a détruit ce fléau, en produit un autre plus difficile à exterminer? Toute sa conduite est d'un homme qui ne refuse pas d'avoir un maître, mais qui ne veut pas que ce soit Antoine. Et quel gré dois-je lui savoir de ne craindre d'un tyran que sa colere? Voilà qu'on décerne à Octave le triomphe, une paie pour ses soldats, & une foule d'autres honneurs; & vous croyez qu'il ne voudra pas avoir la place de celui dont il a déjà pris le nom? Est-ce ainsi qu'a dû se conduire un homme Consulaire, un homme tel que Cicéron? Puisque vous m'a-

(1) Un des ennemis de Cicéron.

vez forcé de parler, il faut vous résoudre à entendre des choses désagréables. Je souffre moi-même à vous les dire; je sais vos sentimens pour la République, & que toute désespérée qu'elle paraît, vous ne croyez pas les choses sans remède.

Je ne blâme point d'ailleurs votre oisiveté. Votre âge, vos enfans, le plan de vie que vous vous êtes fait, tout vous y autorise, & j'ai vu dans l'affaire de mon ami Flavius, que vous ne vouliez pas vous faire d'ennemis. Mais, pour revenir à Cicéron, quelle différence y a-t-il entre sa conduite & celle d'un Salvidiénus? Qu'est-ce que celui-ci aurait fait de plus pour Octave? Cicéron craint, dites-vous, que la guerre civile ne soit pas encor éteinte. Fort bien. Il redoute un ennemi battu, & ne redoute pas dans Octave une armée victorieuse & la témérité de la jeunesse! Peut-être le croit-il déjà assez puissant pour qu'on doive lui déférer par avance tout ce qu'il est en état d'envahir. Que la crainte raisonne mal! Quelle précaution mal-entendue que d'aller au-devant des maux que l'on peut encore éviter! Mais c'est que nous craignons la mort, l'exil, la pauvreté. Voilà ce que Cicéron regarde comme le plus grand malheur, & pourvu qu'on lui accorde ce qu'il demande, qu'il soit flatté,

considéré, il accepte un esclavage honorable, si pourtant l'honneur peut se concilier avec le dernier dégré de l'opprobre. Octave a beau appeller Cicéron son pere, le consulter, surtout le louer, lui rendre des actions de grace : les effets démentiront les paroles.

Il n'est pas possible de regarder comme son pere un homme qui n'est pas libre ; & c'est pourtant à quoi travaille Cicéron, tout honnête homme qu'il est ; voilà ce que lui vaudra l'envie de plaire à Octave. Je commence à avoir bien mauvaise idée de la Philosophie & des Lettres dont Cicéron a fait profession jusqu'ici. De quoi sert tout ce qu'il a écrit pour la liberté, tous ces traités si étendus sur l'honneur, sur la mort, l'exil, la pauvreté ? Philippe le beau-pere d'Octave, est bien plus philosophe que Cicéron. Philippe n'a rien fait pour son beau-fils, & l'autre a tout fait pour un homme qui ne lui est rien. Qu'il cesse donc de se glorifier lui-même & d'aigrir nos douleurs. Que nous importe qu'Antoine soit vaincu, si un autre prend sa place ? Sa défaite cependant n'est pas encore bien sûre, si j'en crois ce que vous m'écrivez. Au surplus, que Cicéron vive esclave & suppliant, puisque cette vie est de son goût, & qu'il ne se souvient plus ni de son âge, ni de ses actions, ni de ses dignités. Mais moi

moi rien ne m'empêchera de faire la guerre à la tyrannie, quelle qu'elle ſoit, à la puiſſance, à la domination, à tout pouvoir illégal, à tout ce qui voudra être au-deſſus des Loix. Je ne ferai point de marché pour la ſervitude. Vous prétendez qu'Antoine eſt un honnête homme, je n'en crois rien; mais vos ancêtres ne voulaient pas même de leur pere pour tyran. Je ne vous aurais point écrit ſi franchement, ſi je ne vous aimais autant que Cicéron croit être aimé d'Octave. Je ſuis fâché de vous affliger, car vous aimez vos amis, & ſurtout Cicéron. Soyez perſuadé que je n'ai rien diminué de mon attachement pour lui, mais beaucoup de l'opinion que j'en avais.



AVERTISSEMENT.

Les deux morceaux ſuivans ont été écrits dans l'année 1772 pour être placés dans un recueil qui avait pour titre GALLERIE UNIVERSELLE, *& qui devait contenir les portraits de tous les hommes les plus célébres de l'Europe, avec une notice de leur vie. Ce projet n'a pas été achevé.*

PRÉCIS HISTORIQUE
SUR
M. DE VOLTAIRE.

MARIE-FRANÇOIS AROUET qui s'est rendu si célebre sous le nom de Voltaire (1), est né au mois de Février 1694, (2) de François Arouet, Conseiller du Roi, ancien Notaire au Châtelet, Trésorier de la Chambre des Comptes, & de Marie-Marguerite Daumart.

Le nom, le génie, l'âge de ce grand homme, l'avantage qu'il a eu, & qui n'est pas le moindre de tous, de voir passer quatre générations, sa prééminence dans l'Empire des Lettres, tout l'éleve tellement au-dessus de ses contemporains, que ses ennemis même ne lui donneraient pas d'autre rang que celui qu'on lui décerne ici dans la classe des hommes illustres,

(1) *Voltaire* est le nom d'un petit bien de famille, qui appartenoit à la mere de l'Auteur.

(2) Il était si faible, & l'on craignait tellement pour sa vie, qu'il ne fut possible de le faire baptiser que plusieurs mois après sa naissance; on se contenta de l'ondoyer. C'est ce qui a donné lieu à la méprise de ceux qui l'ont fait naître en Novembre.

L'amitié ne peut qu'ébaucher quelques traits de ſon Eloge dans un cadre étroit & preſcrit. C'eſt à la poſtérité d'achever ce grand tableau.

Le ſujet eſt abondant, & je ſerai ſuccinct, parce que ce n'eſt pas ici qu'il faut le remplir. Je ne dirai pas tout ce que je penſe & tout ce que je ſens, mais ce qui me paraît généralement reconnu. L'amitié, quoiqu'elle ſoit le plus louable des ſentimens, le ſeul *où l'excès ſoit permis* (1), doit ſe défier d'elle-même, quand elle ſe rend l'interprète de la voix publique. M. de Voltaire qui a ſurvécu à tant d'hommes qu'il a vu naître, n'a pas ſurvécu à l'envie qui ne meurt point ; & l'envie a toujours des partiſans, parce qu'il y a toujours beaucoup d'hommes aiſément trompés, ou déſirant de l'être, & qu'elle parle plus haut & plus ſouvent que l'équité.

M. de Voltaire annonça, dès ſes premieres années, cette activité d'imagination, & cette facilité de produire, qui ſont les caracteres les plus marqués d'un génie heureux & ſupérieur. Il a dit de lui-même, ainſi que Pope :

Au ſortir du berceau j'ai bégayé des vers.

Mais il parlait à l'âge où les autres bégaient. On a de lui pluſieurs morceaux écrits à qua-

(1) Volt.

torze ans, & qui ne se sentent point de l'enfance. Ses études furent brillantes. Il connut les Anciens qu'il a toujours aimés, & s'instruisit chez ces grands maîtres du bon goût, mal traduits par des hommes qui n'ont eu que de l'érudition, & méconnus par d'autres qui n'ont eu que de l'esprit. Mais l'hommage qu'il rendit aux Anciens fut toujours exempt d'idolâtrie & de fanatisme. Il sut les juger en les admirant. A dix-neuf ans il composa un Œdipe d'après Sophocle, & malgré celui de Corneille qui avait du succès. Le sien en eut un prodigieux. La Motte eut le noble courage d'imprimer, dans l'approbation de l'Œdipe, que le *Public s'était promis un digne successeur de Corneille & de Racine*. Il est vrai que La Motte n'avait pas encore fait de Tragédies. Mais cette approbation de l'Œdipe, & Inès, sont peut-être les deux choses qui lui font le plus d'honneur.

Rousseau écrivit que le *Français de vingt-quatre ans* (c'est l'âge qu'avait M. de Voltaire quand l'Œdipe fut représenté) *avait surpassé en beaucoup d'endroits le Grec de quatre-vingt*. Il écrivait à M. de Voltaire : *Je vous regarde comme un homme destiné à faire la gloire de sa nation.* N'oublions pas qu'il le mit dans la suite à côté

de Gâcon, & au-deſſous de Voiture, & déplorons les paſſions humaines.

On fit vingt critiques de l'Œdipe. Il y en eut une bonne, celle que M. de Voltaire fit lui-même; & une bien maligne & bien injuſte, elle était de Racine le fils, qui ſe rendit depuis plus digne de ſon pere, quand il compoſa le Poëme de la Religion.

Le pere de M. de Voltaire, qui voulait que ſon fils fût Avocat, & qui même l'avait chaſſé de ſa maiſon, parce qu'il voulait être Poëte, vint à une des repréſentations de l'Œdipe, dans la loge de Madame la Maréchale de Villars, où était le jeune Auteur. Il l'embraſſa en fondant en larmes, au milieu des félicitations des femmes de la Cour, & il ne fut plus queſtion de faire M. de Voltaire Avocat.

La Henriade, qui parût quelques années après, était d'un autre genre non moins brillant & plus rare. C'était le premier Poëme épique dont la France pût ſe glorifier. Il paraiſſait dans un temps où l'on était encore auſſi avide de vers qu'on en eſt aujourd'hui raſſaſié. La Henriade mit ſon Auteur au comble de la gloire. Il y avait foule chez l'Imprimeur pour en avoir des exemplaires. Elle ſe perfectionna dans les éditions multipliées,

qu'on en fit; &, malgré les critiques, elle est encore regardée comme le plus grand & le plus beau monument de la Poësie française.

La Henriade suffirait sans doute pour faire oublier le peu de succès des pieces de Théâtre que donna M. de Voltaire, dans l'espace de douze ans, depuis Œdipe jusqu'à Brutus; & c'est une anecdote remarquable, que même après cette sublime tragédie de Brutus qui fut estimée, mais peu suivie, les plus beaux esprits de ce temps-là, Fontenelle, La Motte, & d'autres, conseillerent à M. de Voltaire de renoncer au genre dramatique qui n'était pas le sien, & de s'appliquer à tout autre genre de poésie. Il répondit en donnant Zaïre.

Zaïre, le chef-d'œuvre du sentiment & de l'intérêt théâtral; Zaïre qu'aurait enviée Racine, étonné de retrouver cette langue que lui seul avait connue; Zaïre, l'ouvrage le plus touchant qu'on ait fait chez aucune nation, fut une époque nouvelle & éclatante dans la vie de M. de Voltaire. Il était alors dans la force de son âge & de son génie. Il avait près de quarante ans. La Mort de César, Alzire, Mérope, Mahomet, Sémiramis, Oreste, donnerent l'idée d'un genre de Tragédie dont il n'existait point de modèle, & d'un style qui pouvait être comparé à celui de Racine,

ſans lui reſſembler. C'eſt après Mérope que M. de Voltaire fut enfin reçu à l'Académie Françaiſe. Le Public l'y avait appellé par acclamation, & les obſtacles qui l'en avaient écarté juſqu'alors, céderent aux cris de la Renommée. Mais on aurait peine à imaginer ce qu'il fallut de ſoins & d'efforts pour ſauver un reproche éternel à la Nation & à l'Académie; reproche qui pourtant n'aurait dû tomber ni ſur l'une ni ſur l'autre.

Ce moment fut pour M. de Voltaire celui de la faveur & des récompenſes. C'eſt vers ce temps qu'il fut chargé de travailler aux fêtes que l'on devait célébrer pour le mariage du Dauphin. C'eſt alors qu'il obtint de la libéralité du Roi la charge de Gentilhomme ordinaire, dont il a conſervé le titre. On y joignit la place d'Hiſtoriographe de France, qui était bien due à l'Auteur de l'éloquente hiſtoire de Charles XII. Il s'en rendit encore plus digne, lorſqu'il traça depuis le tableau du ſiecle de Louis XIV, & le tableau plus vaſte & plus difficile de l'eſprit humain dans tous les ſiècles & chez toutes les Nations. Ces deux ouvrages, abſolument originaux, ſont émanés de cet eſprit philoſophique, qui ſe confondant par un mêlange heureux & rare avec l'imagination poëtique, a marqué d'un

cachet particulier toutes les productions de M. de Voltaire.

Cet esprit avide de toute espece de connaissances & de vérités, peut-être aussi entraîné par l'exemple & la société d'une femme célebre, & par le désir de partager ses goûts, s'éleva jusqu'à la hauteur où Newton s'était placé pour deviner le secret de la nature, & en calculer le systême. Il rendit compte le premier des découvertes de cet illustre Anglais. Le premier, il nous fit goûter la philosophie modeste de Locke, le génie brut de Shakespear & de ses compatriotes, & leur littérature hardie, féconde & républicaine. Ce sont autant de services qu'il nousrendait, & qui furent payés comme le sont trop souvent les services qu'on rend à la patrie.

Ce n'est pas ici le lieu de retracer les chagrins qui l'obligerent à quitter la sienne, pour aller vivre à la Cour d'un Roi philosophe, dont la réputation alors naissante, accrue depuis par les dangers, les revers & les victoires, a jetté un si grand éclat; qui a étonné & combattu l'Europe, donné des loix à ses peuples, & des leçons à ses ennemis; qui s'est montré le rival de César dans ses campagnes & dans ses mémoires, & qui a été à la fois l'historien & le héros de sa Maison.

Les liaisons intimes de M. de Voltaire avec ce Monarque, son séjour à Berlin, les démêlés qui l'en éloignerent & le conduisirent dans la retraite où il vit depuis vingt ans, fourniraient aux curieux d'anecdotes des détails très-piquants, qui ne seront pas perdus pour la postérité. La vie de cet homme extraordinaire a été aussi fertile en événemens, que son génie a été fécond en beaux ouvrages; & l'un & l'autre peuvent être la matiere d'excellens mémoires, pourvu que M. de Voltaire soit plus heureux que tant de grands Ecrivains qui ont eu des Commentateurs si peu dignes d'eux.

Dans cette foule de productions du premier ordre qui sont sorties de sa plume, à peine a-t-on le loisir de se rappeller tant d'autres ouvrages qui auraient fait, comme on l'a très-bien dit, la réputation d'un autre homme, & qui n'ont été pour lui que les délassemens de son génie. On sait avec quelle facilité il a quelquefois produit ses chefs-d'oeuvres. Zaïre fut faite en dix-huit jours. C'est l'élan d'une imagination passionnée. Nanine fut l'ouvrage d'une semaine; Nanine, le modèle de ce genre mixte, qui fait verser des larmes douces, & excite le sourire de l'ame; genre secondaire que M. de Voltaire n'a point dédaigné, parce

qu'un homme qui a du génie, en met partout; genre qui a immortalisé La Chaussée, & qui depuis, comme tout le reste, a été corrompu & dénaturé.

S'il en coutait si peu à M. de Voltaire pour enfanter des merveilles dramatiques, qu'on juge avec quelle aisance il laissait tomber sur le papier ces badinages poétiques, connus sous le nom de pièces fugitives. Le recueil en est immense; toutes ont été des saillies du moment, dictées par un esprit fin & délicat, & réglées par un goût sûr. Ce goût exquis dont il avait été doué par la nature, s'était encore épuré dès sa première jeunesse, dans l'excellente compagnie où il avait vécu, dans la société de Chaulieu, du Grand-Prieur, de M. de la Feuillade, du Chevalier de Bouillon, du Maréchal de Villars, &c. C'est-là qu'il apprit à goûter cet esprit naturel, cette fleur d'urbanité qui distinguait les Courtisans de Louis XIV, & qu'on retrouve avec tant de plaisir dans les écrits de Mde. de Sévigné, de Mde. de la Fayette, & dans tous les monumens qui nous restent de cette Cour à jamais mémorable.

Zadig, Memnon, Scarmentado, Candide, l'Ingénu, tous les mélanges de Philosophie & de Littérature, font les délices de tous les Lecteurs éclairés, sont toujours relus, & pa-

raissent toujours meilleurs. Ses *Discours sur l'homme*, le Poëme sur *la Loi naturelle*, ses vers sur *le Désastre de Lisbonne*, peuvent être opposés aux Poésies philosophiques de Pope. Nous n'avons encore dans notre langue qu'un seul ouvrage que l'on puisse mettre en parallèle avec l'Orlando de l'Arioste, & cet ouvrage est sorti de la même tête qui a conçu le plan de Zaïre.

Résumons. Nul homme n'a jamais réuni tant de divers talens dans un si haut degré. Nul n'a jamais eu cette prodigieuse fléxibilité d'esprit qui sait se plier à tous les tons, & cette justesse de goût qui ne les confond jamais.

Nul homme n'a produit un si grand nombre d'ouvrages d'imagination, & n'a rassemblé plus de vérités & d'idées dans les écrits qui appartiennent à la raison.

Nul n'a possédé plus éminemment ce charme de style qui attache sans cesse le lecteur, & qui se compose de la clarté, de la grace & de la rapidité réunies.

Nul n'a éxercé de si bonne heure la faculté de produire. Nul, excepté Sophocle, n'a eu une vieillesse si brillante & si vigoureuse. M. de Voltaire a donné Tancréde à soixante & six ans, & l'Épitre à Boileau à soixante-seize.

Nul n'a joint à une littérature plus vaste une

critique plus lumineuſe. Ses principes de goût, raſſemblés en forme de poétique, & ſes commentaires ſur le Théâtre de Corneille, ſont des morceaux achevés. Les Commentaires n'ont été blâmés que par ceux qui ne ſont pas dignes d'admirer le grand Corneille.

Nul homme n'a joui plutôt & plus longtemps d'une ſi grande réputation, & n'a tant occupé la Renommée & l'Envie. On ferait une bibliothèque de ce qu'on a écrit contre lui, & il n'y a preſque point de Souverain dans l'Europe dont il n'ait reçu des marques d'eſtime & de bonté.

Nul Ecrivain n'a tant fait aimer l'humanité, & tant fait haïr les deux plus grands ennemis qu'elle ait, le fanatiſme & la tyrannie. Nul ne s'eſt tant appliqué à mettre la raiſon & la vérité à la portée de tous les Lecteurs; nul n'eſt plus relu ni plus cité, & n'a obtenu plus d'empire ſur les eſprits & les opinions de ſon ſiècle.

Cette ſenſibilité vive & prompte qui anime tous ſes ouvrages, a dû le dominer auſſi dans ſa conduite. Il n'a jamais réſiſté à l'impreſſion du mérite, ni au reſſentiment d'un outrage. Il a répandu des bienfaits, même ſur des ingrats, & exercé des vengeances, même ſur des hommes vils. Après la gloire de pardonner à ſes ennemis, la plus grande eſt de s'en faire craindre.

Il a élevé le premier sa voix en faveur du sang innocent que l'erreur venait de répandre ; & il est entré dans l'heureuse destinée de cet homme unique, de tirer de l'oubli & de l'indigence la postérité de Corneille, & de sauver de l'oppression & de l'ignominie la postérité de Calas.

Pour achever d'être extraordinaire en tout, il est le premier Ecrivain qui ait joui d'une très-grande fortune, sans remplir aucune des places qui peuvent y conduire, ni renoncer à aucun des talents qui en éloignent. La faveur des Princes & des Ministres, le commerce & l'esprit d'ordre, voilà les sources de son opulence. Mais observons qu'il eut l'avantage précieux de naître avec un honnête patrimoine, & qu'il ne fut jamais obligé de devoir sa subsistance à son travail.

La terre de Ferney où il a établi sa demeure, est devenue une colonie florissante dont il est le fondateur & le soutien. Il a fait rebâtir l'Eglise de sa Paroisse ; on y lit cette inscription : *Deo erexit Voltaire.*

Enfin la société des Gens de Lettres a décerné à M. de Voltaire un honneur qui n'avait encore été accordé en France à aucun particulier. Ils se sont réunis pour lui faire élever à leurs frais une statue en marbre que le fameux Pigal a été chargé d'exécuter. Ces

hommage qui honore leur sensibilité, & qui doit tant flatter celle de M. de Voltaire, est d'ailleurs un bel exemple qui ne peut manquer d'être suivi, & qui nous avertit de ce qu'on doit aux grands hommes.

On a proposé différentes Inscriptions pour cette statue, & plusieurs ont paru très-heureuses ; mais on n'en mettra pas une plus belle que son nom.



AVERTISSEMENT.

Ce qui concerne les ouvrages mathematiques de M. d'Alembert, dans l'éloge que l'on va lire, a été fourni par un de ses plus illustres confreres, M. le Marquis de Condorcet, & les lettres citées ont été transcrites sur les originaux.

PRÉCIS

PRÉCIS HISTORIQUE SUR M. D'ALEMBERT.

JEAN LE ROND D'ALEMBERT, de l'Académie Françaiſe, des Académies des Sciences de Paris, de Berlin & de Péterſbourg, de la Société Royale de Londres, de l'Inſtitut de Bologne, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Suede, & des Sociétés Royales des Sciences de Turin & de Norvege, eſt né à Paris le 16 Novembre 1717.

Les enfans précoces ne deviennent pas tous de grands hommes. Mais comme M. d'Alembert n'a point démenti les promeſſes de ſon enfance, on peut parler de ſes ſuccès à cet âge. Il n'avait que dix ans quand ſon Maître de penſion déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, que le jeune Eleve perdait ſon temps chez lui, & qu'il fallait le mettre au College où il pouvait entrer en ſeconde. Ce-

pendant la faibleſſe du tempérament de M. d'Alembert ne permit qu'on le retirât de cette Penſion que deux ans après en 1730, pour lui faire achever ſes études au College-Mazarin. Il y fit ſa Seconde & deux années de Rhétorique avec aſſez de ſuccès pour que le ſouvenir s'en ſoit conſervé dans ce College. Un de ſes Maîtres, Janſéniſte fanatique, s'oppoſait au goût que le jeune homme montrait pour les Belles-lettres, & ſur-tout pour la poëſie latine; ce Maître prétendait *que la poëſie deſſéchait le cœur*. Il conſeillait à ſon Diſciple de ne lire d'autre poëme que celui de St Proſper ſur la grâce. Le jeune homme aimait mieux Horace & Virgile.

Son Profeſſeur de philoſophie ne l'entretint pendant deux ans que de la premotion phyſique, des idées innées & des tourbillons. Mais il prit quelques leçons de mathématique élémentaire ſous M. Caron qui profeſſait alors cette ſcience, & qui, ſans y être profond, avait de la préciſion & de la clarté, deux grandes qualités en tout genre. C'eſt le ſeul Maître qu'ait eu M. d'Alembert. Le penchant qu'il montra dès-lors pour les mathématiques ſe fortifiant de plus en plus, il ſe livra avec ardeur à cette étude pendant ſon cours de droit qui lui laiſſait beaucoup de temps. Il était ſans

maître, presque sans livres, même sans un ami qu'il pût consulter dans les difficultés qui l'arrêtaient. Il allait aux bibliothèques publiques, tirait quelques lumieres générales des lectures rapides qu'il y faisait, &, de retour chez lui, il cherchait tout seul les démonstrations & les solutions. Il y réussissait pour l'ordinaire; il trouvait même souvent des propositions importantes qu'il croyait nouvelles, & il avait ensuite un espece de chagrin, mêlé pourtant de quelque satisfaction, lorsqu'il les retrouvait dans des livres qu'il n'avait pas connus.

Cependant ses amis considérant le besoin qu'il avait d'un état qui lui assurât un peu de fortune, l'engagerent à renoncer à l'étude de la géométrie pour suivre celle de la médecine. Il y consentit moins par goût pour cette profession que parce qu'elle s'éloignait moins qu'une autre de son étude favorite. Pour se livrer entiérement à ce nouveau genre de travail, & pour éviter toute tentation, il fit transporter chez un ami le peu qu'il avait de livres de mathématiques. Mais peu-à-peu & presque sans qu'il s'en apperçût, ces livres revinrent chez lui l'un après l'autre, & au bout d'un an, il était absolument revenu à sa passion dominante. On est né pour quelque chose;

& ce besoin irrésistible qui repousse toutes les considérations & commande tous les sacrifices, est une sage précaution de la nature qui ne veut pas que la fortune puisse toujours étouffer le génie.

M. d'Alembert fut depuis ce moment si dévoué à l'étude des mathématiques, qu'il renonça, même pendant un assez long espace de temps, à la culture des Belles-lettres qu'il avait fort aimées dans sa premiere jeunesse. Il n'y revint que plusieurs années après son entrée à l'Académie des sciences, vers le tems où ils commença à travailler à l'Encyclopédie.

Nous ne pouvons que donner un précis très-succinct des travaux géométriques de M. d'Alembert, tracé par un de ses confreres à l'Académie, & suffisant pour les lecteurs qui ont quelque idée de la géométrie. Il n'est permis qu'aux savans de pénétrer plus avant dans l'immense carriere qu'a parcourue M. d'Alembert.

L'analyse des nouveaux calculs avait fait des progrès rapides entre les mains de Jean Bernouilli ; mais l'art de les appliquer au mouvement s'arrêtait encore à des problêmes particuliers, & les disciples de Newton n'avaient fait que commenter le livre des principes;

lorſque M. d'Alembert changea la face de la méchanique.

Un principe également ſimple & général, déduit uniquement de la nature des corps & du mouvement, s'offrit à lui, & dès ce moment, la *dynamique* ne fut plus qu'une ſcience de pur calcul.

Bientôt il oſa chercher le mouvement d'un corps ſolide dont tous les points animés par des forces différentes ſont obligés de garder entr'eux une poſition conſtante ; &, à l'aide de ſon principe, il ſut déterminer & le mouvement d'un de ces points dans l'eſpace, & celui de tous les autres autour de lui.

Par-là le problême de la préceſſion des équinoxes fut réſolu, & le ſyſtême du monde confirmé d'une maniere victorieuſe.

Les fluides élaſtiques & non-élaſtiques, les corps fléxibles (malgré les difficultés inſurmontables que la mobilité des particules & le changement de figure ſemblaient devoir apporter,) ont été ſoumis à l'analyſe par le même principe.

Mais pour réſoudre les équations où il conduit alors, il fallait un nouveau calcul, & M. d'Alembert l'inventa. Il y a moins loin des ſuites de Wallis & des conſtructions d'Huygens au calcul intégral de Newton, que de

celui-ci au calcul des différences partielles, & il n'a manqué à cette découverte pour avoir autant d'éclat, que des noms nouveaux & un peuple aussi enthousiaste de ses grands hommes, que celui chez qui Newton eut le bonheur de naître.

Nous ne nous arrêterons pas ici sur tant de découvertes & de recherches d'analyse pure, sur la solution de tant de problêmes importans, de celui des trois corps qu'un seul autre Géometre (M. Euler) a pu résoudre comme M. d'Alembert; de celui des cordes vibrantes pour lequel il a donné le premier une méthode directe & même une méthode suffisante; de celui des tautochrones sur lequel il n'a presque rien laissé à désirer. Nous nous bornerons à rappeller cette foule de dissertations où il a discuté & éclairci tantôt les difficultés les plus épineuses du systême du monde, & de la théorie de la figure de la terre, tantôt le méthaphysique des mêmes sciences dont il a reculé les bornes, & les principes du calcul des probabilités.

La masse immense des productions de ce génie si facile & si profond, consterne ceux qui courent la même carriere. Cependant M. d'Alembert a trouvé parmi ses contemporains

un rival, M. Euler, aussi fécond & peut-être plus infatigable encore, parce qu'en le douant d'un génie égal & de plus de force pour le travail, la nature lui a refusé toute espece de distractions. Mais personne dans ce siecle ne partage avec M. d'Alembert la gloire la plus flatteuse pour un Géometre & un Philosophe, & la plus rare en même temps, celle d'avoir inventé un nouveau calcul, & créé des sciences nouvelles.

Il est assez naturel & assez ordinaire que les études abstraites, les spéculations profondes, les calculs longs & pénibles, s'emparent absolument de toutes les facultés de l'ame, parce qu'elles lui offrent à tout moment le plaisir d'une découverte & d'une victoire. Mais plus ces grands travaux qui portent avec eux leur récompense, asservissent invinciblement celui qui s'en occupe, plus il est rare & difficile qu'ils laissent à l'esprit assez de liberté, pour se tourner vers les ouvrages de goût & d'une littérature plus agréable. Parmi les anciens il n'a été donné qu'au seul Aristote de passer de la comtemplation des phénomènes de la nature, & de l'étude des plantes & des animaux, aux préceptes de la poësie & de l'éloquence, & de tracer les règles de la tragédie de la même main qui nous

avait donné la premiere zoologie, & soumis à des procédés invariables, les opérations du raisonnement. Leibnitz & Fontenelle parmi les modernes, ont mêlé les arts agréables aux recherches de la philosophie ; mais au fond Leibnitz n'était qu'un savant, & Fontenelle qu'un bel-esprit. Nous n'avons réellement que trois hommes qui aient réuni éminemment deux mérites presque toujours séparés, le génie du style & celui des sciences, Pascal qui devina les Mathématiques & fit les Provinciales, l'illustre Auteur de l'histoire naturelle qui peint avec des traits sublimes la nature qu'il a observée avec des yeux savans, & le Géomètre créateur qui a composé le discours préliminaire de l'Encyclopédie.

Ce discours qui sert de vestibule au vaste palais des sciences, est un monument immortel, posé par une main ferme & sûre, dont toutes les proportions sont justes & les ornemens toujours sages. Ce beau morceau de littérature suffirait seul pour assurer à M. d'Alembert la réputation d'un grand écrivain. C'est le résultat des connaissances mathématiques, philosophiques & littéraires que l'Auteur avait acquises pendant vingt années d'étude ; il y regne par-tout un excellent esprit & un excellent goût, beaucoup d'ordre & de méthode, sans que la marche en soit pesante,

beaucoup de précision sans secheresse, & ce qui est peut-être aussi rare, beaucoup de jugemens en différens genres, sans préjugés & sans passions.

Les autres morceaux qui se présentent à la tête de plusieurs volumes de l'Encyclopédie, & qui sont de la même main, l'éloge de Montesquieu, celui de Dumarsais & quelques autres, sont tous d'une éloquence noble, soutenue, énergique, & animée de ce degré d'intérêt où s'arrête l'écrivain philosophe qui ne veut pas être rhéteur.

Lorsqu'une société qui sera long-temps célebre, née du fanatisme, accrue & aggrandie par la politique, dont les mœurs étaient austeres, la morale attirante & le crédit odieux; remarquable par les inimitiés qu'elle inspirait & qu'elle exerçait, par ses entreprises, ses succès & ses revers, & dont il ne reste plus que quelques bons ouvrages qui n'avaient valu à leurs auteurs que des dégoûts & des persécutions; lorsque cette société fut bannie de France comme elle l'avait été de plusieurs royaumes, M. d'Alembert crut cet événement digne d'attirer l'attention de la philosophie. Mais la philosophie risque toujours à se placer entre deux factions. C'est ce qu'éprouva M. d'Alembert, lorsqu'il donna le livre intitulé,

de la destruction des Jésuites par un auteur désintéressé. Ce livre, le seul peut-être qui ait été écrit avec impartialité sur cette singuliere révolution, mécontenta les deux partis, parce qu'il n'en flattait aucun. Mais il plut beaucoup aux bons esprits qui n'ont d'autre parti que celui de la raison.

Un goût constant & décidé pour le style de Tacite, & peut-être quelque analogie avec les principes & la maniere de cet écrivain, engagea M. d'Alembert, dans ses momens de loisir, à en traduire quelques fragmens ; ils ont été critiqués avec amertume, & l'on fit grand bruit de quelques inéxactitudes fort peu importantes, souvent même alléguées sans preuves. Ils n'en sont pas moins ce que nous avons de meilleur parmi les différens essais de traduction qu'on a faits de cet historien.

En général tout ce qui compose les mêlanges de M. d'Alembert, est écrit avec autant de précision que de goût, & sur-tout avec ce courage discret qui couvre des vérités hardies sous des expressions mesurées ; qui indique plus de vérités qu'il n'en développe, accuse la conscience des puissans du siecle, sans trop blesser leurs prérogatives, & peut quelquefois les faire rougir, sans qu'ils aient jamais le droit de s'offenser.

M. d'Alembert a été plus heureux que tant de grands hommes qui rappellent ces vers d'Horace:

Ploraverè ſuis non reſponderè favorem
Speratum meritis.

Les honneurs qu'il a reçus ne ſont pas au-deſſous de ſes talens, & ſa renommée eſt égale à ſon mérite. A l'âge de vingt-trois ans il fut appellé à l'Académie des ſciences. Quelques années après, un prix qu'il remporta à l'Académie de Berlin, ſur la cauſe générale des vents, (1) lui valut l'honneur d'être élu membre de cette Académie, ſans ſcrutin & par acclamation. En 1752, le Roi de Pruſſe lui fit offrir la ſurvivance de la place de Préſident de cette même Académie de Berlin, qu'occupait encore M. de Maupertuis, alors très-malade; les refus de M. d'Alembert qui pré-

---

(1) Ce prix fut remporté dans le temps que le Roi de Pruſſe, après avoir gagné trois batailles dans une Campagne, fit la paix dans Dreſde qu'il avait priſe. M. d'Alembert mit cette deviſe à ſa pièce.

Hæc ego de ventis, dum ventorum ocyoralis,
Palantes agit Auſtriacos Fredericus, & orbi
Inſignis lauro ramum prætendit olivæ.

L'Auteur en fit une traduction libre en vers français qu'il envoya au Roi de Pruſſe avec ſa Pièce imprimée.

férait à tout sa patrie & ses amis, n'empêcherent point ce Prince de lui donner en 1754 une pension de douze cens livres, qui est la premiere récompense que M. d'Alembert ait reçue.

A la fin de cette même année il fut élu par l'Académie Française à la place de l'Evêque de Vence. Au mois de Juin de l'année suivante il alla à Vézel, sur l'invitation du Roi de Prusse qui était pour lors dans cette ville. Ce Prince le combla de bontés, & lui fit l'honneur de l'admettre à sa table.

C'est vers le même temps qu'à la recommandation du Pape Benoît XIV, il fut reçu membre de l'Institut de Bologne, sans avoir sollicité cette place; & quoiqu'il y eût une loi qui défendît de recevoir de nouveaux Académiciens jusqu'à ce qu'il en fût mort trois, Benoît XIV désira qu'on dérogeât à cette loi en faveur de M. d'Alembert.

En 1756, le Roi lui accorda une pension de douze cent livres sur le trésor royal, & l'Académie des sciences lui donna en même temps le titre & le droit de Pensionnaire surnuméraire, quoiqu'il n'y eût aucune place vacante, ce qui ne s'était encore fait pour personne.

La Reine de Suède, aujourd'hui douairiere

& sœur du Roi de Prusse, aiant formé une Académie des belles-lettres qui devait s'assembler dans son palais, & à laquelle elle voulait présider elle-même, fit écrire à M. d'Alembert par le Baron de Scheffer, pour lui offrir, dans cette Académie, une place d'associé étranger que M. d'Alembert accepta avec reconnaissance.

A la fin de 1762, l'Impératrice de Russie, Catherine II, lui proposa de se charger de l'éducation du grand Duc de Russie son fils, & lui fit offrir, pour cet objet, jusqu'à cent mille livres de rente par le Ministre qu'elle avait alors à Paris, (M. de Soltikof). M. d'Alembert, quoiqu'infiniment sensible à l'honneur qu'on lui faisait, refusa cette place si importante & si délicate. L'Impératrice insista, & pressa de nouveau M. d'Alembert, par une lettre écrite de sa main, que l'Académie Française inséra dans ses registres comme un monument honorable pour un de ses membres & pour les lettres. Cette seconde tentative fut encore inutile, & M. d'Alembert demeura dans sa patrie.

Après la conclusion de la paix en 1763, le Roi de Prusse l'appella pour la seconde fois auprès de lui, le logea dans son palais, l'admit tous les jours à sa table, & le combla

de marques de bonté, d'eſtime & même de confiance. Il n'oublia rien pour l'engager à accepter enfin la place de Préſident de l'Académie de Berlin, vacante depuis 1759, par la mort de M. de Maupertuis. Les mêmes motifs qui avaient empêché M. d'Alembert de ſe rendre aux déſirs de l'Impératrice de Ruſſie, ne lui permirent pas d'accepter les offres du Roi de Pruſſe, malgré les obligations qu'il avait à ce Prince. Il lui repréſenta d'ailleurs qu'il y avait dans l'Académie de Berlin des hommes du premier mérite qui étaient dignes à tous égards de cette place, & qu'il ne voulait ni ne devait en priver, ce qui n'empêcha pas le Roi de Pruſſe de lui écrire de ſa main, deux jours avant ſon départ de Berlin, qu'il ne nommerait point à cette place, juſqu'à ce qu'il plût à M. d'Alembert de venir la remplir, & cette place eſt en effet toujours vacante.

En 1768, M. d'Alembert prononça à l'Académie des ſciences, en préſence du Roi de Dannemarck, un diſcours qui a été imprimé depuis. L'Infant Duc de Parme traduiſit ce diſcours en italien ſur une copie manuſcrite, & envoya cette traduction écrite de ſa main à M. d'Alembert. Ce Philoſophe conſerve un grand nombre de lettres écrites de la main

du Roi de Pruſſe, qui feraient le plus grand honneur aux connaiſſances, aux lumieres & à la bonté de ce Monarque, ſi le reſpect permettait qu'on les rendît publiques.

Les ouvrages mathématiques de M. d'Alembert ſont au nombre de quinze volumes *in-quarto*. Ses mêlanges de littérature & d'hiſtoire en forment cinq. Il a revu toutes les parties de mathématiques & de phyſique de l'Encyclopédie. Il a même refait en entier ou preſque en entier pluſieurs articles conſidérables relatifs à ces ſciences, & qui contiennent, même ſur des objets élémentaires, des choſes nouvelles qu'on chercherait inutilement ailleurs; on peut citer les articles *cas irréductible*, *courbe*, *équation*, *différentiel*, *figure de la terre*, *géométrie*, *infini*, *&c.* Outre ces articles il en a donné à l'Encyclopédie un aſſez grand nombre de pure littérature & de philoſophie, tels ſont les articles, *élémens des ſciences*, *érudition*, *dictionnaire* & pluſieurs autres moins conſidérables, ſans compter pluſieurs ſinonimes. On trouve auſſi dans les mémoires des Académies des ſciences de Paris & de Berlin pluſieurs morceaux de M. d'Alembert, la plupart ſur des objets de géométrie tranſcendante.

A la mort de M. Clairaut arrivée en 1765,

M. d'Alembert a obtenu la pension que cette mort laissait vacante. Son ancienneté & ses travaux étaient des titres reconnus par tous ses confreres; l'Académie demanda pour lui la pension dès le lendemain de la mort de M. Clairaut, & la redemanda à plusieurs reprises; elle fut accordée après six mois de refus.

Un désintéressement si constant & mis à tant d'épreuves, suppose d'excellentes qualités morales, & fait connaître le caractere de M. d'Alembert mieux que tout ce que nous en pourrions dire. D'autres traits moins éclatans, mais non moins louables, justifieront aux yeux de la postérité l'idée que donnent de M. d'Alembert ceux qui l'ont connu & approché. La mémoire du maître de pension qui instruisit ses premieres années, lui a toujours été chere. Il a aidé ses enfans dans leurs études du peu de secours que pouvait lui permettre une fortune modique; il a conservé la même reconnaissance pour une femme qui l'a nourri & élevé jusqu'à l'âge de quatre ans. Presqu'au sortir du College il alla demeurer avec elle, & y resta près de trente années. Il n'en sortit qu'en 1765, après une longue maladie, par le conseil de M. Bouvard, qui lui représenta la nécessité de chercher un logement plus sain.

M.

M. d'Alembert s'eſt toujours montré plus reconnaiſſant des bienfaits obtenus, qu'empreſſé d'en obtenir. Il n'a dédié ſes ouvrages qu'au Roi de Pruſſe ſon bienfaiteur, & à deux Miniſtres diſgraciés. Le premier était M. le Comte d'Argenſon, à qui il était redevable de la penſion de douze cens livres que le Roi lui accorda en 1756 ſur le tréſor royal. Le ſecond était M. le Marquis d'Argenſon, frere du précédent, qui honorait auſſi M. d'Alembert de ſes bontés.

En dernier lieu M. d'Alembert vient d'être élu Secrétaire perpétuel de l'Académie Françaiſe à la place de M. Duclos. Les vœux de tous ſes confreres & la voix publique l'appellaient à cette place, & il ſaura la remplir d'une maniere digne de lui, digne de la compagnie reſpectable à laquelle il préſide, & digne ſur-tout de l'opinion qu'il a donnée de ſon honnêteté, de ſon courage & de ſon amour pour les lettres.

P. S. quoique la lettre ſuivante ait été imprimée dans tous les papiers publics, nous avons cru qu'il était toujours utile & convenable de reproduire le plus ſouvent qu'il eſt poſſible ces monumens qui honorent également les gens de lettres, & ceux qui ſavent les apprécier & les aimer.

LETTRE
DU ROI DE PRUSSE,

A MILORD MARECHAL, son Ministre à la Cour de France, en 1754.

» VOUS saurez qu'il y a un homme à Paris
» du plus grand mérite, qui ne jouit pas des
» avantages de la fortune proportionnés à ses
» talens & à son caractere. Je pourrais servir
» d'yeux à l'aveugle Déesse, & réparer au
» moins quelques-uns de ses torts. Je vous
» prie d'offrir, par cette considération, une
» pension de 1200 liv. à M. d'Alembert,
» C'est peu pour son mérite; mais je me
» flatte qu'il l'acceptera en faveur du plaisir
» que j'aurai d'avoir obligé un homme qui
» joint la bonté du caractere aux talens les
» plus sublimes de l'esprit. Vous qui pensez
» si bien., vous partagerez avec moi, mon
» cher Milord, la satisfaction d'avoir mis un
» des plus beaux génies de la France dans
» une situation plus aisée. Je me flatte de
» voir M. d'Alembert ici; il a promis de me
» faire cette galanterie dès qu'il aura achevé son
» Encyclopédie. Pour vous, mon cher Mi-
» lord, je ne sais quand je vous reverrai;

» mais soyez persuadé que ce sera toujours
» trop tard eu égard à l'estime & à l'amitié
» que j'ai pour vous.

AUTRE LETTRE

DE LA PROPRE MAIN

DU ROI DE PRUSSE,

Écrite à M. d'Alembert lorsqu'il prit congé de ce Prince à Postdam, en 1763.

»Je suis fâché de voir approcher le moment
» de votre départ, & je n'oublierai point le
» plaisir que j'ai eu de voir un vrai Philoso-
» phe ; j'ai été plus heureux que Diogène,
» car j'ai trouvé l'homme qu'il a cherché si
» long-temps; mais il part, il s'en va. Cepen-
» dant je conserverai la place de Président
» de l'Académie qui ne peut être remplie que
» par lui. Un certain pressentiment m'avertit
» que cela arrivera; mais qu'il faut attendre
» que son heure soit venue. . . . .
. . . .
. . . .
» Vous pourrez mettre fin quand vous vou-
» drez à ces souhaits coupables qui blessent

» la délicatesse de mes sentimens. Je ne vous « presse point, je ne vous importunerai pas, « & j'attendrai en silence le moment où l'in- » gratitude vous obligera de prendre pour » patrie un pays où vous êtes déja naturalisé » dans l'esprit de ceux qui pensent & qui ont » assez de connaissances pour apprécier votre » mérite.

FREDERIC.

LETTRE
DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

Écrite de sa main, à M. d'Alembert.

»MONSIEUR D'ALEMBERT, je viens de » lire la réponse que vous avez écrite au sieur » Odar, par laquelle vous refusez de vous » transplanter pour contribuer à l'éducation » de mon fils. Philosophe comme vous êtes, » je comprends qu'il ne vous coûte rien de » mépriser ce qu'on appelle grandeurs & hon- » neurs dans ce monde ; à vos yeux tout » cela est peu de chose, & aisément je me » range de votre avis ; à envisager les choses « sur ce pied, je regarderai comme très-petite » la conduite de la Reine Christine qu'on

» a tant louée & souvent blâmée à plus
» juste titre. Mais être né ou appellé pour
» contribuer au bonheur & même à l'instruc-
» tion d'un peuple entier, & y renoncer,
» c'est refuser, ce me semble, le bien que
» vous avez à cœur. Votre philosophie est
« fondée sur l'humanité ; permettez-moi de
» vous dire que de ne point se prêter à la
» servir tandis qu'on le peut, c'est manquer
» son but. Je vous sais trop honnête homme
» pour attribuer vos refus à la vanité, je sais
» que la cause n'en est que l'amour du repos,
» pour cultiver les lettres & l'amitié ; mais
» à quoi tient-il ? Venez avec tous vos amis,
» je vous promets & à eux aussi tous les agré-
» mens & facilités qui peuvent dépendre de
» moi, & peut-être vous trouverez plus de
» liberté & de repos que chez vous. Vous
» ne vous prêtez point aux instances du Roi
» de Prusse & à la reconnaissance que vous
» lui devez ; mais ce Prince n'a point de fils.
» J'avoue que l'éducation de ce fils me tient
» si fort à cœur, & vous m'êtes si nécessaire,
» que peut-être je vous presse trop. Pardonnez
» mon indiscrétion en faveur de la cause, &
» soyez assuré que c'est l'estime qui m'a ren-
» due si intéressée.

Signé, CATHERINE.

» P. S. Dans toute cette lettre je n'ai em-
« ployé que les ſentimens que j'ai trouvés
» dans vos ouvrages ; vous ne voudrez pas
» vous contredire.



DE LA

POÉSIE LYRIQUE,

OU

DE L'ODE

Chez les Anciens & les Modernes.

On convient que l'Ode était chantée chez les Anciens. Le mot d'Ode lui-même, ᾠδὴ, ſignifie Chant. Je ne prétends point m'enfoncer dans des diſcuſſions profondes ſur la Lyre des Grecs & celle des Latins ; ſur l'accord de la muſique, de la danſe & de la poëſie chez ces peuples ; ſur la ſtrophe, l'antiſtrophe, & l'épode, qui marquaient les mouvemens dont le chœur devait accompagner celui qui pinçait l'inſtrument appellé φορμιγξ, *cithara*, *teſtudo*, *barbiton*, &c. ſur la meſure des vers lyriques grecs, ſur cette coutume d'enjamber d'une ſtrophe à l'autre, de maniere qu'un ſens commencé dans la première ne finiſſait que dans la ſeconde ou dans la troiſiéme ; ſur la poſſibilité d'accorder ces ſuſpenſions de ſens avec les phraſes muſicales & les mouvemens des danſeurs, &c. Toutes ces difficultés ont ſouvent éxercé les

Savans, & plusieurs ne sont pas encore éclaircies. Je me réprésente l'histoire des arts chez les Anciens, comme un pays immense semé de monumens & de ruines, de chefd'oeuvres & de débris. Nous avons mis notre gloire à imiter les uns & à étudier les autres. Mais le génie a été plus loin que l'érudition, & il est plus sûr que l'Iphigénie de Racine est au-dessus de celle d'Euripide, qu'il n'est sûr que nous ayons bien compris la combinaison & les procédés de tous les arts qui concouraient chez les Grecs pour la représentation d'Iphigénie.

D'ailleurs les Anciens n'ont rien fait pour nous conserver une tradition éxacte de leurs connoissances & de leurs progrès. Ils n'ont point pris de précautions contre le temps & la barbarie. Il semblait qu'ils ne redoutassent ni l'un ni l'autre, & peut-être l'on doit pardonner à ces peuples qui jouèrent long-temps dans le monde un rôle si brillant, d'avoir été trompés par le sentiment de leur gloire & de leur immortalité.

Les différences dans les moeurs, dans la religion, dans le gouvernement, dans la langue, ont dû nécessairement en amener aussi dans les arts que nous avons imités, & qui ont pris sous nos mains de nouvelles formes. Ainsi les mêmes mots n'ont plus signifié les mêmes choses. Nous

avons continué d'appeller une action dialoguée sur la scène, *tragédie*, *chant du bouc*, quoique nos tragédies ne soient plus chantées, & que l'auteur du Siége de Calais ait reçu, au lieu d'un bouc, une belle médaille d'or, ce qui, n'en déplaise aux Grecs, me paraît valoir beaucoup mieux. Ainsi nous avons des odes, quoique nos odes ne soient point des chants, & ces odes ont des strophes, *des conversions*, quoiqu'on n'ait encore jamais imaginé de mettre l'ode à la fortune en ballet.

Tout ce que je me propose ici, c'est de me rendre compte à moi-même des différences que j'ai crû remarquer entre les *odes*, les *chants* des Anciens, & les Vers que l'on nomme parmi nous *Odes*, qui ne sont point chantés, & qui souvent même ne sont pas lus.

Un *chant* m'offre en général l'idée d'une inspiration soudaine, d'un mouvement qui ébranle notre ame, d'un sentiment qui a besoin de se produire au dehors. Il semble que rien de ce qui est médité, réfléchi, rien de ce qui suppose l'opération tranquille de l'entendement, n'appartienne au chant conçu de cette maniere. Le *chanteur* m'offrira beaucoup plus de sentimens & d'images que de raisonnemens, & parlera bien plus à mes organes qu'a ma raison. Si le son de l'instrument qui résonne sous les doigts,

si l'impression irrésistible de l'harmonie, si le plaisir qu'il éprouve & qu'il donne, vient à remuer plus fortement son ame & ajoute de moment en moment à la premiere impulsion qu'il ressentait, alors il s'éléve jusqu'à l'enthousiasme; les objets passent rapidement devant lui & les tableaux se multiplient sous ses yeux, comme les accords se pressent sous son archet; ses chants portent dans les ames le trouble qui paraît être dans la sienne; c'est un oracle, un prophète, un poëte; il transporte, & il est transporté; il semble maîtrisé par une puissance étrangere qui le fatigue & l'accable; il halete sous le dieu qui le remplit; & semblable à un homme emporté par une course rapide, il ne s'arrête qu'au moment où il est délivré du génie qui l'obsédait.

Ces traits sont précisément ceux sous lesquels les anciens se représentaient le poëte lyrique, si l'on veut bien se souvenir que leur poésie, qui par elle-même était une espece de musique vocale, ne se séparait point de la musique d'accompagnement; que l'harmonie produit un enthousiasme réel dans tous les hommes qui ont des organes sensibles, & que Rameau, composant à son clavecin le monologue de Thélaïre, ou Grétri essayant sur un *piano forté* le quatuor de Lucile, étaient

précisément dans la même ivresse où l'on suppose que doit être le poëte lyrique.

Tel était Pindare, du moins s'il en faut croire Horace. Ecoutons un poëte qui parle d'un poëte.

Ah! que jamais mortel jaloux du grand Pindare,
Ne s'expose à le suivre en son vol orgueilleux;
Sur des aîles de cire élevé dans les Cieux,
Il retracerait à nos yeux
L'audace & la chûte d'Icare.
Tel qu'un torrent furieux
Qui, grossi par les orages,
Se soulève en grondant & couvre ses rivages;
Tel ce chantre impérieux,
Ivre d'enthousiasme, ivre de l'harmonie,
Des vastes profondeurs de son puissant génie
Précipite à grand bruit ses vers impétueux;
Soit que plein d'un bouillant délire,
Et de termes nouveaux inventeur admiré,
Il laisse errer sur sa lyre
Le bruyant Dithyrambe à Bacchus consacré;
Soit que soumis aux loix d'un rythme plus sévère,
Il chante les immortels,
Et ces enfans des Dieux, vainqueurs de la chimère,
Et des Centaures cruels;
Soit qu'aux champs de l'Élide, épris d'une autre gloire
Il ramène triomphans
L'athlete & le coursier qu'a choisis la victoire,

Qui mieux que sur l'airain revivront dans ses chants ;
Soit qu'enfin sur des tons plus doux & plus touchans,
Il calme les regrets d'une épouse éplorée,
Et dérobe à la nuit des temps
D'un fils ou d'un époux la mémoire adorée. &c.

Si quelqu'un, d'après ce portrait, va lire Pindare ailleurs que dans l'original, il croira qu'Horace avait apparemment ses raisons pour exhalter ce lyrique Grec ; mais quant à lui, il s'accommodera fort peu de tout ce magnifique appareil de mythologie qui remplit les odes de Pindare, de ces digressions éternelles qui semblent étouffer le sujet principal ; de ces écarts dont on ne voit ni le but ni le point de réunion. Quelques grandes images qu'il appercevra çà & là, malgré la traduction qui en aura ôté le coloris, quelques traits de force qui n'auront pas été tout-à-fait détruits, ne lui paraîtront pas un mérite suffisant pour lui faire aimer des ouvrages où d'ailleurs rien ne l'attache. Il s'ennuiera, il quittera le livre, & il aura raison ; mais s'il juge Pindare & contredit Horace sur cette lecture, je crois qu'il aura tort.

Je n'ai jamais bien conçu, je l'avoue, quel pouvait être le projet de ceux qui les premiers ont imaginé de traduire un poëte en prose.

Etait-ce pour le faire connaitre, pour en donner une idée ? Mais il arrivait tout le contraire. Il eſt facile de le démontrer. Ne convient-on pas qu'en traduiſant même un proſateur, pourvu qu'il ait du génie, on ſe trouve à tout moment arrêté par une foule d'expreſſions, de figures & d'images qui ne pouvant paſſer dans une autre langue, demandent des équivalens ? Voilà donc l'auteur original abſolument livré au traducteur. Le premier perdra plus ou moins ſelon que le ſecond aura plus ou moins de talent ; & la traduction, quelle qu'elle ſoit, ne peut plus être qu'une reſſemblance éloignée, puiſque les traits primitifs auront diſparu. Mais combien ces traits doivent-ils s'effacer davantage, lorſque non-ſeulement on fait parler à un écrivain une langue qui n'était pas celle de ſes penſées, mais qu'on fait encore deſcendre un poëte de toute ſa hauteur, & qu'on l'abaiſſe au langage vulgaire ! Mais, dira-on, les idées ſeront rendues. Oui, vous aurez le fond de l'ouvrage, vous en aurez le ſujet ; mais vous n'aurez pas l'exécution, & c'eſt l'exécution qui fait le poëte. Examinez, je vous prie, toutes les pertes qu'il doit ſubir néceſſairement dans la meilleure proſe. Commençons par la plus grande de toutes, la plus

inapréciable, la plus douloureuse pour un vrai poëte, la perte de l'harmonie. Si vous vous connaissez en vers, ne sentez-vous pas qu'ils sont faits pour parler à vos organes ? Ne sentez-vous pas quel charme inexprîmable résulte de cet heureux arrangement de mots, de ce concours de sons mesurés, tour-à-tour lents ou rapides, prolongés avec mollesse ou brisés avec éclat; de ces périodes harmonieuses qui s'arrondissent dans l'oreille; de cette combinaison savante du mouvement & du rythme avec le sentiment & la pensée; & n'éprouvez-vous pas que cet accord continuel qui ne trompe jamais ni votre oreille ni votre ame, malgré les difficultés de l'art, est précisément la cause du plaisir que vous procurent de beaux vers ? C'est-là ce qui constitue essentiellement le pöete; c'est-là son art. Il s'applique à des objets plus ou moins grands; il y joint plus ou moins d'idées; il conçoit un sujet plus ou moins fortement, & ses choix sont plus ou moins heureux. C'est ainsi que s'établissent les rangs & la prééminence. Mais il faut avant tout qu'il sache manier son instrument; car le vers en est un. Quelque chose qu'il dise avec son vers, s'il y paraît contraint & gêné, si la mesure qui est faite pour ajouter à sa pensée lui ôte quelque chose, si le rythme

blesse l'oreille qu'il doit enchanter, ce n'est pas un poëte; qu'il parle, & qu'il ne chante pas; qu'il laisse là son instrument qui le gêne & lui pese. Il souffre en s'efforçant de le manier, & je souffre aussi de l'en voir accablé, comme un homme d'une taille ordinaire le serait de l'armure d'un géant.

Il est donc bien évident qu'une traduction en prose commence par anéantir l'art du poëte que l'on traduit, & l'on peut bien dire alors ce mot si souvent vrai, que *traduire ainsi c'est détruire.* Il est sûr que vous n'entendez plus le chant du poéte; vous lisez les pensées d'un écrivain; on vous montre son esprit; mais non pas son talent. Vous ne pouvez pas savoir pourquoi il charmoit ses contemporains, & souvent vous le trouverez médiocre, là où on le trouvait admirable, & peut-être l'admirerez-vous quelquefois là où on le trouvait médiocre.

Combien d'autres désavantages n'a-t-il pas encore à essuyer dans les mains du prosateur qui le dépouille ainsi de ses vêtemens poëtiques? Telle idée avait infiniment de grace en se liant à telle image que le traducteur n'a pu lui laisser. Telle phrase était belle dans sa précision originale; l'effet en est perdu, parce qu'il faudra un ou deux mots de plus

pour la rendre ; & qui ne sait ce que fait un mot de plus ou de moins ? Tel hémistiche était d'un effet terrible, & cet effet tenait absolument au rythme, & le rythme est disparu. Si je voulais pousser cette espece de calcul, je prendrais vingt vers de Virgile traduits par l'abbé Desfontaine, & je prendrais à témoins tous ceux qui entendent le latin, des blessures que reçoit Virgile à chaque vers, de la main de son cruel traducteur.

Reste les traductions en vers. Alors du moins c'est poésie pour poésie ; & si le talent du traducteur est égal à celui de l'original, l'idée qu'il en donnera à ses lecteurs pourra ne les pas tromper, parce qu'il remplacera l'harmonie par l'harmonie, les figures par les figures, les graces poëtiques par d'autres graces poëtiques, l'audacieuse énergie des expressions par d'autres hardiesses analogues au caractere de sa langue : c'est la même musique jouée sur un autre instrument ; mais enfin c'est de la musique, & l'on pourra juger, par le plaisir que donne celui qui la répete, du plaisir que faisait autrefois celui qui l'a chantée le premier.

Il ne faut donc pas juger Pindare, ni quelque poëte que ce soit, sur une traduction en prose & c'est ce qu'il fallait prouver. A cette premiere considération

considération j'en ajouterai une autre. C'est qu'en le lisant même dans sa langue originale, il faut, si l'on veut être juste à son égard, se rapporter au temps où il écrivait. Ce principe est très-connu ; mais il n'y a que les esprits de la meilleure trempe qui le mettent en pratique. Le plus grand nombre des lecteurs est trop rempli des idées, des moeurs, des préjugés qui les entourent, & rejettent trop promptement tout ce qui paraît s'en éloigner. Il est certain que la famille d'Hercule & de Thésée, que la race de Cadmus, & la guerre des Géans, & les jeux olympiques, & l'expédition des Argonautes, ne nous touchent pas d'aussi près que les Grecs, & que des odes qui ne contiennent gueres que des allusions à toutes ces fables, & qui roulent toutes sur le même sujet, ne sont pas très-piquantes pour nous. Mais nous conviendrons bien aussi que l'histoire des Grecs devait intéresser les Grecs, que ces fables étaient en grande partie leur histoire, qu'elles fondaient leur religion ; que les jeux Olympiques, Néméens, Isthmiens, &c. étant des actes religieux, des fêtes solemnelles en l'honneur des dieux de la Grece, le poëte ne pouvait rien faire de plus agréable pour ces peuples, que de mêler ensemble les noms des dieux qui avaient fondé ces jeux & ceux

des athletes qui venaient d'y triompher. Il consacrait ainsi la louange des vainqueurs, en la joignant à celles des immortels, & il s'emparait avidement de ces fables si propres à exciter l'enthousiasme lyrique, & à déployer les richesses de la poésie. On ne peut nier, en lisant Pindare dans le grec, qu'il ne soit très-prodigue de cette espece de trésors qui semblent naître en foule sous sa plume. Il n'y a point de diction plus audacieusement figurée. Il franchit toutes les idées intermédiaires, & ses phrases sont une suite de tableaux dont il faut souvent suppléer la liaison. Toutes les formules ordinaires qui joignent ensemblent les parties d'un discours ne se trouvent jamais dans ses chants, d'où l'on peut conclure que les Grecs qui avaient une si grande admiration pour ce poëte, étaient bien éloignés d'exiger cette marche méthodique que nous voulons dans toute espece d'ouvrage, ce tissu d'idées qui ne doit jamais échapper à notre attention, & que notre prétendu désordre lyrique n'a jamais rompu. J'examinerai tout-à-l'heure cette différence en parlant des odes de Rousseau. Il me suffit d'observer pour le moment, que les Grecs, beaucoup plus sensibles que nous à la poésie proprement dite, parce que leur langue était

élémentairement plus poëtique, ne demandaient au poëte que des sons & des images, & Pindare leur prodiguait l'un & l'autre. Quoique les graces de la prononciation grecque soient probablement perdues pour nous, il est impossible de n'être pas frappé de cet assemblage de syllabes toujours sonores, de cette harmonie toujours imitative, de ce rythme imposant & majestueux qui semble fait pour retentir dans l'olympe. Lisez seulement le commencement de la quatrieme Olympique.

Ελατηρ υπερτατε βροντας
Ακαμαντοποδος ζευ, &c.

Je me suis efforcé de traduire, le moins mal qu'il m'a été possible, le commencement de la premiere Pithique. Cette Ode est faite en l'honneur d'Hiéron, roi de Syracuse, vainqueur à la course des chars, c'est-à-dire, dont le cocher avait remporté la victoire. Mais les Grecs étaient si passionnés pour ces sortes de spectacles, qu'on ne pouvait trop célébrer à leur gré celui qui avait su se procurer le cocher le plus habile, & les chevaux les plus légers. Voici le début de Pindare.

Doux trésor des neuf Soeurs, instrument du génie,

Lyre d'or qu'Apollon anime ſous ſes doigts,
Mère des plaiſirs purs, mere de l'harmonie,
Lyre, ſoutiens ma voix.

Tu préſides au chant, tu gouvernes la danſe.
Tout le chœur attentif & docile à tes ſons,
Soumet au mouvement marqué par ta cadence
Ses pas & ſes chanſons.

L'Olympe en eſt émû, Jupiter eſt ſenſible;
Il éteint les carreaux qu'alluma ſon courroux.
Il ſourit aux mortels, & ſon aigle terrible
S'endort à ſes genoux.

Il dort, il eſt vaincu; ſes paupiéres preſſées,
D'une humide vapeur ſe couvrent mollement.
Il dort, & ſur ſon dos ſes aîles abaiſſées
Tombent languiſſamment.

Tu fléchis des combats l'arbitre ſanguinaire.
Ses traits enſanglantés échappent de ſes mains.
Il dépoſe le glaive & promet à la terre
Des jours purs & ſereins.

O Lyre d'Apollon, puiſſance enchantereſſe!
Tu ſoumets tour-à-tour & la terre & les cieux:
Qui n'aime point les Arts, les Muſes, la Sageſſe,
Eſt ennemi des Dieux.

Tel eſt ce fier Géant dont la rage étouffée
D'un rugiſſement ſourd épouvante l'enfer;
Ce ſuperbe Titan, ce monſtreux Tiphée,
Qu'a puni Jupiter.

Le tonnerre frappa ses cent têtes difformes.
Sous l'Etna qui l'accable il veut briser ses fers.
L'Etna s'ébranle, s'ouvre, & des rochers énormes
Vont rouler dans les mers.

Ce reptile effroyable enchaîné dans ce gouffre,
Et portant dans son sein une source de feux,
Vomit des tourbillons & de flamme & de souffre,
Qui montent dans les Cieux.

Qui pourra s'approcher de ces rives brûlantes ?
Qui ne frémira pas de ces grands châtimens,
Des tourmens de Tiphée, & des roches perçantes,
Qui déchirent ses flancs ?

J'adore, ô Jupiter ! ta puissance & ta gloire.
Tu régnes sur l'Etna, sur ces fameux remparts
Élevés par ce Roi qu'a nommé la Victoire
Dans la lice des chars.

Hiéron est vainqueur, son nom s'est fait entendre, &c.

Voilà la marche de Pindare. D'une invocation des Muses, d'un éloge de leurs attributs, ouverture très-naturelle dans le sujet qu'il traitait, il passe à la peinture de Tiphée écrasé sous l'Etna, sous prétexte que ce Tiphée est ennemi des Dieux & des Muses. C'est s'accrocher à un mot, & une pareille transition ne nous paraîtrait qu'un écart mal déguisé. Peut-être les Grecs n'avaient-ils pas

tort d'en juger autrement. C'est d'Hiéron qu'il s'agissait; Hiéron régnait sur Syracuse & sur l'Etna. Il avait bâti une ville de ce nom près de cette montagne. Il fallait bien lui parler de l'Etna; & comment parler de l'Etna sans parler de Tiphée ? C'eût été une grande maladresse dans un poëte lyrique de se refuser cette magnifique description; & les Grecs aimaient prodigieusement la poésie descriptive. Ils étaient à cet égard à-peu-près dans la même disposition où nous sommes pour les ballets qui nous paraissent toujours assez bien amenés, pourvu que les danses en soient bonnes, & que les d'Auberval, les Allard, les Guimart y paraissent souvent. Nous ne sommes pas à beaucoup près si indulgens pour les vers. Les vers parmi nous sont jugés par l'esprit, par la raison; chez les Grecs ils étaient jugés davantage par les sens, par l'imagination; & l'on sait combien l'esprit est un juge inflexible, & combien les sens sont des juges favorables.

Dans une Epitre aux Poëtes, pleine d'esprit & de vers heureux, où l'auteur compare la poésie à Pandore, & rappelle les divers dons que chaque dieu voulut faire à la poésie au moment de sa naissance, on trouve ces vers remplis de sens & de grace, qui ne sont point

du tout étrangers à l'objet que je considere ici.

La raison même à la jeune immortelle
Voulut servir de compagne fidèle;
Mais quelquefois sage & discret témoin,
Elle la suit & l'observe de loin.

On ne peut mieux employer l'imagination pour donner un précepte de goût. Mais parmi nous il faut que la raison suive la poésie de fort près, & chez les Grecs la raison était souvent perdue de vue. C'est qu'ils avaient de quoi s'en passer, & que nous ne pouvons pas être comme eux assez grands musiciens en poésie pour qu'on nous permette quelques momens d'oubli. Nous avons d'autres avantages; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

La Motte, qui d'ailleurs était un très-bon esprit, mais qui n'était pas organisé pour sentir la poésie; La Motte, qui a toujours raison quand il releve dans l'Iliade des défauts de convenance, de morale, de plan, de justesse, ne paraît pas avoir compris jamais combien dans le genre de l'épopée (qui n'est pas à beaucoup près aussi soumis à la raison & à la vraisemblance que le genre dramatique) la poésie de style, le charme des vers,

la multitude des tableaux, le brillant du coloris doivent faire aisément excuser les defauts qu'il reprend avec tant de sévérité. Il n'y a qu'à lire les anciens pour voir qu'ils n'étaient pas aveuglés sur les défectuosités d'Homere ; Mais dix vers harmonieux transportaient les Grecs qui dès-lors ne jugeaient plus, & faisaient redire encore les vers qui venaient de les charmer. La Motte, après avoir beaucoup critiqué *l'extravagante* Iliade d'Homere, en fit une très-raisonnable ; mais il se trouva que sa raison était aussi ennuyeuse, que les folies d'Homere étaient charmantes. Il est absolument impossible de lire un chant de son Iliade. Il voulait être poëte & juger un poëte. L'un & l'autre lui était refusé par la nature. Il voulut imiter aussi quelques odes de Pindare. Il le traita comme il avait traité Homere. Il n'eut qu'une erreur, mais qui le trompa toute sa vie ; ce fut de croire que l'esprit tient lieu de tout.

Au reste, si les suffrages d'un peuple aussi éclairé & aussi délicat que les Grecs suffisent pour nous décider sur Pindare, nous aurons la plus haute idée de son mérite. On sait qu'il laissa une mémoire révérée, & que la vengeance d'Alexandre, qui avait enveloppé tout un peuple dans un même arrêt, s'arrêta dans

Thèbes devant cette inscription : *Ne brûlez pas la maison du poëte Pindare.* Les Lacédémoniens, lorsqu'ils avaient pris Thèbes dans le temps de leur puissance, avaient eu le même respect ; mais ce qui prouve les succès qu'il eut dès son vivant, c'est le grand nombre d'odes qu'il composa sur le même sujet, c'est-à-dire, pour les vainqueurs des jeux. Il paraît que chaque triomphateur était jaloux d'avoir Pindare pour panégyriste, & qu'on aurait cru qu'il manquait quelque chose à la gloire du triomphe, si Pindare ne l'avait pas chanté. Ces chants n'étaient pas sans récompense. La fable de Simonide dans Phèdre fait voir qu'on avait coutume de payer libéralement les poëtes lyriques. Parmi nous je ne crois pas qu'il y ait un plus mauvais moyen de fortune que les odes. Elles sont dans le plus grand discredit. Elles étaient un peu mieux accueillies autrefois. Une ode valut un évéché à Godeau ; c'est la plus heureuse de toutes les odes, & c'est une des plus mauvaises. Chapelain en fit une pour le cardinal de Richelieu ; mais ce qui peut étonner dans Chapelain, c'est que l'ode est assez bonne.

Je ne dirai rien d'Alcée, d'Alcman, de Stésichore, de Simonide, de Bacchilide & des autres que l'on appelle *Poëtæ minores Græci*,

Poëtes Grecs de la ſeconde claſſe, & dont il ne nous reſte que des fragmens cités çà & là dans les critiques Grecs ou Latins. Sapho, dont les amours & le génie ne ſeront jamais oubliés, & dont les ouvrages étaient connus à Rome du temps d'Horace, comme le témoignent ces vers,

Vivuntque commiſſi calores
Æoliæ fidibus puellæ.

Sapho ne nous eſt connue que par un très-petit nombre de vers aſſez paſſionnés pour nous faire croire tout ce qu'on raconte d'elle, & pour nous faire regretter tout ce que nous avons perdu. Mais on ne me pardonnerait pas de ne point m'arrêter un moment ſur Anacréon, ſur ce mortel heureux qui s'eſt immortaliſé par ſes plaiſirs, lorſque tant d'autres n'ont pu l'être par leurs travaux ; ce philoſophe voluptueux, qui ne connut d'autre ſageſſe que celle d'aimer & de jouir, ni d'autre gloire que celle de chanter ſes amours & ſes jouiſſances, ou qui plutôt ne voyait dans ſes chanſons qui lui ont acquis tant de gloire, qu'un amuſement de plus. Ses poéſies pleines de délicateſſe & de grace, reſpirent la molleſſe & l'enjouement. S'il parle de la vieilleſſe & de la mort, ce n'eſt pas pour les braver avec la morgue ſtoïque, c'eſt pour s'exhorter

lui-même à ne rien perdre de tout ce qu'il peut leur dérober. Remarquons en paſſant que les auteurs anciens les plus voluptueux, Anacréon, Horace, Tibulle, Catulle mêlaient volontiers l'image de la mort à celle des plaiſirs. Ils l'appellaient à leurs fêtes, & la plaçaient à table comme un convive, qui loin de les attriſter, les avertiſſait de jouir. Horace ſur-tout, dans vingt endroits de ſes odes, ſe plaît à rappeller la néceſſité de mourir, & ces paſſages rapides qui fixent un moment l'imagination ſur des idées ſombres, exprimées par des figures frappantes & des métaphores juſtes & heureuſes, font ſur l'ame une impreſſion douce qui l'émeut ſans trop l'effrayer, y répandent pour un moment une triſteſſe réfléchiſſante qui s'accorderait mal, il eſt vrai, avec la joie bruyante & tumultueuſe, mais qui ſe concilie très-bien avec le calme d'une ame ſatisfaite, & même avec les épanchemens d'un amour heureux. J'ajouterai que c'eſt encore une preuve du goût naturel des anciens de n'avoir jamais parlé qu'en paſſant de ces éternels ſujets de lieux communs chez les modernes, tels que le temps, la mort, ſur leſquels notre imagination permet qu'on la réveille, mais qui dégoûtent & rebutent bientôt lorſqu'ils ſont prolixement délayés par des rhéteurs mélancoliques.

On ne sera pas fâché d'apprendre qu'Anacréon joignait à une fortune médiocre beaucoup de désintéressement, deux grandes raisons pour être heureux. Il vécut assez longtemps à Samos, à la cour de ce Policrate qui n'eut d'un tyran que le nom. Ce prince lui fit présent de cinq talens (quinze mille francs de notre monnoie). Mais Anacréon qui n'avait pas coutume de posséder tant d'argent, en perdit presque le sommeil pendant deux jours. Il rapporta bien vîte au généreux Policrate les cinq talens, & ce trait historique rapporté par les écrivains Grecs, & cité par Giralde dans son Histoire des Poëtes, est certainement l'original de la Fable du Savetier dans La Fontaine.

Quelque envie que j'aie d'obliger ceux qui ne peuvent lire Anacréon dans le grec, je ne puis en conscience leur en donner la moindre esquisse. Il y perdrait trop. Il y a dans sa composition originale une mollesse de ton, une douceur de nuances, une simplicité facile qui ne peuvent se retrouver dans le travail d'une version. Ce sont des caracteres dont l'empreinte n'est pas assez forte pour ne pas disparaître dans une copie. Il composait de verve, & l'on traduit d'effort. On m'objectera que j'ai bien hasardé de reproduire pour un moment

la verve de Pindare. Oui, mais nous autres poëtes, nous sommes, comme on sait, toujours prêts à être sublimes. C'est une disposition naturelle qui ne nous coûte presque rien. Mais Anacréon n'est point sublime. Anacréon n'est point auteur. Il est à table avec des filles Grecques, la tête couronnée de roses, buvant d'excellent vin de Scio ou de Lesbos; & tandis que Mnaës ou Aglaé entrelacent des fleurs dans ses cheveux, il prend sa petite lyre d'ivoire à sept cordes, & chante une hymne à la rose sur le mode Lydien. Moi, je n'ai là ni beautés Grecques, ni vin de Scio, ni couronnes de roses, ni lyre d'ivoire. Je ne traduirai point Anacréon.

Au surplus tout le monde n'est pas si difficile que moi. Nous avons trois traductions en vers des poésies d'Anacréon, l'une de Gâcon, d'une édition très-jolie avec le grec à côté, l'autre de La Fosse, la derniere de M. Sivri, le traducteur de Pline le naturaliste. Cette troisieme version d'Anacréon est écrite avec élégance & pureté. Les deux autres ne sont pas lisibles. Mais n'oublions pas, avant de quitter Anacréon, de citer des vers charmans de l'un de nos plus aimables poëtes, qu'il faut compter dans le petit nombre des écrivains Français qui ont eu un caractere origi-

nal. Je veux parler de l'auteur du Méchant & de la Chartreuse. C'est dans cette derniere piece, l'un des plus gracieux monumens de notre poésie; que l'on trouve ces vers sur Anacréon qui valent beaucoup mieux que tout ce que j'en pourrai dire.

Tantôt de l'azur d'un nuage,
Plus brillant que les plus beaux jours,
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le Patriarche des Amours.

J'ai honte, en rapportant ces vers, de toute la prose dont je charge ici le papier. Mais une réflexion qui m'afflige davantage, c'est qu'en voyant le portrait d'Anacréon si heureusement tracé par M. Gresset, je me rappelle qu'Anacréon, octogénaire, était encore fidele à la poésie, & faisait des vers & des chansons.

Si quelqu'un, parmi les modernes, se rapproche de la maniere de ce poëte, c'est sans doute Chaulieu. L'Epicurien du Temple paraît avoir eu les mêmes principes, les mêmes goûts que l'Epicurien de Téos. Chaulieu attache comme Anacréon par le naturel de son style qui n'a jamais l'apparence de l'affecta-

tion, par cette heureuse facilité de tourner ses idées en sentimens, quoiqu'il les exprime souvent en vers faibles, par la douceur de sa morale, & quelquefois même par des beautés vraiement poëtiques qu'il semble produire sans effort. Enfin, malgré ses négligences & ses défauts, il a un caractere, & un caractere qui plaît; c'est beaucoup. Une douzaine de pieces a suffi pour lui mériter une réputation qui ne sera point détruite, parce qu'il sera lu. Je me souviens d'avoir entendu dire, non pas à un homme de lettres, mais à un auteur, qu'en surpassant aujourd'hui Chaulieu, on serait encore très-peu de chose. Je ne sais pas ce que cet homme croyait être; mais il aurait dû savoir que deux pages de poésie où l'on trouve à la fois du naturel, de l'imagination & de la philosophie, valent beaucoup mieux que des volumes entiers de poésies prétendues légeres, aujourd'hui si communes, où l'on prend le persiflage pour la gaité, & le mauvais ton de quelques coteries pour *l'esprit français.*

Je n'ai point cependant prétendu parler de Chaulieu comme d'un poëte lyrique, quoiqu'il ait fait des stances qui sont comptées parmi ses meilleures pieces. Je n'ai voulu qu'envisager les rapports qu'il paraît avoir avec Anacréon. Les deux seuls poëtes lyriques Fran-

çais dont on doive aujourd'hui faire mention ; sont Malherbe & le célebre Rousseau. J'en parlerai tout-à-l'heure. Mais auparavant jettons un coup d'œil sur un homme bien supérieur à Malherbe & à Rousseau même, sur Horace.

Horace semble réunir en lui Pindare & Anacréon ; mais il ajoute à tous les deux ; il a l'enthousiasme & l'élévation de Pindare ; il n'est pas moins riche que lui en figures & en images ; mais ses écarts sont moins brusques, sa marche est moins vague, sa diction a plus de nuances & de douceur. Pindare qui chante toujours les mêmes sujets, n'a qu'un ton toujours le même ; Horace les a tous ; tous lui semblent naturels, & il a la perfection de tous. Qu'il prenne sa lyre ; que saisi de l'esprit poëtique il soit transporté dans le conseil des dieux, ou sur les ruines de Troye, sur la cime des Alpes, ou dans le lit de Glycere, sa voix se monte toujours au sujet qui l'inspire ; il est majestueux dans l'Olympe, & charmant près de sa maîtresse. Il ne lui en coûte pas plus pour peindre avec des traits sublimes l'ame de Caton & de Régulus, que pour peindre avec des traits enchanteurs, ou les caresses de Lycimnie, ou les coquetteries de Pirrha. Aussi franchement voluptueux qu'Anacréon

nacréon, auſſi fidele apôtre du plaiſir, il a les graces de ce lyrique Grec, avec plus d'eſprit & de philoſophie, comme il a l'imagination de Pindare avec bien plus de morale & de penſées. Si l'on fait attention à la ſageſſe de ſes idées, à la préciſion de ſon ſtyle, à l'harmonie de ſes vers, à la variété de ſes ſujets; ſi l'on ſe ſouvient que ce même homme a fait des ſatyres pleines de fineſſe & de raiſon, des épitres qui contiennent les meilleures leçons de la ſociété civile, en vers qui ſe gravent d'eux-mêmes dans la mémoire, un art poëtique qui eſt le code éternel du bon goût; on conviendra qu'Horace eſt un des meilleurs eſprits que la nature ait pris plaiſir à former,

J'ai hazardé encore la traduction de deux Odes d'Horace, quoique je ſente tout ce que je haſarde. On me dira qu'apparemment Horace m'effraie moins qu'Anacréon, quoique je paraiſſe en faire plus de cas. Je réponds qu'Horace, entre autres avantages, a beaucoup d'eſprit proprement dit, & que l'eſprit eſt de toutes les langues. Mais avant tout, il faut me permettre d'expoſer en deux mots la méthode que je ſuis en traduiſant un poëte. C'eſt peut-être encore une eſpece de

digression ; mais qu'importe, pourvu que je me retrouve?

Prétendre qu'un poëte qui en traduit un autre en vers doit s'asservir à rendre tous les mots, à renfermer dans le même espace les mêmes idées dans un même ordre, c'est le ridicule préjugé d'un pédant à cervelle étroite qui malheureusement sait assez de latin pour juger très-mal le français, & qui a beaucoup plus de raisons pour envier les modernes que de titres pour admirer les anciens. Tout homme qui traduit en vers prend la place de son modele, & doit songer, avant tout, à plaire dans sa langue, comme l'auteur original plaisait dans la sienne. C'est-là le plus grand service qu'il puisse rendre, puisque de l'effet que fera la version, dépend l'opinion qu'auront de l'original ceux qui ne peuvent le connaître autrement. C'est donc à l'effet total de l'ensemble qu'il doit d'abord s'appliquer. S'il est fidele & ennuyeux, n'aura-t-il pas fait un beau chef-d'oeuvre? Il faut que sa composition, pour être animée, soit libre; qu'il se pénetre quelque temps du morceau qu'il va traduire, & qu'il se rapproche autant qu'il est possible du degré de chaleur & de verve où il serait, s'il travaillait de génie. Alors qu'il se mette à lutter contre l'auteur qu'il va

faire parler; qu'il compte, non pas les mots, mais les beautés, & qu'il fasse ensorte que le calcul ne soit pas trop à son désavantage; il aura fait beaucoup, & son lecteur, s'il est juste, sera content. C'est ainsi que Despréaux & M. de Voltaire ont traduit des fragmens des anciens. Sans doute le mérite du traducteur sera d'autant plus grand, qu'il aura conservé plus de traits particuliers & distinctifs de l'ouvrage original, & qu'il en sera demeuré plus près, sans avoir l'air trop contraint & trop enchaîné. Mais il faut un goût bien sûr pour pouvoir décider en quels endroits le traducteur a eu tort de s'écarter de son guide. Il faut démontrer alors la possibilité de faire autrement; il faut calculer ce que le vers suivant, le vers précédent, ce que la phrase entiere pouvait perdre. Il n'y a gueres qu'un homme de l'art qui puisse faire cet examen avec connaissance de cause; & quand on a statué d'abord que la version est par elle-même un bon ouvrage, si l'on veut prouver ensuite qu'elle devait être plus fidelle, il n'y a guères qu'un moyen, c'est d'en faire une meilleure.

Ce petit préambule n'est fait, comme on le voit, que pour les intérêts de la vérité, & non pas pour les miens. Car avec le der-

nier moyen dont je viens de parler, rien ne sera plus aisé que d'avoir raison contre moi; & comme beaucoup de gens ne manquent pas de bonne volonté à cet égard, je m'attends bien que cinq ou six personnes auront la complaisance de traduire les deux odes que voici, & nous y gagnerons tous.

A CLOÉ (1).

Ulla si juris tibi pejerati, &c.

Si le ciel t'avait punie
De l'oubli de tes sermens,
S'il te rendait moins jolie,
Quand tu trompes tes amans;
Je croirais ton doux langage,
J'aimerais ton doux lien;
Mais Cloé, qu'il te sied bien
D'être parjure & volage!
Viens-tu de trahir ta foi?
Tu n'en es que plus piquante,
Plus belle & plus séduisante;
Les cœurs volent après toi.
Par le mensonge embellie,
Ta bouche a plus de fraîcheur;
Après une perfidie,
Tes yeux ont plus de douceur.

(1) Il y a dans l'original, *Bariné*, nom désagréable en français.

Si par l'ombre de ta mère,
Si par tous les Dieux du Ciel,
Tu jures d'être sincère,
Les Dieux restent sans colère,
A ce serment criminel;
Venus en rit la première;
Et cet enfant si cruel,
Qui, sur la pierre sanglante,
Aiguise la flêche ardente
Que sur nous tu vas lancer,
Rit du mal qu'il te voit faire,
Et t'instruit encore à plaire,
Pour te mieux récompenser.
Combien de voeux on t'adresse!
C'est pour toi que la jeunesse
Semble croître & se former.
Combien d'encens on t'apporte!
Que d'amans sont à ta porte,
Jurant de ne plus t'aimer?
Le vieillard qui t'envisage
Craint que son fils ne s'engage
En un piége si charmant;
Et l'épouse la plus belle
Croit son époux infidèle,
S'il te regarde un moment.

A PIRRHA.

Quis multa gracilis te puer in rosâ, &c.

Pirrha, quel est l'amant enivré de tendresse,
Qui sur un lit de rose étendu près de toi,
T'admire, te sourit, te parle, te caresse,
Et jure qu'à jamais il vivra sous ta loi ?
Quelle grotte fraîche & tranquille
Est le voluptueux asyle,
Où ce jeune imprudent, comblé de tes faveurs
Te couvre de parfums, de baisers & de fleurs ?
C'est pour lui qu'à présent Pirrha veut être belle,
Que ton goût délicat releve élégament
Ta simplicité naturelle,
Et fait naître une grace à chaque mouvement.
Pour lui ta main légère assemble à l'aventure
Une flottante chevelure
Qu'elle attache négligemment.
Hélas ! s'il prévoyait les pleurs qu'il doit répandre !
Crédule, il s'abandonne à l'amour, au bonheur.
Dans ce calme perfide il est loin de s'attendre
A l'orage affreux du malheur.
L'orage n'est pas loin ; il va bientôt apprendre
Que l'aimable Pirrha qu'il posséde aujourd'hui,
Que Pirrha si belle & si tendre,
N'était pas pour long-temps à lui.
Qu'alors il pleurera son fatal esclavage !
Insensé qui se fie à ton premier accueil !

Pour moi, le temps m'a rendu ſage ;
J'ai regagné le port, & j'obſerve de l'œil
Ceux qui vont comme moi ſe briſer à l'écueil,
Que j'ai connu par mon naufrage.

Quelques idées de la première de ces deux Odes ſe retrouvent dans une très-jolie Chanſon, inſérée dans l'Anthologie Françaiſe.

Si l'on peut compter ſur un cœur,
C'eſt ſur le cœur d'une bergere ;
Par ſon air naïf, mais trompeur,
Ma Corinne avait ſu me plaire.
Je la croyais belle ſans art ;
Je chériſſais ſon cœur ſans fard ;
Mais comme une autre elle eſt légére.

Amour, venge un fidèle amant
Des trahiſons d'une infidelle ;
Fais-lui perdre quelque agrément,
A chaque inconſtance nouvelle.
Amour, tu ne m'écoutes pas,
Loin d'ôter rien à ſes appas,
Chaque forfait la rend plus belle.

Cette derniere penſée répond préciſément à ces vers d'Horace.

Simul obligaſti
Perfidum votis caput, eniteſcis
Pulchrior multò.

Il y a dans Horace environ une trentaine d'odes dans le genre de celles qu'on vient de voir, & que ma traduction, toute faible qu'elle est, n'a pu défigurer assez pour qu'on n'apperçoive pas combien cet écrivain a l'esprit facile & délicat. Toutes ses odes galantes son autant de chefs-d'œuvre qui semblent finis par la main des graces. Personne ne lui en avait donné le modele. Ce n'est point là, comme on l'a déja dit, la maniere d'Anacréon. Le fond de ces petites pieces est également piquant dans toutes les langues, & chez tous les peuples où regne la galanterie & la politesse. Elles sont même beaucoup plus agréables pour nous que les odes héroïques du même auteur dont le fonds nous est souvent trop étranger, & dont la marche hardie & rapide ne peut gueres être suivie dans notre langue qui procede avec plus de timidité, & qui veut toujours de la méthode & des liaisons. J'ai pourtant essayé de traduire, & même assez fidélement, l'Ode à la Fortune. On pourra la comparer à celle de Rousseau, & l'on verra qu'une ode française ressemble très-peu à une ode latine.

J'avertis que j'ai rejoint l'Ode *O diva gratum quæ Regis Antium*, *&c.* avec la précédente, *Parcus Deorum cultor & infrequens*, *&c.* qui me

paraît en être le commencement, & en avoir été détachée fort mal à propos. Il y a même des éditions où elles sont réunies. Le sujet de cette ode était fort simple. On parlait d'une descente en Angleterre, qu'Auguste devait conduire lui-même, & qui n'eut pas lieu. On parlait en même-temps d'une guerre contre les Parthes. Le poëte invoque la fortune, & lui recommande Auguste & les Romains. Mais il commence par se réconcilier avec les dieux, qu'en sa qualité d'Epicurien il avait fort négligés. Il s'étend ensuite sur les attributs de la fortune, & finit, après l'avoir invoquée, par déplorer les guerres civiles & la corruption des moeurs. Tel est le plan de cette ode. J'ai risqué, en la traduisant, de changer plusieurs fois le rythme, pour rendre mieux la variété des tons, & suppléer, quand les phrases demandaient une certaine étendue, à la facilité qu'avaient les Grecs & les Latins d'enjamber d'une strophe à l'autre.

D'Épicure élève profane,
Je refusais aux Dieux des vœux & de l'encens.
Je suivais les égaremens
Des sages insensés qu'aujourd'hui je condamne;
Je reconnais des Dieux : c'en est fait : je me rends.

J'ai vu le Maître du tonnerre,
Qui, la foudre à la main, se montrait à la terre;
J'ai vu dans un ciel pur voler l'éclair brillant;
Et les voûtes éternelles

S'embrâser des étincelles
Que lançait Jupiter de son char foudroyant.

Le Styx en a mugi dans sa source profonde.
Du Ténare trois fois les portes ont tremblé.
Des hauteurs de l'Olympe aux fondemens du monde,
L'Atlas a chancelé.

Oui, des puissances immortelles
Dictent à l'Univers d'irrévocables loix.
La Fortune agitant ses inconstantes aîles,
Plane d'un vol bruyant sur la tête des Rois.
Aux destins des états son caprice préside.
Elle seule dispense ou la gloire, ou l'affront;
Enleve un diadème, & d'un essor rapide
Le porte sur un autre front.

Déesse d'Antium, ô Déesse fatale!
Fortune, à ton pouvoir qui ne se soumet pas?
Tu couvres la pourpre royale
Des crêpes affreux du trépas.
Fortune, ô redoutable Reine!
Tu places les humains au trône ou sur l'écueil;
Tu trompes le bonheur, l'espérance & l'orgueil,
Et l'on voit se changer à ta voix souveraine
La faiblesse en puissance & le triomphe en deuil.

Le pauvre te demande une moisson féconde,
Et l'avide marchand sur le gouffre de l'onde
Rapportant son trésor,
Présente à la Fortune, arbitre des orages,

Ses timides hommages,
Et te demande un vent qui le conduise au port.

Le Scythe vagabond, le Dace sanguinaire,
Et le guerrier Latin, conquérant de la terre,
Craint tes funestes coups.
De l'Orient soumis les tyrans invisibles,
A tes autels terribles,
L'encensoir à la main, fléchissent les genoux.

Tu peux, & c'est l'effroi dont leur ame est troublée,
Heurtant de leur grandeur la colonne ébranlée,
Frapper ces demi-Dieux;
Et soulevant contr'eux la révolte & la guerre,
Cacher dans la poussière
Le trône où leur orgueil crut s'approcher des Cieux.

La nécessité cruelle
Toujours marche à ton côté;
De son sceptre détesté
Frappant la race mortelle.
Cette fille de l'enfer
Porte dans sa main sanglante
Une tenaille brûlante,
Du plomb, des coins & du fer.

L'Espérance te suit, compagne plus propice,
Et la fidélité, Déesse protectrice,
Au Ciel tendant les bras,
Un voile sur le front, accompagne tes pas;
Lorsqu'annonçant les allarmes,

Sous un vêtement de deuil,
Tu viens occuper le ſeuil
D'un palais rempli de larmes,
D'où s'éloigne avec effroi,
Et le vulgaire perfide,
Et la Courtiſanne avide,
Et ces convives ſans foi,
Qui dans un temps favorable,
Du mortel tout puiſſant par le ſort adopté,
Venaient environner la table,
Et s'enivraient du vin de ſa proſpérité.

Je t'implore à mon tour, Déeſſe redoutée;
Auguſte va deſcendre à cette Iſle indomptée
Qui borne l'univers; (1)
Tandis que nos guerriers vont affronter encore
Ces peuples de l'Aurore,
Qui ſeuls ont repouſſé notre joug & nos fers.

Ah! Rome vers les Dieux leve des mains coupables.
Ils ne ſont point lavés ces forfaits exécrables,
Qu'ont vus les immortels.
Elles ſaignent encor nos honteuſes bleſſures;
La fraude & les parjures,
L'inceſte & l'homicide entourent les autels.

N'importe, c'eſt à toi, fortune, à nous abſoudre.
Porte aux antres brûlans où ſe forge la foudre,

(1) L'Angleterre, que les Romains regardaient comme une extrémité de l'Univers.

Nos glaives émoussés.
Dans le sang odieux des guerriers d'Assyrie,
Il faut que Rome expie
Les flots de sang Romain qu'elle-même a versés.

Avant d'aller plus loin, je rapporterai le commencement d'une Ode de Pindare, où il invoque la Fortune, & dont Horace paraît avoir emprunté quelques idées. C'est la douzième des Olimpiques.

Fille de Jupiter, Fortune impérieuse,
Les conseils, les combats, les querelles des Rois,
La course des vaisseaux sur la mer orageuse,
Tout reconnaît tes loix.

Le Ciel mit sur nos yeux le sceau de l'ignorance.
De nos obscurs destins nous portons le fardeau,
De revers en succès traînés par l'espérance,
Jusqu'au bord du tombeau.

Le bonheur nous séduit; le malheur nous accable.
Mais nul ne peut percer la nuit de l'avenir;
Tel qui se plaint aux Dieux de son sort déplorable,
Demain va les bénir, &c.

On a pu se convaincre, en lisant cette ode, de ce que j'ai dit ci-dessus du poëte lyrique des anciens, qu'il semblait écouter & suivre une inspiration momentanée, & peindre tout ce qui se présente devant lui.

On a vu tout le chemin qu'a fait Horace. On l'a vu monter dans les cieux, descendre dans les enfers, voler avec la fortune autour des trônes & sur les mers. Tout-à-coup il se la représente sous un appareil formidable, & il peint l'affreuse nécessité; il lui donne ensuite un cortege plus doux, l'espérance & la fidélité; il l'habille de deuil dans le palais d'un grand disgracié; il trace rapidement les festins du bonheur & la fuite des convives infideles. Enfin il arrive à son but qui est de recommander Auguste, & sa course est finie.

Je ne sais trop si nous nous accommoderions beaucoup de cette accumulation de tableaux allégoriques, & si nous ne trouverions pas qu'il y a dans cette espece de poésie trop pour l'imagination & pas assez pour l'esprit. Peut-être serions-nous un peu étourdis de la course vagabonde du poëte. Je ne dis pas qu'il faille nous en blâmer. Chaque peuple a son goût analogue à son caractere & à sa langue. Mais il n'en est pas moins vrai que c'est là précisément la poésie lyrique, celle qui dans l'origine devait être chantée & accompagnée d'instruments. Cela est si vrai qu'il n'y a peut-être pas, dans l'ode qu'on vient de lire, une seule strophe dont le fonds ne soit très-favorable à la musique; & en général elle est

composée de ce que la musique rend le mieux, de tableaux & de mouvemens. Essayez, au contraire, de mettre en musique l'Ode à la Fortune, ou telle autre que vous voudrez, & vous trouverez à peine une ou deux strophes qui puissent s'y prêter. C'est qu'en général nos odes sont des discours en vers, à-peu-près aussi suivis, aussi bien liés qu'ils le seraient en prose. Il est sûr que nos odes n'étant pas faites pour être chantées, ne doivent pas ressembler aux odes grecques & latines. Mais ne seraient-elles pas susceptibles d'un peu plus d'enthousiasme & de rapidité qu'on n'en remarque même dans nos plus belles ? Prenons pour exemple l'Ode à la Fortune dont nous parlions tout-à-l'heure.

Fortune dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne,
Serons-nous toujours éblouis ?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes autels ?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels ?

Le peuple, dans ton moindre ouvrage,

Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu suprême,
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris,
Et toujours ses fausses maximes
Érigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque superbe titre
Dont ces héros soient revêtus,
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Faiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautés ;
Étrange vertu qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés, &c.

Ne sont-ce pas là de purs raisonnemens ? Ne sont-ce pas là toutes les formules de la discussion en prose ? *De quelque superbe titre qu'ils soient revêtus, prenons la raison pour arbitre, & cherchons, &c.* S'exprimerait-on autrement dans un traité de morale ! Cette ode n'est-elle pas une espece de plaidoyer ? Otez les rimes, qu'y a-t-il d'ailleurs dans ces traits qui ressem-ble

ble à un poëte ? Allons plus loin. Ces trois ſtrophes ne ſont-elles pas un peu languiſſantes ? Ne rediſent-elles pas trop prolixement des penſées aſſez communes ? Si l'on examine de près le ſtyle, n'y trouvera-t-on pas des fautes d'autant moins excuſables que les vers doivent être plus travaillés dans une piece de peu d'étendue, & dans un genre où l'on ne ſaurait être trop poëte ? Qu'eſt-ce qu'un *culte frivole ?* Le culte que l'on rend à la fortune n'eſt-il pas malheureuſement trop réel ? *Juſques à quand honorerons-nous*, eſt-il bien flatteur à l'oreille ? *Du titre de vertu ſuprême, &c. Suprême* n'eſt-il pas là pour la rime ? Dépouille-t-on la vertu du titre de vertu *ſuprême* ? *Extravagance, foibleſſe, injuſtice, arrogance, trahiſons, fureurs, cruautés.* Cet aſſemblage de ſubſtantifs eſt-il d'une élégance bien lyrique ? *Etrange vertu qui ſe forme ſouvent, &c. Souvent* n'eſt-il pas là rejetté contre toutes les regles de la conſtruction poëtique ? Continuons.

Apprends que la ſeule ſageſſe
Peut faire des héros parfaits.

La ſageſſe ne fait point des *héros*, & il n'eſt point néceſſaire qu'un héros ſoit *parfait.* Et qu'eſt-ce qu'un *héros parfait ?* Ce n'eſt là ni penſer juſte, ni s'exprimer correctement. Les

trois strophes suivantes sont belles ; quoiqu'il n'eût pas fallu, comme on l'a remarqué, mettre sur la même ligne Alexandre & Attila.

> Mais je veux que dans les allarmes
> *Réside* le *solide* honneur.

On n'entend pas trop comment l'honneur peut *résider dans les allarmes* ; & *réside le solide* n'est pas fort harmonieux.

> Quel est donc le *héros solide*
> Dont la gloire *ne soit qu'à lui* ?
> C'est un Roi *que l'équité guide*
> Et dont les vertus sont l'appui.

Voilà encore le mot *solide* qui n'est pas mieux placé. *Un héros solide* n'est pas élégant. *Ne soit qu'à lui* & *que l'équité guide* forment des sons désagréables, & ces quatre vers ne font-ils pas de la prose trop seche ? Et le reste de la strophe n'est-il pas un peu trop commun ? Quand on dit des choses qu'on a tant redites, ne faut-il pas les rajeunir un peu par le style, & se les rendre propres par le mérite & la nouveauté de l'expression ? Cette idée de mettre Socrate à la place d'Alexandre, & Alexandre à la place de Socrate, pour les apprécier tous deux, est-elle bien

juste ? Faut-il mettre un homme hors de sa place pour le bien juger ? Fallait-il que Turenne & le grand Condé, pour être grands, se trouvassent à la place du chancelier de l'Hôpital ou du philosophe Charron ? Est-il bien vrai d'ailleurs qu'Alexandre à la place de Socrate eût été *le dernier des mortels* ? Rien n'a tant illustré Socrate que sa mort. Alexandre n'aurait il pas su mourir ? Socrate prêchait la morale. Alexandre n'en a-t-il pas donné quelquefois les plus beaux exemples ? Cette phrase de Rousseau, si on y regarde de bien près, n'a même aucun sens. *Concevez Alexandre à la place de Socrate.* Mais comment ? Est-ce Alexandre avec son caractere, transporté dans telle ou telle circonstance de la vie de Socrate ? Est-ce Alexandre chargé de la destinée de Socrate, & obligé de n'être que philosophe ? Eh bien, il aurait voulu être le premier des philosophes. Pourquoi aurait-il été *le dernier des mortels* ? Au fond, toute cette strophe ne signifie rien. On me dira que j'examine rigoureusement des idées poëtiques. Non, j'examine des sophismes, de mauvais raisonnemens, des déclamations en vers faibles.

Il faut que je me hâte de rendre à Rousseau toute la justice que je lui crois due,

& que je lui rends au fond du cœur. Car sur les critiques que je viens de faire, on ne manquera pas de crier au détracteur de Rousseau, & de crier d'autant plus fort, qu'il serait peut-être plus difficile de me répondre. J'ai choisi l'Ode à la Fortune comme une des plus célebres, & je l'ai choisie pour l'opposer à celle d'Horace sur le même sujet; mais j'avoue que cette ode ne me paraît pas la meilleure de l'auteur. J'en citerais dix que je crois supérieures. En général toutes ses odes, à l'exception de cinq ou six du dernier livre, renferment de grandes beautés. L'Ode au Comte du Luc, celle à Malherbe, celle au Prince Eugene, celle à M. de Vendôme, l'ode sur la Bataille de Petervaradin, l'Ode aux Princes Chrétiens, sont les chef-d'œuvres de notre poésie lyrique, remarquables par la richesse de l'expression, l'harmonie des vers, & sur-tout par des tableaux poëtiques d'une beauté singuliere, & qui font honneur à notre langue. Il y a de la grace dans l'Ode à une Veuve, dans les Stances à l'Abbé de Chaulieu, dans l'Ode au Comte de Bonneval, & l'on regrette qu'il en ait fait trop peu de ce genre. Ses cantates sont des morceaux achevés. J'avoue que je les trouve plus véritablement lyriques que ses odes, quoiqu'il s'éleve davan-

tage dans celles-ci. Je ne vois dans ſes cantates que des images fortes ou gracieuſes. Il parle toujours à l'imagination, & il n'eſt jamais ni verbeux ni prolixe. Dans ſes odes au contraire, même les plus belles, il y a toujours des ſtrophes qui languiſſent, des idées trop délayées, des vers d'une faibleſſe inexcuſable. Vous trouverez dans l'Ode à Malherbe,

Mais cette flatteuſe *amorce*
D'un hommage *qu'on croit dû*
Souvent prête même *force*
Au vice qu'à la vertu.

C'eſt-là de la très-mauvaiſe proſe. Peut-on dire qu'une *amorce prête de la force*? *Qu'on croit dû* fait frémir l'oreille.

Dans l'Ode à M. d'Uſſé.

Les diſgraces déſeſpérées
Et de nul eſpoir tempérées, &c.

Il eſt ſûr que ſi elles ſont *déſeſpérées*, elles ne ſont *tempérées de nul eſpoir*. Ce ſont-là des fautes impardonnables.

Dans l'Ode à M. le Comte du Luc.

Et je verrais enfin de mes *froides allarmes*
fondre tous les glaçons.

Dans l'Ode à M. de Vendôme,

Ils sont *le plus beau de l'histoire*
D'un héros en tout lieu vainqueur, &c.

Le plus beau de l'histoire, n'est pas heureux.

Dans la même Ode,

O détestable calomnie,
Fille de l'obscure fureur,
Compagne de la *zizanie*, &c.

Dans l'Ode à M. de la Fare.

Surtout réprimons les saillies
De notre curiosité,
Source de toutes nos folies,
Mère de notre vanité, &c.

Ces vers ne seraient pas assez élégans, même pour une épitre.

Dans l'Ode du Prince Eugene;

Et les faits qu'on ignore
Sont bien peu différens des faits *non avenus*, &c.

On trouve beaucoup trop de vers de cette espece dans Rousseau; & encore une fois, quand on n'a que des vers à faire, on n'y doit laisser que ces légeres imperfections, inévitables dans notre versification française

ſi difficile & ſi peu maniable ; & l'on ne peut excuſer rien de ce qui bleſſe trop ouvertement l'oreille & le goût.

Toutes ces remarques n'empêchent pas que Rouſſeau ne ſoit un grand poëte, parce qu'il a excellé parmi nous dans le genre lyrique, où perſonne ne lui peut être comparé ; & la poſtérité équitable ne juge un écrivain que ſur ce qu'il a fait de beau. On a oublié preſque toutes ſes épitres qui ſont d'un très-mauvais eſprit & d'un mauvais ſtyle, ſes ennuyeuſes allégories, ſes comédies ſi froides, ſes opéra plus froids encore ; & je ne les rappelle ici que parce qu'il y a de jeunes fanatiques qui trouvent tout beau dans ce qu'ils appellent *le grand Rouſſeau, le prince de la Poéſie Françaiſe.* Du moins je l'ai vu nommé ainſi dans plus d'une brochure. Il n'eſt peut-être pas hors de propos de remarquer ici comment s'eſt établie dans une certaine littérature (car il y en a plus d'une) cette dénomination de grand Rouſſeau, que je n'ai vu nulle part employée par aucun écrivain accrédité. Il ſemble que ce titre ſoit un honneur rendu au genie. Point du tout. Ce titre eſt un préſent fait par la haine. Ce ſont les ennemis de M. de Voltaire qui ont cru l'affliger en honorant ſon ennemi. Je ne ſuis point détracteur de Rouſ-

seau; & pourquoi le serais-je ? Mais je ne puis m'accoutumer, je l'avoue, à le regarder comme le prince de la poésie française. Ce nom de grand, si justement décerné à Corneille, au créateur Corneille qui a tiré le théatre de la barbarie, & répandu tant de lumiere dans une si profonde obscurité; ce nom de grand me paraît un peu au-dessus du mérite de Rousseau, qui, venu long-temps après Malherbe, a trouvé la langue toute créée, & qui, avec tous ces secours, est resté fort au-dessous d'Horace dont il n'a ni l'esprit, ni les graces, ni la variété, ni le goût, ni la sensibilité, (1) ni la philosophie, & qui manque sur-tout de cet intérêt & de ce charme de style qui rend un écrivain cher à ses lecteurs. Et de quel titre se servira-t-on pour les Racine, les Voltaire, pour ces hommes qui ont été si loin dans les arts les plus difficiles où l'esprit puisse s'exercer, pour ces enchanteurs si séduisans & si aimables, à qui nous ne pouvons jamais donner autant de louanges qu'ils nous ont donné de plaisirs ? Si Rousseau est grand pour avoir fait de beaux vers qui souvent ne

(1) J'ai lu dans une brochure, que Rousseau avait beaucoup de sensibilité, & l'on citait en témoignage l'Ode à la Postérité. C'est se connaître en sensibilité & en style. Aussi cette brochure est-elle de M. Dorat.

sont que de beaux mots, comment appellera-t-on ceux qui ont dit tant de belles choses en aussi beaux vers, ceux qui non-seulement savent flatter notre oreille, mais qui remuent si puissamment notre ame, éclairent & élevent notre esprit; ceux que nous relisons avec délices, que nous ne pouvons louer qu'avec transport ? Je sais qu'il y a des têtes exaltées pour qui le mérite de tourner fortement un vers est le premier de tous les mérites, & qui sont bien plus frappées d'une strophe de Rousseau que d'une scene de Zaïre ou de Mahomet. Mais ces enthousiastes sont en petit nombre; ils sont jeunes pour la plupart, & ils verront peut-être par la suite qu'un poëte, pour être relu, doit parler à l'esprit & à l'ame, & que Rousseau ne parle gueres ni à l'un ni à l'autre.

Je crois aimer la poésie autant que personne au monde, quoique je sois un des moindres de ceux qui la cultivent; mais je demande à tous les lecteurs éclairés & sensibles si (sans même parler ici des ouvrages dramatiques) si, dis-je, ils ne liront pas plus souvent des ouvrages tels que les discours en vers de M. de Voltaire, le Poëme sur Lisbonne, sur la loi naturelle, & d'autres de ce genre, que les Odes de Rousseau ? S'ils trouveront dans

Rousseau des morceaux tels que celui-ci sur le bonheur, & les suivans?

Il est semblable au feu dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'éléve dans la nue,
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.

. . . .

Platon dit qu'autrefois l'homme avoit eu des aîles.
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles.
La douleur, le trépas n'approchaient point de lui;
De cet état brillant qu'il différe aujourd'hui!
Il rampe, il souffre, il meurt; tout ce qui naît expire.
De la destruction la nature est l'empire;
Un faible composé de nerfs & d'ossemens,
Ne peut être insensible au choc des élémens.
Ce mêlange de sang, de liqueur & de poudre
Puisqu'il fut assemblé fut fait pour se dissoudre,
Et le sentiment prompt de nos nerfs délicats
Fut soumis aux douleurs, ministres du trépas, &c.

Et ailleurs:

Aidons nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux.
Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, & toujours si chérie.
Notre cœur égaré, sans guide & sans appui,

Eſt brûlé de déſirs ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu ſans connaître les larmes.
De la ſociété les ſecourables charmes
Conſolent nos douleurs au moins quelques inſtans,
Reméde encor trop faible à des maux ſi conſtans.
Ah! n'empoiſonnons pas la douceur qui nous reſte.
Je crois voir des forçats dans leur priſon funeſte,
Se pouvant ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés.

De pareils vers ne réuniſſent-ils pas tous les mérites, l'imagination, la philoſophie, le ſentiment, l'harmonie? Si j'avais voulu choiſir des morceaux d'une poéſie plus forte, j'en aurais trouvé un grand nombre. Mais j'ai voulu citer ſeulement des exemples d'un ſtyle & d'un ordre de beautés qui me paraiſſent ſuppoſer un génie beaucoup plus heureux que celui de Rouſſeau. J'y trouve le *qui me mihi reddat amicum* d'Horace. Ce même Horace a ſi bien dit :

Nec ſatis eſt pulchra eſſe poemata, dulcia ſunto.

Rouſſeau a ſouvent le *pulchra;* mais a-t-il le *dulcia* ? Non, on ne peut donc pas dire de lui, *omne tulit punctum.*

Le parallele d'Horace & de Rouſſeau m'a entraîné, & j'ai laiſſé de côté Malherbe dont j'aurais dû parler auparavant. Mais j'ai peu de choſe

à en dire. Il suffirait pour son éloge de se rappeller qu'il écrivait sous Henri IV, & qu'on a retenu de ses vers. On sait les services qu'il a tendus à la langue & à la poésie. Il avait un sentiment de l'harmonie aussi exquis que Rousseau lui-même, quoiqu'il n'ait pu en faire un aussi bel usage, parce que la langue poëtique n'était encore qu'ébauchée. On a beaucoup admiré cette célebre paraphrase d'un passage d'Horace, *la mort a des rigueurs, &c.* Les quatre premiers vers sont d'une grande faiblesse. Les derniers sont admirables pour le nombre ; & l'image qui termine la période est belle. Mais j'avouerai encore que j'aime mieux *Pallida mors æquo pulsat pede, pauperum tabernas, regumque turres.* Il y a plus de choses dans ces deux vers que dans les huit vers de Malherbe, & le tableau me paraît bien plus frappant. Au reste on se tromperait beaucoup, si sur la réputation de Malherbe, on se promettait un grand plaisir de la lecture de ses ouvrages. C'étaient des efforts prodigieux pour ce temps-là ; mais il ne faut pas lire les odes de Malherbe après celles de Rousseau.

Il faut bien parler de la Motte, puisqu'il a fait des odes. Mais la Motte était-il poëte ? Etait-il né pour faire des vers, ou pour les

ſentir ? Il y a de lui quelques ſtrophes élégantes, pas une vraiment poëtique. Son ſtyle eſt de la plus rebutante ſéchereſſe ; & ſes vers d'une odieuſe dureté. Il n'exiſtait point d'harmonie pour cet homme qui a rimé des penſées ingénieuſes. Il a fait des opéra-ballets d'une diſpoſition heureuſe, & ſemés de quelques jolis madrigaux ; il a fait quelques fables pleines d'eſprit & de fineſſe ; il a écrit en proſe avec une préciſion lumineuſe, quoique ſa proſe, comme ſes vers, ſoit dénuée d'imagination ; enfin il a rencontré le ſujet d'Inès ; voilà ſa gloire. Il a joui dans un ſiècle très-éclairé d'une réputation fort au-deſſus de ſon mérite ; voilà ſon bonheur.

De ſon temps on aimait encore les odes. Aujourd'hui on les abandonne trop. On n'en a pas diſtingué ſix depuis vingt ans. Il y en a une ſur la mort de Rouſſeau. L'auteur paraît quelquefois animé de la verve du poëte qu'il chantait. En voici une ſtrophe frappante. Il s'agit de la ſupériorité du grand homme ſur ſes ennemis.

Le Nil a vu ſur ſes rivages,
De noirs habitans des déſerts
Inſulter par leurs cris ſauvages,
L'aſtre éclatant de l'Univers.
Cris impuiſſans ! fureurs bizarres !

Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs;
Le Dieu, poursuivant sa carriére,
Versait des torrens de lumiére
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Je n'ai gueres vu de plus grande idée rendue par une plus grande image, ni de vers d'une harmonie plus imposante. Je ne connais point de strophe de Rousseau que je préférasse à celle-là. Je la récitai un jour à M. de Voltaire qui l'admira avec transport. Je lui en nommai l'auteur. Il me pria de redire la strophe. Je la lui redis, & il l'admira encore davantage. Je pourrais parler de quelques autres odes qui méritent d'échapper à l'oubli. Mais ce morceau n'est déja que trop long. J'ajouterai cependant quelques lignes qui serviront de réponse à ceux qui me reprocheraient d'énoncer mes opinions avec trop de liberté.

Je ne connais point d'autre politique en littérature que d'être juste & honnête. Ce n'est pas la plus adroite; mais c'est au moins la plus noble. Il y a une foule de préjugés littéraires tenus en réserve par certains partis, comme des dépôts précieux pour les passions & pour la haine. J'en ai attaqué quel-

ques-uns ; je pourrai en attaquer d'autres. Mais je ne me ſuis écarté, ni ne m'écarterai jamais du ton qui convient à un homme de lettres. On m'a toujours combattu avec des injures & des clameurs. Je ne ſais point me ſervir de telles armes ; mais je n'en ſuis pas effrayé. Je ne doute pas que cet article ne me vaille encore des libelles. (1) Mais s'il y a quelque vérité dans ce que j'ai dit, on ne la détruira pas, & l'on comparera le langage de mes adverſaires & le mien. Ce parallele me ſuffirait pour ma vengeance, ſi j'en pouvais déſirer une. On ira plus loin peut-être. On me ſuppoſera quelque intérêt à médire d'un écrivain mort. Cette ſuppoſition ſerait bien lâche, & je n'y oppoſe que la connaiſſance qu'ont beaucoup d'honnêtes gens de mon caractere & de mes principes. Si j'avais ſu déguiſer mon eſtime ou mon mépris, je pourrais être moins bien avec moi-même ; mais je ne ſerais pas mal avec beaucoup d'autres. Si je me permettais de regarder tel de mes ennemis comme un homme vil, c'eſt ſurtout quand on m'aſſurerait qu'il ne penſe pas ce qu'il écrit. Cette habitude de mentir à

(1) Je prédiſais juſte, & les libelles ſont venus en foule ſur cet article, comme ſur tous ceux que j'ai écrits.

soi-même doit être un odieux fardeau, & l'ame qui n'en est pas accablée, doit être une ame plus odieuse. On a imprimé que *je sacrifiais à une cabale dominante les gens que j'estimais le plus au fond du cœur.* Je ne suis point dans le cas de *sacrifier* personne, & je ne *sacrifie* qu'à la vérité qui n'est point une *cabale*, encore moins une *cabale dominante.*



REPONSE

RÉPONSE
A UN PETIT ÉCRIT
INTITULÉ
ROUSSEAU VENGÉ,

Imprimé à l'occasion du morceau précédent.

QUAND feu Mr. l'Abbé d'Olivet, admirateur outré & médiocre traducteur de Cicéron, mais savant grammairien & judicieux critique, donna ses excellentes *remarques sur Racine*, que l'on a mises au nombre des bons livres classiques en ce genre, l'Abbé Desfontaines, traducteur bien plus médiocre & critique bien moins équitable & bien moins instruit, affecta de défendre un illustre mort d'autant plus volontiers qu'il était plus accoutumé à déchirer les vivans célébres ; il donna un *Racine vengé*, quoique Racine n'eût pas reçu d'offense. Il répondit avec toute la morgue du pédantisme au savant académicien qui avait écrit avec toute la réserve & la modération qui distinguent les véritables gens de lettres. Il répéte sans cesse qu'il ne faut pas confondre le langage de la

prose avec celui de la poësie, & M. l'Abbé d'Olivet l'avait dit vingt fois dans ses remarques. Il nous apprend que, si le critique de Racine a presque toujours raison sur la grammaire, il ne s'ensuit pas qu'il faille condamner avec lui les heureuses hardiesses du génie & donner des entraves au style poëtique ; & le critique de Racine ne parle jamais que de grammaire, & approuve non seulement les libertés de la poësie, mais regrette encore les licences qu'elle se permettait autrefois & que depuis elle a perdues par désuétude. L'Abbé Desfontaines traite partout son adversaire comme un Détracteur de Racine, & le critique de Racine était un de ses plus grands admirateurs. Rien ne fait mieux voir qu'on n'a jamais cause gagnée avec les mauvais esprits, ni avec ceux qui voulant parler à quelque prix que ce soit, répondent toujours à ce que vous n'avez pas dit.

C'est ainsi qu'un anonyme a imprimé dans un Journal, qu'il faut sur ma parole *se hâter de rayer Rousseau du nombre des grands poëtes*, quoique j'aie dit en propres termes que Rousseau *devait être mis au nombre de nos grands poëtes*. Ce même anonyme se donne la peine de m'apprendre que l'Auteur de la Chartreuse & de Ververt est aussi un très-bon poëte, & en vérité j'en étais con-

vaincu, & je l'avais dit dans le même morceau dont il est question, L'anonyme qui veut être plaisant, affecte une grande *confusion* de s'être trompé sur Rousseau, & il ne devrait être *confus* que de ce qu'il a écrit. Il finit par dire qu'il va *s'enfermer dans son cabinet & fondre en larmes.* Rien n'est si gai que cette ironie. Je ne veux pas troubler sa douleur qu'il croit plaisante. Je le laisse rire & pleurer tout seul. Je l'y crois accoutumé, & je viens au nouveau *vengeur* de Rousseau.

Je conviens d'abord que celui-ci ne veut pas être plaisant comme l'anonyme, & qu'il est plus poli que l'abbé Desfontaines; mais il paraît se tromper sur moi autant que l'abbé Desfontaines sur M. l'abbé d'Olivet. Il a l'air de me prendre pour un détracteur des anciens, & des grands écrivains du siecle de Louis XIV. J'avoue que je ne m'y serais pas attendu. Mais il voulait parler des anciens, à quelque prix que ce fût. Il a toujours remarqué que *les grands écrivains ont eu les mêmes personnes, & pour admirateurs, & pour censeurs.* Cela signifie exactement que les mêmes personnes admiraient & censuraient à la fois les grands écrivains. Mais ce sens, qui ne serait pas absurde, n'est pas celui de l'auteur; il a voulu dire que les grands écrivains avaient toujours eu les mê-

mes censeurs & les mêmes admirateurs.

Je pardonne de tout mon cœur à M. l'A. D. G. qui n'est peut-être pas très-exercé à écrire, & qui n'a pris la plume que par excès de zele pour Rousseau, de n'avoir pas su cette fois exprimer sa pensée. Je n'examine point le style. Je m'en tiens au fond de la question.

Il me semble que mon adversaire ne s'en est pas bien rendu compte. Que demande-t-il de moi ? J'ai dit, & lui-même le rappelle aux lecteurs, que *Rousseau avait excellé parmi nous dans la poésie lyrique, & que personne en ce genre ne pouvait lui être comparé.* N'est-ce pas un assez bel éloge ? J'ai prétendu, il est vrai, qu'il n'avait ni les graces, ni l'esprit, ni la variété, ni la philosophie du lyrique Latin. Il fallait me prouver le contraire. Il fallait prouver que Rousseau est doué d'une trempe d'esprit aussi heureuse que celle d'Horace, aussi souvent relu, aussi souvent cité, aussi agréable pour toutes les classes de lecteurs, aussi bonne compagnie dans le cabinet, à la campagne, à table, par-tout. M. l'A. de G. n'en dit pas un mot.

Mais j'ai critiqué des vers de l'Ode à la Fortune, & de quelques autres. Oui. M. l'A. de G. trouve-t-il Rousseau irrépréhensible ?

Nul écrivain ne l'est, me dira-t-on. Sans doute. Mais pourquoi suis-je entré dans ces détails critiques ? C'est parce que j'ai soutenu, non sans quelque raison, que dans un ouvrage tel qu'une ode, où l'on a le bonheur de n'avoir que des vers à faire, où le poëte est franchement & librement poëte, on ne peut pardonner que des fautes très-légeres; & que quand le langage est incorrect, ou le terme impropre, ou la tournure prosaïque, ou la phrase languissante, l'auteur n'est nullement excusable, parce qu'il n'a rien de mieux à faire que d'effacer toutes ces taches qui ne détruisent pas le mérite des beautés, mais qui diminuent beaucoup le plaisir du lecteur.

Quoi ! l'on recherchera, avec une curiosité maligne & souvent injuste, un vers faible ou négligé dans une tragédie de Racine ou de M. de Voltaire, dans la Henriade, où, si l'on peut observer des négligences, du moins ne voit-on pas une trace de mauvais goût, & l'on pardonnera dans une ode des vers tels que ceux-ci :

Et je verrais enfin de mes *froides* allarmes
fondre tous les glaçons.

. . . .

Une sagesse raffermie,
Pas de dures *fatalités*.

. . . . ;

Renaître la barbarie
De ces temps *d'infirmité*.

. . . .

Et de là naissent les sectes
De tous ces *sales insectes*.

. . . .

C'est elle qui nous fait *accroire*
Que tout céde à notre *pouvoir*,
Qui nourrit notre folle *gloire*
De l'ivresse d'un faux *savoir*.

Ces quatre rimes n'offensent-elles pas cruellement l'oreille dans un ouvrage où l'harmonie est si essentielle ? Remarquez toujours que je ne prends mes exemples que dans les meilleures odes. J'aurais trop d'avantages, si je citais les mauvaises. Je ne veux pas non plus rapporter ce grand nombre d'idées communes & rebattues qui dégoûtent les bons esprits dans beaucoup d'endroits. Voyez dans l'Ode au Prince Eugene :

Les seules conquêtes durables
Sont celles qu'on fait sur les cœurs.
Un tyran cruel & sauvage
Dans les feux & dans le ravage
N'acquiert qu'un bonheur criminel,

. . . .

La grandeur fiére & hautaine
N'attire souvent que leur haine
Lorsqu'elle ne fait rien pour eux;
Et que tandis qu'elle subsiste,
Le parfait bonheur ne consiste
Qu'à rendre les hommes heureux.

Ces vérités sont sans doute du nombre de celles qui sont toujours bonnes à dire. Mais alors il faut tourner la maxime en sentiment, & se rendre propre par l'expression & par le ton de la phrase, ce qui semble trop appartenir à tout le monde. Que répond à cela *le vengeur ? Le vengeur* répondra ce qu'il répond toujours. Il trouve tout excellent. J'avais cru pouvoir observer quelques fautes dans l'Ode à la Fortune. Il n'en voit aucune. Cependant il dit quelque part qu'il faut bien que Rousseau *paie le tribut à l'humanité, & que tout ne peut pas être également fini.* Il faut donc que je sois bien malheureux ou bien mal adroit, puisque je n'ai pas rencontré un seul de ces passages où Rousseau *paie ce tribut*, du moins si je m'en rapporte à son défenseur.

Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons nous tels autels?

Jusques à quand — honorerons - nous lui parait

gracieux à l'oreille. Tant mieux pour les oreilles de M. l'A. D. G.

La seule *sagesse*
Peut faire des héros *parfaits.*

J'ai toujours cru que *la sagesse* ne pouvait faire que des sages. Mais Mr. l'A. D. G. veut qu'elle fasse des *héros*, & des *héros parfaits.* Je crois pourtant que M. l'A. D. G. aurait de la peine à me citer un exemple d'un *héros parfait.* Car un *héros parfait* serait un homme parfait, & il n'y en a pas beaucoup. Si l'on me répond que *héros parfait* ne signifie qu'un véritable héros, c'est encore bien pis. La sagesse ne fait point les véritables héros. Quoi ! il faut donc répéter ce que tout le monde sait ! Il faut définir les termes ? Il faut redire qu'un héros n'a jamais signifié qu'un guerrier doué de qualités extraordinaires & de talens supérieurs; & qu'un héros peut très-bien n'être ni un sage, ni un homme vertueux. Assurément César, Alexandre, Sylla, &c. étaient des héros, & n'étaient ni sages ni vertueux. Le poëte a sans doute voulu dire que la sagesse était préférable à l'héroïsme, & que la vertu valait mieux que des victoires. Eh bien, il fallait le dire, & son apologiste aurait été dispensé de prouver que *la sagesse fait des héros parfaits*; & j'au-

rais été dispensé, moi, de prouver fort au long ce qui est clair. J'en demande pardon à un certain ordre de lecteurs ; mais tel est l'inconvénient de la dispute que souvent il faut avoir trop raison.

Voilà encore M. l'A. D. G. qui m'explique bonnement ce que signifient ces vers.

> Mais je veux que dans *les allarmes*
> *Réside le solide honneur.*

Est-il si difficile d'entendre (me dit-il) *que suivant l'opinion vulgaire la gloire des conquérans consiste à semer par-tout la terreur* ? Véritablement je m'en doutais. Mais il fallait prouver que *l'honneur* qui *réside dans les allarmes* est une bonne phrase, & j'en doute encore.

> Quel est donc le *héros solide*
> Dont la gloire *ne soit qu'à lui* ?
> C'est un Roi que *l'équité guide*
> Et dont les vertus sont l'appui.

Mon adversaire trouve dans ces vers *des vérités sublimes.* Passe pour le *sublime.* Mais *un roi que l'équité guide, & dont les vertus sont l'appui,* est un roi équitable & vertueux, & n'est pas un *héros solide.* Ce n'est pas assez d'être sublime. Il faut savoir ce qu'on veut dire.

Le défenseur optimiste, après avoir prouvé

que *tout est bien*, que *tout est au mieux*, m'avertit qu'en décomposant des vers on leur fait perdre tous leurs agrémens. Je le crois comme lui ; mais j'ai cité les vers de Rousseau, je les ai cités dans leur entier, & le lecteur a pu les juger, & voir qu'ils étaient mauvais, sans qu'on les décomposât. D'ailleurs, n'a-t-il pas pris le change ? Il s'agit de correction, de clarté, de justesse ; & quand on déconstruirait, comme il le propose, les vers de Racine & de nos meilleurs écrivains, sans doute on les dépouillerait de leurs graces ; mais c'est alors qu'on verrait bien clairement qu'ils ne pêchent en rien contre aucune des regles de la construction & du langage, & que la mesure & la rime n'ont pas fait mettre un mot de trop, ni une expression impropre. Voilà, quoiqu'en dise M. l'A. D. G. l'épreuve que ne craignent point les bons vers, & à laquelle les mauvais ne résistent jamais.

L'apologiste, pour excuser le défaut de chaleur & d'enthousiasme dans l'Ode à la Fortune, dit que c'est une *ode de raisonnement*. Je ne sais pas ce que c'est qu'une ode de raisonnement. *Et depuis quand* (dit-il) *nos Aristarques, dont le refrein éternel est le mot de philosophie, font ils un crime de raisonner ?* Je ne suis point un Aristarque, & le mot de *philosophie*

qui est *le refrein* de beaucoup de plats rhéteurs, n'est pas le mien. Mais les gens de bon sens qui veulent, comme Horace, que la raison soit la base de tous les bons écrits, blâment les mauvais raisonnemens, quelque part qu'ils se trouvent, fût-ce dans une ode, sans pourtant *en faire un crime*. Ils blâment par-tout, & sur-tout dans une ode, les discussions froides, les tournures languissantes, & les pensées triviales. On peut raisonner par-tout, même dans une ode; mais il faut que la raison soit attachante & élevée, digne de l'homme inspiré qui tient la lyre. Elle doit s'énoncer par des tournures hardies, pressantes & figurées. Est-il question de prouver que dans les meilleures choses l'abus est aussi funeste que l'usage est utile; le poëte s'écrie:

Vents, épurez les airs & soufflez sans tempêtes.
Soleil, sans nous brûler marche & luis sur nos têtes.

Volt.

Voilà les mouvemens d'un poëte, & ce n'est pourtant qu'un *discours en vers*. Me direz-vous qu'il n'était pas possible dans une Ode à la Fortune d'avoir beaucoup de mouvemens semblables, & de mettre toujours la pensée en images & en sentiment? Ce sujet comportait tous ces avantages, & le poëte devait s'y retrouver par-tout.

Mais comment s'attendre que M. l'A. D. G. se rende sur les endroits faibles des odes? il ne se rend pas même sur les épitres & les allégories. Il trouve les épitres de Rousseau *pleines de choses, de raison, de goût, versifiées avec une correction, une facilité, une énergie, une harmonie, un feu, &c.* Voilà un éloge complet. Il cite quelques morceaux qui, sans avoir toutes ces qualités, sont en effet ce qu'il y a de mieux dans ces épitres. Mais il ne tiendrait qu'à moi de prendre dans Brébeuf quelques endroits heureux, & cependant il est absolument impossible de lire cent vers de la Pharsale. Je ne sais quel est le *judicieux critique*, cité par M. l'A. D. G. qui prétend que *des préceptes répandus dans les épitres de Rousseau, on ferait une excellente poëtique pour joindre à celle d'Horace & de Boileau.* Voici quelques-uns de ces préceptes.

Et croyez moi, je n'en parle à travers;
Le jeu d'échecs ressemble *au jeu de vers.*
Savoir la marche est chose très unie,
Jouer le jeu, c'est le fruit du génie;
Je dis le fruit du génie achévé,
Par longue étude & travail cultivé.
Donc si Phæbus *ses échecs vous adjuge,*
Pour bien juger consultez tout bon juge,
Pour bien jouer hantez les bons joueurs,

Craignez surtout le poison des *loueurs.*
Acostez vous de fidéles critiques, &c.

Ce n'est pas tout-à-fait là le ton de l'art poëtique, & je pourrais transcrire mille vers encore plus mauvais que ceux-là, si je voulais perdre du temps & du papier. Mais j'aime mieux laisser M. l'A. D. G. admirer ces épitres comme *des chefs-d'œuvres de versification & d'énergie*, & s'étonner que j'aie *si mal soutenu le paradoxe que je me suis mis en tête de faire adopter.*

Tôt ou tard on condamne un rimeur satyrique,
Dont la moderne muse emprunte un air gothique,
Et dans un vers forcé que surcharge un vieux mot,
Couvre son peu d'esprit des phrases de Marot.
Il faut parler français, Boileau n'eut qu'un langage.
Son esprit était juste, & son style était sage.
Sers toi de ses leçons ; laisse aux esprits malfaits
L'art de moraliser du ton de Rabelais.

Voilà des vers d'une raison supérieure & d'un style excellent. M. l'A. D. G. va me dire que je n'y songe pas de comparer de pareils vers aux vers de Rousseau, & qu'apparemment *je me joue avec les contre-vérités*, comme lorsque j'ai osé louer des ouvrages tels que le Poëme sur la Loi naturelle & sur le désastre

de Lisbonne, où *si souvent*, dit-il, *le théologien s'égare, & où l'on cherche le poëte.* J'avoue que j'ai cherché le poëte, & je l'y ai trouvé. Quant au *théologien*, je ne m'en mêle pas, & c'est pour cela que je finis.

P. S. On crut devoir répondre à M. l'A. D. G. parce qu'il s'était renfermé dans les bornes de la discussion & de l'honnêteté. Mais on n'opposa que le silence & le mépris au soulévement de la populace littéraire que l'auteur avait bien prévu, & aux grossieres inepties imprimées dans des libelles périodiques vendus à la haine & à l'envie, & qui pourtant ont peu de lecteurs.

L'un de ces écrivains, dont la réputation s'étend dans toute la longueur de la rue St Jacques, & jusqu'à la hauteur de l'Estrapade, imprima que M. D. L. H. *avait beau se dresser sur ses pieds, qu'il n'en serait pas plus grand, & qu'en voulant rabaisser Rousseau, il ne croîtrait pas d'une demi-ligne.* Il faut convenir que ce sont là des plaisanteries fines & ingénieuses. Mais cela ne démontrait pas bien clairement que Rousseau eût autant d'esprit qu'Horace, ni qu'il fût le plus grand de nos poëtes Français. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ces

ridicules sottises se trouvaient bien gratuitement dans des *affiches de province* dont l'objet est d'annoncer les biens à vendre, les cabriolets & les livres nouveaux. Il était assez singulier qu'on y parlât d'un article du Mercure, qui n'était ni arpent de terre, ni cabriolet, ni livre nouveau.

¶ Un autre faiseur d'affiches (ces messieurs en veulent étrangement à l'auteur) se répandit en invectives encore plus violentes dans un prétendu *Journal des sciences & des beaux arts*, où certainement on trouve très-peu de science & très-peu d'art. Ce Journal est rédigé par un Monsieur Aubert. Il n'est pas inutile d'apprendre à un certain public ce que c'est que M. Aubert.

¶ M. Aubert a imprimé environ cent cinquante fois dans son Journal qui, dit-on, a cent cinquante souscripteurs, qu'il était l'auteur de cent cinquante fables toutes de son invention. Or, celles de La Fontaine sont presque toutes empruntées. M. Aubert écrit d'ailleurs aussi bien que La Fontaine, du moins c'est ce qui a été démontré dans *l'Année littéraire*. Donc M. Aubert a cent cinquante fois plus de mérite que La Fontaine. Ce qui le prouve encore, c'est que M. Aubert a fait graver son portrait avec ses fables à côté de

lui, & cette épigraphe : *De telles fables sont du sublime écrit avec naïveté.* On voit que si M. Aubert n'est pas *sublime*, au moins il est *naïf.* Le même M. Aubert a fait un poëme de Psiché, sur lequel on paria que qui que ce soit ne l'avait lu tout entier, excepté l'auteur. S'il existe quelqu'un qui l'ait lu, on le supplie de se faire connaître, parce que la gageure subsiste encore.

Le même M. Aubert compose les Affiches de Paris, avec presque autant de gloire & de génie que M. Querlon fait celles des provinces. C'est des petites Affiches de Paris qu'on a dit que ce n'était pas le plus petit des ouvrages de M. Aubert.

N. B. On ne sait pas si ce M. Aubert descend d'un certain Aubert contemporain de Dubartas, lequel Aubert s'appellait le Poëte du pont Notre-Dame, parce que ne pouvant parvenir à faire lire des fables qu'il avait faites, & qui étaient seches, tristes & plattes, il les avait fait imprimer sur des écrans. C'étaient ceux qu'on vendait le moins cher. On trouve encore quelques-uns de ces écrans.

LETTRE

LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE

A M. DE LA HARPE.

A Ferney, le 19 Avril 1772.

MONSIEUR,

Vous prêtez de belles aîles à ce Mercure qui n'était pas même galant du tems de Visé, & qui devient, grace à vos soins, un monument de goût, de raison & de génie.

Votre dissertation sur l'ode me paraît un des meilleurs ouvrages que nous ayons. Vous donnez le précepte & l'exemple. C'est ce que j'avais conseillé, il y a long-temps, aux journalistes. Mais peut-on conseiller d'avoir du talent? Vos traductions d'Horace & de Pindare prouvent bien qu'il faut être poëte pour traduire un poëte. M. de Chabanon était très-capable de nous donner Pindare en vers français; & s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il travaillait pour une société littéraire plus occupée de la connaissance de la langue grecque & des anciens usages, que de notre poësie.

Je pense qu'on ne chanta les odes de Pindare qu'une fois, & encore en cérémonie ; le jour qu'on célébrait les chevaux d'Hiéron, ou quelque héros qui avait vaincu à coups de poing ; mais j'ai lieu de croire qu'on répétait souvent à table les chansons d'Anacréon ; & quelques-unes d'Horace. Une ode, après tout, est une chanson ; c'est un des attributs de la joie. Des chansons qui ne sont point faites pour être chantées, ressemblent à ces titres de Conseillers du Roi, donnés à des gens qui n'ont jamais conseillé personne. Nous avons dans notre langue des couplets sans nombre qui valent bien ceux des Grecs, & qu'Anacréon aurait chantés lui-même ; comme on l'a déja dit très-justement.

Toute la France du temps de notre adorable Henri IV chantait ; *charmante Gabrielle*, & je doute que dans toutes les odes grecques on trouve un meilleur couplet que le second de cette chanson fameuse.

Recevez ma couronne,
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de Bellone,
Tenez là de mon cœur.

A l'égard de l'air nous ne pouvons avoir les piéces de comparaison ; mais j'ai de fortes rai-

sons pour croire que la musique grecque était aussi simple que la nôtre l'a été; & qu'elle ressemblait un peu à nos Noëls & à quelques airs de notre chant Grégorien. Ce qui me le fait croire, c'est que le Pape Grégoire, quoique né à Rome, était originaire d'une famille grecque, & qu'il substitua la musique de sa patrie au hurlemens des Occidentaux.

A l'égard des chansons Pindariques, j'ai vû avec plaisir dans un essai de supplément à l'entreprise immortelle de l'encyclopédie, qu'on y cite des morceaux sublimes de Quinaut qui ont toute la force de Pindare, en conservant toujours cet heureux naturel qui caractérise le Phenix de la poësie chantante, comme l'appelle La Bruyére.

Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante.
Les superbes Géants armés contre les Dieux
Ne nous donnent plus d'épouvante.
Ils sont ensevelis sous la masse pésante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les Cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante;
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage expirante;
Jupiter est victorieux,
Et tout céde à l'effort de sa main foudroyante.

Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante.

Le beau chant de la déclamation qu'on appelle récitatif, donnait un nouveau prix à ces vers héroïques, pleins d'images & d'harmonie. Je ne sais s'il est possible de pousser plus loin cet art de la déclamation que dans la dernière scène d'Armide; & je pense qu'on ne trouvera dans aucun poëte Grec rien d'aussi attachant, d'aussi animé, d'aussi pittoresque que ce dernier morceau d'Armide, & que le quatriéme acte de Rolland.

Non seulement la lecture d'une ode me paraît un peu insipide à côté de ces chefs-d'œuvre qui parlent à tous les sens; mais s'il faut vous dire ce que je pense, je donnerais pour ce quatriéme acte de Quinaut toutes les satyres de Boileau, injuste ennemi de cet homme unique en son genre, qui contribua comme Boileau à la gloire du grand siécle, & qui savait apprécier les sombres beautés de son ennemi, tandis que Boileau ne savait pas rendre justice aux siennes.

Je reviens à nos odes. Elles sont des stances, & rien de plus. Elles peuvent amuser un lecteur quand il y a de l'esprit & des vérités. Par exem-

ple, je vous prie d'apprécier cette Stance de La Motte. *

Les champs de Pharsale & d'Arbelle
Ont vû triompher deux vainqueurs,
L'un & l'autre dignes modéles,
Que se proposent les grands cœurs.
Mais le succès a fait leur gloire;
Et si le sceau de la victoire
N'eût consacré ces demi-Dieux,
Alexandre aux yeux du vulgaire
N'aurait été qu'un téméraire;
Et César qu'un séditieux.

Dites-moi si vous connaissez rien de plus vrai, de plus digne d'être senti par un Roi & par un philosophe? Pindare ne parlait pas ainsi à ce Hiéron qui lui donna pour ses louanges cinq talens, évalués du temps du grand Colbert à mille écus le talent, lequel en vaut aujourd'hui deux mille.

La grande ode, ou plutôt la grande hymne d'Horace pour les jeux séculaires, est belle dans un goût tout différent. Le poëte y chante Jupiter, le Soleil, la Lune, la Déesse des accou-

* Cette strophe est en effet bien pensée & bien écrite, & il y en a quelques unes de ce genre dans la Motte. Mais cet exemple ne détruit pas ce qu'on a dit de cet écrivain, qu'il n'y avait pas dans ses odes un seul morceau vraiment poëtique, c'est-à-dire, un seul morceau d'une grande poësie & d'un grand effet ou d'image ou d'harmonie.

chements, Troye, Achille, Enée &c. cependant il n'y a point de galimathias. Vous n'y voyez point cet entassement d'images gigantesques, jettées au hazard, incohérentes, fausses, puériles par leur enflure même, & qui sont cent fois répetées sans choix & sans raison ; ce n'est pas à Pindare que j'adresse ce petit reproche.

Après avoir très bien jugé, & même très-bien imité Horace & Pindare, & après avoir rendu au très-estimable M. de Chabanon la justice que mérite sa prose noble & harmonieuse, qui paraît si facile malgré le travail le plus pénible, vous avez rendu une autre espèce de justice. Vous avez examiné avec autant de goût & de finesse que de sagesse & d'honnêteté, je ne sais quelle satyre un peu grossiére, intitulée, Epitre de Boileau. Je ne la connais que par le peu de vers que vous en rapportez, & dont vous faites une critique très judicieuse. Je vois que plusieurs personnes d'un rare mérite, sont attaquées dans cette satyre ;* Messieurs de St. Lambert, de Lille, Saurin, Marmontel, Thomas, Dubelloy &c ; & vous même ; Monsieur, vous paraissez avoir votre part aux petites injures qu'un jeune écolier s'avise de dire à tous ceux qui soutiennent aujourd'hui l'honneur de la littérature française.

* On n'a point conservé cet article. Car qu'importe au Lecteur la critique d'une mauvaise satyre, aujourd'hui entierement oubliée ?

Comment ferait reçu un écolier qui viendrait ſe préſenter dans une Académie le jour de la diſtribution des prix, & qui dirait à la porte, Meſſieurs, je viens vous prouver que vous êtes les plus mépriſables des gens de Lettres? Il faudrait commencer par être très - eſtimable pour oſer tenir un tel diſcours, & alors on ne le tiendrait pas.

Lorſque la raiſon, les talens, les mœurs de ce jeune homme auront acquis un peu de maturité, il ſentira l'extrême obligation qu'il vous aura de l'avoir corrigé. Il verra qu'un ſatyrique qui ne couvre pas par des talens éminents ce vice né de l'orgueil & de la baſſeſſe, croupit toute ſa vie dans l'opprobre; qu'on le hait ſans le craindre, qu'on le mépriſe ſans qu'il faſſe pitié; que toutes les portes de la fortune & de la conſidération lui ſont fermées; que ceux qui l'ont encouragé dans ce métier infâme ſont les premiers à l'abandonner, & que les hommes méchans qui inſtruiſent un chien à mordre ne ſe chargent jamais de le nourrir.

Si l'on peut ſe permettre un peu de ſatyre, ce n'eſt ce me ſemble que quand on eſt attaqué. Corneille vilipendé par Scuderi, daigna faire un mauvais ſonnet contre le Gouverneur de Notre Dame de la Garde. Fontenelle honni par Racine & par Boileau leur décocha quelques

épigrammes médiocres. Il faut bien quelquefois faire la guerre deffensive. Il y a eu des Rois qui ne s'en sont pas tenus à cette guerre de nécessité.

Pour vous, Monsieur, il me semble que vous soutenez la vôtre bien noblement. Vous éclairez vos ennemis en triomphant d'eux; vous ressemblez à ces braves Généraux qui traitent leurs prisonniers avec politesse, & qui leur font faire grande chere.

Pour ces petits folliculaires qui, n'ayant jamais pu essayer même de faire un mauvais livre, subsistent du mal qu'ils disent tous les quinze jours des écrits des autres; pour ces pauvres gens ressemblant à des colporteurs qui voudraient juger d'une piece de théatre, parce qu'ils l'ont affichée au coin des rues; pour ces malheureux, dis-je, qui n'auraient pas eu à manger, s'ils ne s'étaient nourris de venin, vous leur pardonnez de vivre de leur métier.

Il faut avouer que la plupart des querelles littéraires sont l'opprobre d'une nation. Elles naissent presque toujours de la rage famélique de ceux qui, ne pouvant rien produire, voudraient dévorer ceux qui travaillent. Ces araignées croient saisir les abeilles dans leurs filets; mais les abeilles, en passant, déchirent leur toile, percent de leur éguillon l'animal

abominable, & vont continuer à faire leur miel & leur cire.

C'est une chose plaisante à considérer que tous ces bas satyriques qui osent avoir de l'orgueil. En voici un qui reproche cent erreurs historiques à un homme qui a étudié l'histoire toute sa vie. *Il n'est pas vrai*, lui dit-il, *que les Rois de la premiere race aient eu plusieurs femmes à la fois; il n'est pas vrai* que *Constantin ait fait mourir son beau-pere, son beau-frere, son neveu, sa femme & son fils; il est vrai que l'Empereur Julien, qui n'était point philosophe, immola une femme & plusieurs enfans à la lune dans le temple de Carrés. Car Théodoret l'a dit;* & c'était un secret sûr pour battre les Perses que de pendre une femme par les cheveux, & de lui arracher le cœur. *Il n'est pas vrai que jamais un laïque ait confessé un laïque;* — témoin le sire de Joinville, qui dit avoir *confessé & absous le Connétable de Chypre, selon qu'il en avait le droit;* & témoin St Thomas, qui dit expressément: La confession à un laïque n'est pas sacrement; mais elle est comme sacrement. *Confessio ex defectu sacerdotis laïco est sacramentalis quodam modo.* Tom. 2, page 255. — *Il est faux que les abbesses aient confessé jamais leurs religieuses;* — Car Fleury, dans son Histoire Ecclésiastique, dit qu'au treizieme siecle les ab-

besses en Espagne confessaient les religieuses & prêchaient. Tom. 16, page 246. Car ce droit fut établi par la regle de St Bazile. Tom. 2, page 453. Car il fut long-temps en usage dans l'Eglise latine. Martenne, tom. 2, page 39. *Il n'est pas vrai que la St Barthélémi fût préméditée ;* — Car tous les historiens, à commencer par le respectable de Thou, conviennent qu'elle le fut. *Il est vrai que la Pucelle d'Orléans fut inspirée ;* — Car Monstrelet contemporain dit expressément le contraire, *donc vous êtes un ennemi de Dieu & de l'Etat.*

Quand on a daigné répondre à cet homme ; car il faut répondre sur les faits, il fait encore un gros livre pour sauver son amour-propre, & pour dire que s'il s'est trompé sur quelques bagatelles, c'était à bonne intention.

Vous avez grande raison, Monsieur, de ne pas baisser les yeux vers de tels objets. Mais ne vous lassez pas de combattre en faveur du bon goût ; avancez hardiment dans cette épineuse carriere des lettres, où vous avez remporté plus d'une victoire en plus d'un genre. Vous savez que les serpens sont sur la route, mais qu'au bout est le temple de la gloire. Ce n'est point l'amitié qui m'a dicté cette lettre, c'est la vérité ; mais j'avoue que mon

amitié pour vous a beaucoup augmenté avec votre mérite, & avec les malheureux efforts qu'on a faits pour étouffer ce mérite qu'on devait encourager.

J'ai l'honneur d'être, &c.



RÉPONSE
DE M. DE LA HARPE
A LA LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

RIEN ne fait plus d'honneur au Mercure que l'intérêt que vous voulez bien y prendre. Il ferait à souhaiter que cet exemple engageât les gens de lettres les plus distingués à concourir à la perfection d'un ouvrage d'autant plus intéressant pour eux, que c'est une espece de patrimoine littéraire où tous ont également des droits. Le Mercure est encore, malgré tout ce qui lui manque, le plus varié & le plus utile des ouvrages périodiques. J'avoue qu'on a porté jusqu'à l'excès l'abus de cette espece d'ouvrage aujourd'hui trop multipliée. Ce qui dans son origine était destiné à instruire le public, est employé trop souvent à le tromper. Je sais bien que le nombre des journaux dû croître avec l'étendue de nos connaissances & les objets de notre curiosité. Il n'est pas possible qu'un seul ouvrage & un seul auteur puissent suffire à les analyser; & pour décider qu'un homme est à-peu-près un sot, ç'en serait assez de savoir qu'il se charge de pro-

noncer magiſtralement tous les huit jours, * non ſeulement ſur tous les travaux de la littérature & des arts, depuis la tragédie juſqu'à la ſatyre, & depuis la phyſique juſqu'à la gravure, mais même ſur le mérite perſonnel de tous les écrivains & de tous les artiſtes, & ſur ce qu'ils ſont capables de faire ou de ne pas faire dans tout le cours de leur vie. Je conviens qu'il a fallu que les auteurs qui ſe chargent de mettre les provinces au courant des nouveautés dont la capitale eſt le centre, ſe partageaſſent les différens objets ſur leſquels s'exercent les ſciences & les arts. Pluſieurs de ces journaux n'ont point dégénéré de leur premiere inſtitution. Ceux de Baſnage, de Bernard, de Bayle étaient des diſſertations auſſi travaillées qu'inſtructives ſur des ouvra-

* Cette phraſe occaſionna un débat aſſez plaiſant entre le défunt Auteur de *l'Année Littéraire*, & celui des *Affiches* de Province, M. Querlon. Ces Affiches paroiſſant tous les huits jours, & *l'Année Littéraire* tous les dix jours, il s'agiſſoit de ſavoir duquel de ces deux grands Auteurs on avait voulu parler. Dans l'exactitude littérale c'était celui des *Affiches*; mais l'exactitude du ſens n'indiquait pas moins celui des Feuilles. A tout hazard celui-ci conſeilla à l'autre de prendre ſa revanche; & depuis ce temps M. Querlon ſuivit fidélement ce conſeil. Ce qui eſt vrai, c'eſt que de ma vie je n'avais lu une *Affiche* de Province quand on m'envoya celle où l'Auteur avait dépoſé ſes vengeances, & tout ce qu'il y gagna, ce fut de me convaincre qu'en voulant peindre un homme, j'en avais peint deux à la fois.

ges de littérature grave, d'érudition & de philoſophie. Loin d'être deſtinés à amuſer les oiſifs ignorans, ils étaient faits pour occuper les hommes inſtruits. Le Journal des Savans leur a ſuccédé, & ſon titre n'eſt point un menſonge : il eſt en effet rédigé par des ſavans reſpectables ſous les yeux du chef de la juſtice. Il ne s'eſt point écarté de ſon but. La littérature agréable & d'imagination y tient peu de place, & cette place eſt très-bien remplie par un homme de lettres qui a autant d'honnêteté que de goût, & qui eſt aujourd'hui un de vos confreres à l'Académie.

Nous avons eu pendant quelque temps une *Gazette littéraire* que vous honoriez de votre correſpondance, & qui avait le mérite de nous faire connaître ce que la littérature des peuples étrangers a de plus intéreſſant & de plus curieux. Ce Journal utile & important qui demandait beaucoup de connoiſſances & de lumiéres de la part des rédacteurs, & beaucoup de ſecours de la part du gouvernement, nous a fourni huit volumes qui forment une collection précieuſe à beaucoup d'égards, & doivent faire honneur au goût & au talent des deux hommes de Lettres à qui l'on en eſt redevable.

Quant au Mercure, il a été de tout temps le dépot de toutes les eſpèces de nouveautés que la Capitale peut tranſmettre aux Provinces. Il

est susceptible de tous les tons & de tous les objets. Il a été souvent confié à des Gens de Lettres d'un vrai mérite, & on doit lui rendre cette justice, qu'il n'y a peut-être point d'exemple depuis le commencement de ce siècle, qu'aucun écrivain d'un talent reconnu y ait été maltraité, ni qu'on ait jamais manqué a la décence & aux égards envers ceux qu'on y a critiqués.

Ces égards si indispensables n'ont pas toujours été observés dans d'autres Journaux. C'est que malheureusement les Auteurs de ces Journaux n'étaient pas de véritables Gens de Lettres, & c'est là un très-grand abus, qui peut-être est la source de tous les autres. Il seroit à souhaiter que tous les écrivains n'eussent pour juges de ce genre que des confreres avoués qui ayent fait preuve de talent & jouissent d'une réputation méritée; qui se devant quelque chose à eux-mêmes n'oublient jamais ce qu'on doit aux autres, & puissent craindre de compromettre leur jugement & leur considération. Mais à quoi faudrait-il s'attendre, si par malheur on était jugé par des hommes qui n'ont rien à perdre, & qui ne pouvant pas se faire un état de la culture des Lettres, parce qu'elle n'est pas à la portée de tout le monde, ont recours à la miserable ressource de se faire satyriques en prose, ce qui est a la fois le plus facile & le dernier des metiers?

On ne peut pas se dissimuler combien toute la bonne compagnie de Paris & des Provinces, & cette foule d'hommes éclairés dont la France est remplie, combien cette classe distinguée pour qui surtout l'on devrait écrire, est fatiguée de tant de rapsodies périodiques, ou l'on n'apprend jamais rien, si ce n'est à mépriser leurs Auteurs; de tant d'adulations & de satyres également dégoûtantes; de toutes ces compilations menstruelles ou hebdomadaires qui différent par le titre & se ressemblent par l'ennui. C'est ce dégoût même qui a contribué peut-être à procurer un accueil plus favorable à quelques fragmens d'une meilleure littérature qui ont été séparés de la foule, & ont attiré les regards des connaisseurs.

Vous avez paru satisfait, Monsieur, ainsi que le public, des morceaux de critique que j'ai hasardés de temps en temps dans le Mercure, & auxquels je suis loin d'attacher de l'importance; s'ils ont eu quelque succès, je crois en être redevable aux principes que j'ai suivis, & dont j'aime à vous rendre compte.

J'ai toujours cru qu'un critique honnête ne devait avoir jamais d'autre but que d'instruire. S'il veut offenser & humilier, il est odieux; s'il veut flatter, il est insipide; s'il veut tromper, il est vil; s'il réunit ces trois vices, il est infâme.

Quand

Quand les intentions sont pures, le style est décent. Ils mentiraient ceux qui en écrivant des grossiéretés & des injures se diraient animés du zele de la vérité.

Vous avez à parler ou d'un écrivain supérieur, ou d'un homme médiocre, ou d'un homme sans talens qui écrit par manie ou par besoin. Vous devez au premier du respect, à l'autre des égards, au dernier de l'indulgence.

S'il est question d'un ouvrage excellent ; d'un bon ouvrage, plus vous mêlerez d'observations aux louanges, plus vous éclairerez le lecteur & servirez le bon goût sans blesser l'auteur. Le ton de l'admiration vraie se fera sentir jusques dans vos censures, & l'homme supérieur vous permet tout, dès que vous l'avez mis à sa place.

Si l'ouvrage & l'auteur sont médiocres, votre tâche devient plus difficile. Vous avez affaire à un amour-propre tremblant, à une conscience allarmée. Si vous ne lui accordez de mérite que ce qu'il en a, il sera mécontent. Votre devoir n'est pas de le contenter ; mais de faire ensorte qu'il n'ait pas droit de se plaindre. Le public & la vérité méritent plus de respect que lui ; & rien n'est si funeste que les encouragemens donnés au mauvais

goût. Servez-vous de ce qu'il y aura de bon dans l'ouvrage pour éclairer l'auteur ſur ce qu'il y a de mauvais. S'il eſt ſuſceptible d'émulation & de progrès, il en profitera, ſans peut-être vous aimer d'avantage. S'il ne voit rien au-delà de ce qu'il a fait, il ſe plaindra tout ſeul.

Enfin, s'il s'agit d'une de ces productions dont la foule eſt innombrable, & que cent cinquante ans de lumieres font naître avec une facilité ſi malheureuſe, comme la chaleur fait éclore les inſectes, il n'y a qu'une reſſource. Peut-être y a-t-il deux bonnes pages dans un volume. Tâchez de les trouver, & citez-les ſans parler du reſte. Si rien n'eſt digne des regards du lecteur, alors n'en parlez pas, à moins que ce ne ſoit une matiere à des réflexions utiles au goût. Mais en général toutes les fois qu'il n'y a rien à louer, le meilleur eſt de garder le ſilence. La louange eſt la partie douce & conſolante de la pénible fonction de juger.

La plaiſanterie eſt une autre partie bien délicate. Il ne faut ſe la permettre que contre ceux qui ont voulu offenſer. La plaiſanterie eſt la vengeance de la ſupériorité, & la punition du ſcandale.

Si l'on répond à vos cenſures, & que l'ad-

versaire & l'ouvrage méritent une réplique; une discussion approfondie, une question traitée avec politesse, honorent les parties contendantes. Si l'on descend aux injures, laissez la haine se débattre contre le mépris.

Peut-être aurez-vous à parler d'un homme connu pour votre ennemi. Gardez que personne loue plus franchement que vous tout ce qu'il aura de louable, & n'épuisez pas la critique sur ce qui sera répréhensible. Qu'il soit bien évident que vous ne vous servez pas de tous vos avantages. Vous seul n'avez pas le droit d'être le plus sévere de ses lecteurs.

Il arrive quelquefois qu'un critique annonce dès les premieres lignes une haine emportée (1), & prononce ensuite du ton d'un juge, après avoir déclamé du ton d'un ennemi. C'est l'aveuglement d'une passion furieuse qui, pourvu qu'elle s'exhale, ne se soucie pas d'en imposer.

Vous donnez, Monsieur, des leçons bien

(1) C'est à quoi feu M. Fréron ne manquait jamais, tant il avait d'art & d'esprit. On ne le cite ici que parce que ses dignes successeurs lui ressemblent parfaitement en ce point. On n'a point fait cette observation à cause de l'homme, mais à cause du métier.

ſages & bien éloquentes à ceux qui s'expoſent à devenir par état & par caractere les ennemis de tous les talens, de tous les ſuccès, de toutes les réputations. Vous vous êtes ſouvent élevé dans votre juſte indignation contre ces organes de l'envie, de la haine & de l'injuſtice. Mais n'avez-vous jamais été tenté de les plaindre ? Ah ! Monſieur, qu'il y a loin du plaiſir d'admirer, de ſentir le génie, au malheur de le haïr ! Quel ſort de s'être condamné à déteſter tout ce que les autres hommes aiment & réverent, de trouver ſa punition par-tout où les autres trouvent une jouiſſance, de ne pouvoir prononcer qu'avec fureur des noms que l'on prononce par-tout avec enthouſiaſme, de pourſuivre toujours de ſi loin des hommes qui s'avancent à pas de géant dans la carriere de la gloire, & de combattre avec une voix faible & impuiſſante la renommée qui répond avec ſes cent voix ! Convenez, Monſieur, que Gravina a eu bien raiſon de dire que *l'envieux n'eſt jamais libre ; mais qu'il eſt l'eſclave du génie qui le traîne par-tout ſur ſes pas.*

Vous daignez me parler, Monſieur, des obſtacles & des chagrins de toute eſpece que mes ennemis m'ont ſuſcités. Il eſt vrai qu'ils m'ont pourſuivi avec un acharnement qui ne

s'eſt pas démenti depuis Varvic juſqu'à l'éloge de Fénélon. Je ſais qu'ils ſe flattaient de parvenir à me décourager entiérement, & qu'ils s'en ſont même vantés. Mais ſi tel était leur deſſein, ils ont bien mal réuſſi. Leurs emportemens & leurs excès n'ont ſervi qu'à intéreſſer en ma faveur ce public honnête & impartial qui s'indigne de la perſécution & de l'injuſtice. Ce public a été révolté du projet ſi odieux & ſi manifeſte d'étouffer un jeune homme qui n'oppoſait à la fureur de ſes ennemis qu'une conduite irréprochable, le courage, le travail, & des ouvrages où les ames bien nées aiment à retrouver leurs ſentimens & leurs principes. Il m'a pardonné quelques productions précipitées qui échappent à la premiere effervescence de la jeuneſſe, en faveur des efforts qu'il m'a vu faire pour lui offrir des écrits mieux conçus & plus travaillés. Enfin accueilli dès mes premiers pas par tout ce que la nation a de plus illuſtre dans tous les genres, honoré du ſuffrage public des principaux membres de l'Académie & de la littérature, je marche avec fermeté dans cette pénible route où l'on me préparait tant d'écueils. Votre voix m'y ſoutient encore. Puiſſe-t-elle s'y faire entendre long-temps ! Puiſſe le

Sophocle des Français finir, comme le Sophocle des Grecs, par un chef-d'oeuvre, & finir plus tard que lui!

J'ai l'honneur d'être, &c.



FRAGMENT
SUR
LES HISTORIENS LATINS.

TITE LIVE a été nommé avec justice le pere de l'histoire Romaine, *Romanæ historiæ pater.* C'est un des hommes les plus naturellement éloquens qui ayent jamais écrit. Sans travail & sans effort, son style se trouve au niveau de la grandeur romaine. Il n'est jamais au-dessus ni au-dessous de ce qu'il raconte. Sa diction est pleine de charme & de douceur; quelques anciens l'ont comparée à un fleuve de miel. Personne n'a possédé à un plus haut degré cette facilité abondante qui caractérise l'écrivain formé par la nature. Quintilien, l'homme de l'antiquité qui a eu le plus de goût dans le siecle qui a succédé au siecle du génie, regarde Tite Live & Cicéron comme les auteurs qu'il faut mettre de préférence entre les mains des jeunes gens. » Sa narration, » dit-il, est singuliérement agréable & de la » clarté la plus pure. Ses harangues sont » d'une éloquence au-dessus de toute expres» sion; tout y est parfaitement adapté aux

De Tite Live.

» personnes & aux circonstances. Il excelle
» sur-tout à exprimer les sentimens doux &
» touchans, & nul historien n'est plus pa-
» thétique.

Des harangues qu'on lui reproche, parce que nous ne savons pas en faire.

On lui a reproché de nos jours, ainsi qu'à Saluste & aux autres anciens, ces harangues que l'on regarde plutôt comme des efforts de l'art oratoire que comme des monumens historiques. Il se peut en effet que Fabius & Scipion n'aient pas dit dans le Senat précisément les mêmes choses que Tite Live leur fait dire; mais s'il est très-probable qu'ils ont dû parler à-peu-près dans le même sens, je ne vois pas de fondement au reproche que l'on fait à l'historien : il lui est défendu de controuver, mais non pas d'embellir. D'ailleurs il faut observer que nos mœurs & notre éducation ne sont pas à beaucoup près celles des anciens républicains. L'art de parler était un des talens les plus essentiels & les plus nécessaires à un citoyen, un de ceux que l'on cultivait avec le plus de soin dans la premiere jeunesse, & la partie la plus importante des études. Quiconque à Rome aspirait aux charges, devait être en état de s'énoncer avec facilité & avec grace devant six cens Sénateurs, de savoir motiver & soutenir un avis qu'on attaquait avec toute la liberté républi-

caine, & quelquefois de pérorer devant l'assemblée du peuple Romain, composée d'une multitude innombrable & tumultueuse. Les accusations & les défenses judiciaires étaient un des grands moyens d'illustration; les membres les plus considerables de l'État cherchaient à se signaler en dénonçant des coupables ou en les défendant. Leur but était de se faire connaître au peuple, & l'ambition cherchait des inimitiés éclatantes. Le spectacle des tribunaux romains n'était pas tout-à-fait celui de nos plaidoiries du Palais, où quiconque a pris ses degrés en droit, peut venir à l'audience de sept heures, discuter longuement des querelles obscures & des formes gothiques qu'il faut citer dans le jargon barbare où elles ont été rédigées. A Rome toutes ces petites discussions contentieuses étaient portées à des tribunaux subalternes, tels que celui des *Centumvirs*; mais toutes les grandes causes se plaidaient devant un certain nombre de chevaliers Romains, choisis & assujettis à un serment, dans un vaste *forum* rempli d'une foule attentive; & celui qui osait s'exposer à une épreuve si éclatante, devait être bien sûr de ses talens & de sa fermeté. C'était-là qu'un homme était jugé pour la vie: ses espérances & son élévation dépendaient de l'opinion qu'il don-

Anciens exercés à parler.

nait de lui dans cette lice dangereuse. Les enfans de famille y assistaient assidument, & c'est ce qu'on appellait les exercices du *forum*. C'étaient ceux de toute la jeune noblesse, ainsi que les travaux du champ de Mars.

Il n'est donc pas étonnant que des hommes élevés ainsi, haranguassent beaucoup plus souvent & plus facilement que nous ne l'imaginons. Dans le pays de la liberté, la persuasion est un genre de puissance qu'on ne soupçonne pas dans les pays où il est même quelquefois défendu de persuader. Aussi voyons-nous que chez les Romains & chez les Grecs l'éloquence était une des qualités communes à tous les grands personnages, au lieu que parmi nous elle semble n'être que le partage de ceux qui en font une étude particuliere. Quiconque peut payer un secrétaire est dispensé, je ne dis pas d'être éloquent, mais même de savoir répondre à une lettre. Il est fort rare dans nos moeurs, qu'un homme puisse prononcer sur-le-champ un discours digne d'être écrit. Il est cependant certain que la premiere harangue de Cicéron contre Catilina, qui détermina ce scélérat intrépide à sortir de Rome, ne pouvait être préparée, puisqu'on était fort loin de penser que Catilina osât paraître dans le Sénat. Il se peut qu'en la

tranſcrivant, l'orateur l'ait corrigée & embellie, & rien n'eſt même plus vraiſemblable; mais il fallait que le diſcours, tel qu'il fut prononcé ſur-le-champ, fût encore très-beau, puiſque Salluſte, qui n'aimait pas Cicéron, dit dans ſon hiſtoire : » C'eſt alors » que M. Tullius, conſul, prononça cette » belle harangue qu'il a publiée depuis «. S'il y avait eu une différence frappante entre l'ouvrage écrit & le diſcours débité, un ennemi n'aurait pas manqué de l'obſerver.

Les Gracques, Céſar, Caton, Scipion, étaient de très grands orateurs, c'eſt-à-dire, dans la langue républicaine, de très-grands hommes d'état. Il faut avouer auſſi que l'éloquence de pareils hommes, qui réuniſſaient une ame forte, un eſprit cultivé & de grands intérêts, devait produire des chefs-d'œuvre; & que ce que l'on nomme éloquence dans ceux à qui la vanité d'être imprimés inſpire la prétention d'écrire, & qui rajeuniſſent des lieux communs pour être loués dans un journal, doit s'appeller de la rhétorique. L'homme paſſionné eſt le véritable orateur. Auſſi j'oſerai dire que la grande éloquence, parmi les modernes, ſe trouve bien plutôt dans nos belles tragédies que dans nos oraiſons funebres, où dans les panégyriques, dont les auteurs, en

Hommes paſſionnés, plus éloquens que les autres.

ſuppoſant qu'ils écrivent avec goût & ſans enflure, ne peuvent gueres être que des hommes diſerts, de beaux écrivains, & rarement des hommes pleins de la choſe dont ils parlent, ce qui eſt la ſeule maniere d'être vraiment éloquent. La Lettre de Brutus à Cicéron eſt certainement un des plus beaux morceaux que l'antiquité nous ait laiſſés : cependant Brutus ne croyait pas faire un ouvrage; il épanchait une ame libre & indignée, & rien n'eſt au-deſſus de ce qu'il écrivait. Dans le ſiecle qui ſuivit celui d'Auguſte, le panégyrique de Pline & les écrits de Séneque furent des ouvrages d'eſprit, des productions de rhéteurs : on n'y trouve aucune trace du ſtyle républicain. La trempe des eſprits avait changé avec le gouvernement.

Pour revenir à Tite Live, dont les harangues ont occaſionné cette digreſſion, ces harangues ſont ſi belles, que leur cenſeur le plus ſévere ſerait ſans doute bien affligé qu'elles n'exiſtaſſent pas. On peut croire d'ailleurs, ſur ce que je viens d'expoſer, que ces grands hommes qu'il fait parler dans ſon hiſtoire, ont ſouvent puiſé dans leur ame d'auſſi grands traits que ceux que leur attribue le génie de Tite Live, & ont dû même produire de plus grands effets de vive voix, qu'il n'en produit ſur le papier.

La réputation de Tite Live s'étendit fort loin, même de son vivant, s'il est vrai, comme on le dit, qu'un habitant de Cadix qui, dans ce temps, était pour les Romains une extrêmité du monde, partit de son pays pour voir Tite Live, & s'en retourna aussitôt après l'avoir vu. St Jérôme, dans une lettre qu'il écrit à Paulin, dit très-heureusement à ce sujet : » C'était sans doute une » chose bien extraordinaire, qu'un étranger » entrant dans une ville telle que Rome, y » cherchat autre chose que Rome même.

On ne sait que trop que nous avons perdu une grande partie de ses ouvrages, ainsi que de ceux de Tacite. Ces pertes, si déplorables pour ceux dont les lettres font le bonheur, ne seront probablement jamais réparées.

On l'accuse de faiblesse & de superstition, parce qu'il rapporte très-exactement & très-sérieusement une foule de prodiges. Je ne sais s'il en faut conclure qu'il les croyait. Ces prodiges étaient une partie essentielle de l'histoire dans un empire où tout était présage & auspice, & où l'on ne faisait pas une démarche importante sans observer l'heure du jour & l'état du ciel. Je crois bien que du temps d'Auguste on commençait à être moins superstitieux; mais le peuple l'était toujours,

Prodiges importans chez les Anciens.

& ceux qui le gouvernaient n'en étaient pas fâchés : c'est un esclavage de plus auquel ils l'accoutumaient ; & même de tout temps le Sénat avait plié la religion & les auspices à ses intérêts. Les livres des Sybilles, que l'on ouvrait de temps en temps, étaient évidemment comme les centuries de Nostradamus, où l'on trouve tout ce que l'on veut. Ces notions suffisent pour nous persuader que Tite Live & les autres historiens se croyaient obligés de ne rien témoigner de ce qu'ils pensaient de ces prodiges, & se souciaient fort peu de détromper personne. Ce n'est pourtant pas que je voulusse assurer que Tite Live n'avait sur ce point aucune crédulité ; je dis simplement que ce qu'il a écrit ne peut pas être regardé comme une preuve de ce qu'il pensait. Il est très-possible qu'avec un beau génie on croit à la fatalité & à la divination. On soupçonnerait volontiers en lisant Tacite, qu'il croyait à l'une & l'autre.

De Saluste. Avant que de parler de ce grand homme, le plus sublime de tous les historiens de l'antiquité, jettons un coup d'œil sur Salluste qui l'a précédé, que quelques anciens (1) ont

(1) Entr'autres Martial, qui dit en termes exprès :

Crispus Romana primus in Historia.

nommé le premier des historiens Romains, avant que Tacite existât, & qui a conservé dans la postérité un rang très-distingué. Quintilien & Patercule le comparent à Thucydide, & le même Quintilien compare Tite Live à Hérodote. Je serais tenté de croire que l'admiration que les Romains avaient pour la littérature grecque, & ce vieux respect que l'on conserve pour ses maîtres, mettaient un peu de préjugé dans les avis de Quintilien, qui d'ailleurs était un esprit sage & éclairé. Quant à nous autres modernes, qui avons une égale obligation aux Grecs & aux Latins, il me semble que nous préférerions Tite Live à Hérodote, & Salluste à Thucydide, par la raison que les deux historiens Latins sont bien plus grands coloristes que les deux historiens Grecs. Les couleurs de Tite-Live sont plus douces : celles de Salluste sont plus fortes. L'un se fait admirer par sa profusion brillante, l'autre par sa rapidité énergique. Il est vrai que Salluste s'est proposé pour modele la sage précision de Thucydide, & l'on dit même qu'il avait beaucoup emprunté de cet auteur. Saluste, dit Quintilien, a beaucoup traduit du grec. Il faut apparemment que ce soit dans les autres ouvrages qu'il avait composés, & que nous avons

Historiens Latins supérieurs aux Grecs.

perdus. L'on sait qu'il avait écrit une grande partie de l'histoire Romaine. Mais en imitant la précision de Thucydide, il lui donne beaucoup plus de nerf & de force, & Quintilien lui-même fait sentir cette différence. » Dans l'auteur Grec, dit-il, quelque serré » qu'il soit, vous pourriez encore retrancher » quelque chose, non pas sans nuire à l'agré» ment de la diction, mais du moins sans » rien ôter de la plénitude des pensées. Mais » dans Salluste, un mot supprimé, le sens » est détruit : & c'est ce que n'a pas senti » Tite Live, qui lui reprochait de défigurer » les pensées des Grecs, & de les affaiblir, » & qui lui préférait Thucydide, non qu'il » aimât davantage ce dernier, mais parce » qu'il le craignait moins, & qu'il se flattait » de se mettre plus aisément au-dessus de « Salluste, s'il mettait d'abord Salluste au» dessous de Thucydide.

Ce morceau fait voir que Tite Live, dont on croit volontiers les mœurs aussi douces que le style, était pourtant capable des injustices de la jalousie : tant il est vrai que pour se mettre au-dessus de ce vice attaché à l'imperfection humaine, il ne suffit pas du grand talent, qui est rare ; il faut une grande ame, qui est plus rare encore.

Aulugelle

Aulugelle appelle Sallufte *un auteur favant en briéveté, un novateur en fait de mots;* ce qui ne veut pas dire qu'il inventait de nouveaux termes, mais qu'il en faifait un ufage nouveau. » L'élégance de Sallufte, dit-il ailleurs, la » beauté de fes expreffions, & fon application » à en chercher de nouvelles, trouverent » beaucoup de cenfeurs, même parmi des » hommes d'une claffe diftinguée: mais dans » le grand nombre de remarques critiques » qu'ils ont faites fur fes ouvrages, on en » trouve quelques-unes de bien fondées, & » beaucoup où il y a plus de malignité que » de jufteffe.

Affectation de termes furannés reprochée à Sallufte.

Ce n'étaient pas en effet des hommes médiocres qui reprochaient à Sallufte l'obfcurité dans le ftyle & l'affectation de rajeunir de vieux termes; c'était Jules Céfar qui l'aimait & qui fit fa fortune; c'était le célebre Afinius Pollion, cet homme d'un goût fi fin & fi délicat, ce protecteur d'autant plus cher aux gens de lettres, qu'il était homme de lettres lui-même. Il avait eu le même maître que Sallufte; ce maître était un grammairien nommé *Pretextatus*, & par analogie avec fa profeffion, *Philologus*, qui voyant que fon éleve Sallufte avait du goût pour le genre hiftorique, lui donna un précis de toute l'hiftoire

Romaine, afin qu'il y choisît la partie qu'il voulait traiter. Il écrivit d'abord la guerre de Catilina, & ensuite celle de Jugurtha. Il avait été témoin de la premiere.

Il composa l'histoire des guerres civiles entre Marius & Sylla, jusqu'à la mort de Sertorius, & des troubles passagers excités par Lépide après la mort du dictateur Sylla, & étouffés par Catulus. Tout ce morceau, qui sans doute était précieux, a péri presque entiérement; il n'en reste plus que quelques lambeaux.

Salluste peu estimé personnellement.

Sa réputation personnelle a été beaucoup plus attaquée encore que ses écrits. Il est certain que, du côté des moeurs & de la probité, son nom ne nous est point parvenu avec éloge. Il fallait que le déréglement de sa conduite, dont Horace parle dans ses satyres, allât jusqu'à l'infamie, puisqu'il fut chassé du Sénat par le censeur Appius Pulcher, quoiqu'il fût d'une naissance distinguée. Sa grande passion était pour les femmes d'affranchis; & ce qui est assez remarquable, & ce qu'indique le passage d'Horace dont je viens de parler, c'est que le commerce avec une femme d'affranchi était bien regardé comme honteux, mais non pas comme un adultere. C'est une grande preuve du mépris profond que les Ro-

mains du temps de la République avaient pour les affranchis, & dont ceux-ci se vengerent bien sous les Empereurs.

On reproche à Salluste une hypocrisie odieuse. On prétend qu'il n'a voulu qu'en imposer à ses lecteurs, & tromper ses contemporains & la postérité, en affectant dans ses ouvrages le langage le plus austere, & en étalant une morale qui n'était point celle de son cœur; qu'il ne recherchait les expressions antiques que pour faire croire que ses mœurs se sentaient, ainsi que son style, de la sévérité des premiers âges de la République, & qu'il empruntait les termes de Caton dans son livre *des origines*, pour ressembler en quelque chose à ce modele de la vertu. Lénas, affranchi de Pompée, appellait Salluste *un très-mal adroit voleur des expressions de Caton.* Cependant ce n'était pas le moyen de faire sa cour à César, à qui d'ailleurs il cherchait à plaire, & qui était auteur d'une satyre très-amere contre Caton. Quoiqu'il en soit, ou par ses talens, ou par ses flatteries, ou peut-être par tous les deux, il obtint de César la dignité de préteur, & il le servit si bien dans la guerre d'Afrique, que César, après la victoire, lui donna le gouvernement de Numidie, avec le titre de propréteur. C'est-là qu'il amassa

des richeſſes immenſes, dont il jouit avec d'autant plus de plaiſir, qu'il s'était vu dans une grande pauvreté. Il acheta ces jardins fameux connus depuis ſous le nom de jardins de Salluſte, & une maiſon de campagne délicieuſe auprès de Tivoli. Les peuples de ſa province l'accuſerent de concuſſion auprès du dictateur Céſar ; mais il fut diſpenſé de répondre, en donnant au maître qu'il avait ſervi une partie de l'argent qu'il avait volé, & s'aſſura une poſſeſſion paiſible pour le reſte de ſa vie.

De Tacite. On ne peut pas dire de Tacite comme de Salluſte, que ce n'eſt qu'un parleur de vertu; il la fait aimer à ſes lecteurs autant que lui-même paraît la ſentir. Sa diction eſt forte comme ſon ame, ſingulierement pittoreſque ſans jamais être trop figurée, préciſe ſans être embarraſſée, nerveuſe ſans être tendue : il parle à la fois à l'ame, à l'imagination & à l'eſprit. On pourrait juger des lecteurs de Tacite par le mérite qu'ils lui trouvent, parce que ſa penſée eſt d'une telle étendue, que chacun y pénetre plus ou moins, ſelon le degré de ſes forces. En général il creuſe à une profondeur immenſe, & creuſe ſans effort. Il a l'air bien moins travaillé que Salluſte, quoiqu'il ſoit ſans comparaiſon plus plein & plus

fini. Le ſecret de ſon ſtyle, qu'on n'égalera jamais, tient non-ſeulement à ſon génie, mais encore aux circonſtances où il s'eſt trouvé. Cet homme vertueux, dont les premiers regards, au ſortir de l'enfance, ſe fixerent ſur les horreurs de la cour de Néron ; qui vit enſuite les ignominies de Galba, la crapule de Vitellius, & les brigandages d'Othon, qui reſpira un air plus pur ſous Veſpaſien & ſous Titus, fut obligé, dans ſa maturité, de ſupporter le regne abominable de Domitien. Obſcur par ſa naiſſance, élevé à la queſture par Titus, & ſe voyant dans la route des honneurs, il craignit, par égard pour ſa famille, d'arrêter les progrès d'une illuſtration dont il était le premier auteur, & dont il devait recueillir les avantages; il fut contraint de plier la hauteur de ſon ame & la ſévérité de ſes principes, non pas juſqu'aux baſſeſſes d'un courtiſan, mais du moins aux complaiſances, aux aſſiduités d'un ſujet qui eſpere, & qui ne doit rien condamner, ſous peine de ne rien obtenir. Incapable de mériter l'amitié de Domitien, il fallut ne pas mériter ſa haine, étouffer une partie des talens & du mérite d'un ſujet pour ne pas effaroucher la tyrannie, faire taire à tout moment ſon cœur indigné, ne pleurer qu'en ſecret les bleſſures de la patrie

& le ſang des bons citoyens, & s'abſtenir même de cet extérieur de triſteſſe, qu'une longue contrainte répand ſur le viſage d'un honnête homme, & qui eſt toujours ſuſpect au mauvais prince qui ſait que dans ſa cour il ne doit y avoir de triſte que la vertu.

Dans cette douloureuſe oppreſſion, Tacite, obligé de ſe replier ſur lui-même, jetta ſur le papier tout cet amas de plaintes & ce poids d'indignation dont il ne pouvait autrement ſe ſoulager. Voilà ce qui rend ſon ſtyle ſi intéreſſant & ſi animé. Il n'invective point en déclamateur; un homme profondément affecté ne peut pas l'être; mais il peint avec des couleurs ſi vraies tout ce que la baſſeſſe & l'eſclavage ont de plus dégoûtant, tout ce que le deſpotiſme & la cruauté ont de plus horrible, les eſpérances & les ſuccès du crime; la pâleur de l'innocence & l'abattement de la vertu; il peint tellement tout ce qu'il a vu & ſouffert, que l'on voit & que l'on ſouffre avec lui : chaque ligne porte un ſentiment dans l'ame. Il demande pardon au lecteur des horreurs dont il l'entretient; & ces horreurs même attachent tellement, qu'on ſerait fâché qu'il ne les eût pas tracées. Les tyrans nous ſemblent punis quand il les peint. Il repréſente la poſtérité dans tout ce qu'elle a d'au-

guste & d'imposant ; & je ne connais point de lecture plus terrible pour la conscience d'un mauvais roi.

On a dit qu'il voyait par-tout le mal, & qu'il calomniait la nature humaine ; il ne pouvait au moins calomnier le tems où il a vécu. Et peut-on dire que celui qui nous a tracé les derniers momens de Germanicus, de Baréa, de Thraséas, enfin que le panégyriste d'Agricola ne voyait pas la vertu où elle était ? Ce dernier morceau, cette vie d'Agricola est le désespoir des Biographes ; c'est le chef-d'œuvre de Tacite qui n'a fait que des chefs-d'œuvre. Il l'écrivit dans un temps de calme & de bonheur. Le regne de Nerva qui le fit consul, & ensuite celui de Trajan, le consolaient d'avoir été préteur sous Domitien. Son style a des teintes plus douces & un charme plus attendrissant ; il semble qu'il commence à pardonner. C'est-là qu'il donne cette leçon si belle & si utile : » L'exemple d'Agricola, » dit-il, nous apprend qu'on peut être grand » sous un méchant prince, & que la soumis- » sion modeste, jointe aux talens & à la fer- » meté, peut donner une autre gloire que » celle où sont parvenus des hommes plus » impétueux, qui n'ont cherché qu'une mort » illustre & inutile à la patrie.

Tacite épousa la fille de cet Agricola dont il a écrit la vie, & qui fut un des plus grands hommes de son temps. Il fut étroitement lié avec Pline le jeune, & plusieurs lettres charmantes de cet ingénieux écrivain sont des témoignages de leur amitié & de son admiration pour Tacite. Il n'y a pas bien long-temps que son mérite supérieur commence à être senti. Des rhéteurs outrés dans leurs principes, des pédans qui ne connaissaient pas d'autre maniere d'écrire que celle de Cicéron, nous avaient accoutumés, dans les siecles passés, à regarder Tacite comme un écrivain du second ordre, comme un auteur obscur & affecté. C'est à de pareils gens qu'il faut citer Juste Lipse, que d'ailleurs je n'aurais pas choisi pour garant. Voici ce qu'il dit en assez mauvais style, mais fort sensément : » Chaque page, » chaque ligne de Tacite est un trait de sa» gesse, un conseil, un axiome; mais il est » si rapide & si concis, qu'il faut bien de la » sagacité pour le suivre & pour l'entendre. » Tous les chiens ne sentent pas le gibier, » & tous les lecteurs ne sentent pas Tacite.

De Quinte-Curce.

On ne s'accorde pas sur le temps où vivait Quinte Curce. Les uns le placent sous Auguste, d'autres sous Vespasien, d'autres sous Trajan. Freinshemius a suppléé les deux premiers li-

vres de ſon ouvrage, & une partie du dernier. Le ſtyle de Quinte-Curce eſt très-orné. Il excelle dans les deſcriptions de batailles. Sa fameuſe harangue des Scytes eſt un chef-d'œuvre. On le ſoupçonne de s'être permis dans l'hiſtoire de ſon héros beaucoup d'embelliſſemens romaneſques : cette accuſation ne paraît pas fondée. Il ne diſſimule aucunes des mauvaiſes qualités & des fautes d'Alexandre; & quant à la vérité des faits, ſi l'on conſulte une diſſertation de Tite Live ſur le ſuccès qu'aurait eu ce conquérant, s'il eût porté ſes armes en Italie, on verra que les Romains s'étaient procuré de très-bons mémoires ſur ce prince, lorſqu'ils conquirent la Macédoine.

Les abréviateurs peuvent former une ſeconde claſſe d'hiſtoriens. Je parlerai d'abord de Juſtin, à cauſe de l'étendue & de l'importance de ſon ouvrage. Il vivait ſous les Antonins.

De Juſtin.

Nous avons de lui l'abrégé d'une hiſtoire univerſelle de Trogue-Pompée, abſolument perdue pour nous. Si on nous l'eût conſervée, nous ſaurions plus préciſément comment les anciens concevaient le plan d'une hiſtoire univerſelle, & quelle idée ils en avaient. Boſſuet n'a jamais prétendu en faire une. Les cent premieres pages de ſon diſcours, qui contiennent un réſumé de l'hiſtoire ancienne, ſont très-

belles & pleines de la dignité antique; le reste est d'un théologien plutôt que d'un historien philosophe. L'abrégé de Justin doit nous faire penser que le nouveau systême d'histoire introduit par la philosophie, n'était pas celui des historiens de l'antiquité. Depuis que tous les esprits sont tournés vers la législation & l'économie politique, ce que nous recherchons le plus dans une histoire, c'est l'étude des moeurs, des coutumes, des loix, que nous voulons comparer avec celles de nos jours; cette comparaison est vraiment intéressante. Notre curiosité sur cet objet ne trouve pas beaucoup à se satisfaire dans les historiens du siecle passé, ni même dans ceux de ce siecle, en exceptant *l'Abrégé chronologique* de M. le président Hainaut qui, dans sa marche rapide, ne laisse pas de s'arrêter de temps en temps sur les variations importantes, & sur ce qui fait époque dans les moeurs de la nation. Il faut excepter sur-tout *l'Essai sur l'Histoire générale*, qui, comme je l'ai dit ailleurs, est le tableau le plus vaste que jamais l'éloquence ait offert à la raison.

Ce n'est pas que nous n'ayons des écrivains qui se sont principalement occupés de nos anciennes coutumes & des changemens dans nos moeurs. Telles sont les recherches de Pasquier, de

Baluze, &c. mais jamais ils ne se sont donnés pour historiens ; ce sont de simples dissertateurs. Tite Live, Salluste, Tacite croyaient avoir rempli tous leurs devoirs, quand ils étaient vrais & éloquens. Parmi nous, S. Réal, l'abbé de Vertot ont écrit aussi des histoires anciennes & étrangeres avec plus d'élégance que de philosophie. Mais Daniel, Mezerai, & les autres qui ont écrit l'histoire de France, ne sont pas plus diserts que profonds, pas plus orateurs que philosophes.

Tacite a fait un traité particulier des moeurs des Germains. On demande aujourd'hui qu'un homme qui compose l'histoire d'une nation, entremêle avec habileté & avec goût le récit des faits avec l'examen des moeurs; qu'il nous mette sans cesse sous les yeux le rapport des uns avec les autres, discute sans pesanteur, & raconte sans emphase. Mais pourquoi ne voyons-nous pas chez les anciens un seul ouvrage de ce genre, & ne voyons-nous pas même qu'on l'ait exigé ? (Car il faut regarder la Cyropédie de Xénophon comme un roman moral dans le goût du Télémaque, & non pas comme une histoire). Pourquoi d'un autre côté, ce nouveau genre de philosophie historique nous paraît-il aujourd'hui si nécessaire ? Voici peut-être la raison de cette

Notre Histoire deman-

de plus de philosophie, & celle des Anciens prête plus à l'imagination.

différence entre nous & les anciens. Nous avons été long-temps barbares; long-temps nous n'avons su ni ce que nous étions ni ce que nous devions être. L'Europe entiere gouvernée arbitrairement & sans principes, sans aucune limite marquée entre les pouvoirs & les jurisdictions; livrée au mêlange bisarre des constitutions féodales interprétées par la tyrannie, & de quelques loix romaines interprétées par l'ignorance; l'Europe n'offre jusqu'au seizieme siecle qu'un cahos, un labyrinthe, où se heurte cette foule de nations échappées aux fers des Romains pour tomber dans ceux des Barbares du Nord, aussi grossieres que leurs nouveaux vainqueurs, & sur lesquels l'œil de la raison ne se fixe qu'avec peine jusqu'au moment où la lumiere des arts vient les éclairer. L'étude de ces nations est donc de connaître leurs ancêtres dont elles n'ont rien conservé, de chercher des traces de ce qui n'est plus, de voir à quel point elles sont différentes de leurs peres. Mais les Romains, mais les Grecs ont été toujours, à la corruption près, ce que leurs peres avaient été. Les loix des douze tables étaient en vigueur sous Auguste comme au temps des guerres des Samnites. Le sénat, pendant sept cens ans, avait eu la même forme, s'était gou-

verné par les mêmes principes. Les magiſtratures étaient les mêmes. Le peuple de Rome & celui d'Athenes furent toujours gouvernés, l'un par des tribuns, l'autre par ſes orateurs. La diſcipline militaire, la tactique, la légion ſubſiſterent ſans aucun changement conſidérable depuis Pyrrhus juſqu'à Théodoſe. Le luxe augmentait ſans doute avec les richeſſes, & la table de Lucullus & de Mécene n'était pas celle de Numa ni celle de Fabricius. Mais la robe conſulaire de Cicéron était la même que celle de Brutus : il avait les mêmes droits, les mêmes prérogatives ; au lieu qu'aujourd'hui l'habillement d'un grand ſeigmeur qui fait ſa cour à Verſailles ne reſſemble pas plus à celui de ſes aïeux, que ſon exiſtence ne reſſemble à celle des barons de Philippe-Auguſte, & qu'un régiment d'infanterie ne reſſemble à une compagnie d'hommes d'armes de Charles V.

Il n'eſt donc pas étonnant qu'on ait beaucoup à nous apprendre ſur nos ancêtres, & que les Romains & les Grecs ne vouluſſent ſavoir de leurs peres que leurs exploits ; tout le reſte leur était ſuffiſamment connu. Tout citoyen ſe promenant à Rome ſur la place publique, du temps des Céſars, pouvait montrer la tribune aux harangues où avait parlé

le premier tribun du peuple. S'il prétendait au même honneur, il lui fallait faire les mêmes démarches, & obtenir les mêmes suffrages. Mais un brave homme qui chercherait aujourd'hui quelqu'un qui l'armât chevalier, ou une belle dame qui lui ceignît l'épée, pourrait bien être mis aux petites maisons.

Justin, qui n'est pas un peintre de mœurs, est un fort bon narrateur. Son style en général est sage, clair, naturel, sans affectation, sans enflure, & semé de morceaux fort éloquens. On lui reproche quelques phrases d'une latinité qui ne nous paraît pas pure, c'est-à-dire, que nous ne retrouvons point dans les écrivains du siecle d'Auguste. Mais sommes-nous bien sûrs de parler mieux latin qu'on ne le parlait sous les Antonins? Un étranger qui apprendrait notre langue, & qui verrait dans M. de Voltaire, dans Montesquieu, dans M. de Buffon, des expressions & des tournures dont il n'y a point d'exemple dans Bossuet, Fénélon, & les autres écrivains du siecle de Louis XIV, serait-il bien fondé à affirmer que le langage des uns n'est pas aussi pur que celui des autres?

Nous ne sommes pas des juges bien compétens de la latinité des Anciens.

Au reste il ne faut pas chercher dans l'abrégé de Justin beaucoup de méthode ni de chronologie; c'est un tableau rapide des plus

grands événemens arrivés chez les nations conquérantes, ou qui ont fait quelque bruit dans le monde. Plusieurs traits de ce tableau sont d'une grande beauté, & peuvent donner une idée de cette maniere antique, de ce ton de grandeur si naturel aux historiens Grecs & Romains, & de l'intérêt de style qui anime leurs productions. Il s'agissait de peindre le moment où Alcibiade, long-temps exilé de sa patrie, y rentre enfin après avoir été tour-à-tour le vainqueur & le sauveur de ses concitoyens.

» Les Athéniens se répandent en foule » au-devant de cette armée triomphante : ils » regardent avec admiration tous les guerriers » qui la composent, & sur-tout Alcibiade ; » c'est sur lui que la république entiere a les » yeux, que tous les regards s'attachent avi- » dement : ils le contemplent comme un en- » voyé du ciel, comme le dieu de la victoire. » On rappelle avec éloge tout ce qu'il a fait » pour sa patrie, & même ce qu'il a fait contre » elle. Ils se souviennent de l'avoir offensé, » & ils excusent ses ressentimens. Tel a donc » été, disent-ils, l'ascendant de cet homme, » qu'il a pu lui seul renverser un grand em- » pire, & le relever, que la victoire a tou- » jours passé dans le parti où il était, & qu'il

« semble qu'il y ait un accord inviolable entre
» la fortune & lui. On lui prodigue tous les
» honneurs, même ceux qu'on ne rend qu'à
» la divinité. On veut que la postérité ne puisse
» décider s'il y a eu dans son bannissement
» plus d'ignominie, que d'éclat dans son re-
» tour On porte au-devant de lui, pour orner
» son triomphe, ces mêmes dieux dont on
» avait autrefois appellé la vengeance sur sa
» tête dévouée. Athenes voudrait placer dans
» le ciel celui à qui elle avait fermé tout asyle
» sur la terre. Les affronts sont réparés par
» les honneurs, les pertes compensées par les
» largesses, les imprécations expiées par les
» voeux. On ne parle plus des désastres de
» Sicile qu'il a causés, mais des succès qui
» l'ont signalé dans la Grece. On oublie les
» vaisseaux qu'il a fait perdre, pour ne se
» souvenir que de ceux qu'il vient de prendre
» sur les ennemis. Ce n'est plus Syracuse que
» l'on cite, c'est l'Ionie & l'Hellespont : tant
» il était impossible à ce peuple de se modé-
» rer jamais à l'égard d'Alcibiade, ou dans sa
« haine ou dans son amour.

Nous citerons encore le portrait de Philippe de Macédoine, & le parallele de ce prince avec son fils Alexandre.

« Philipe mettait beaucoup plus de re-

» cherche

» cherche & de plaisir dans les apprêts d'un
» combat que dans l'appareil d'un festin. Les
» trésors n'étaient pour lui qu'une arme de
» plus pour faire le guerre. Il savait mieux
» acquérir les richesses que les garder, & fut
» toujours pauvre en vivant de brigandages.
» Il ne lui en coûtait pas plus pour pardon-
» ner que pour tromper, & il n'y avait point
» pour lui de maniere honteuse de vaincre.
» Sa conversation était douce & séduisante :
» il était prodigue de promesses qu'il ne te-
» nait pas ; & soit qu'il fût sérieux ou gai,
» il avait toujours un dessein. Il eut des liaisons
» d'intérêt, & aucun attachement. Sa maxime
» constante était de caresser ceux qu'il haïs-
» sait, de brouiller ceux qui s'aimaient, & de
» flatter séparément ceux qu'il avait brouil-
» lés ; d'ailleurs éloquent, donnant à tout ce
» qu'il disait un tour remarquable, plein de
» finesse & d'esprit ; & ne manquant ni de
» promptitude à imaginer, ni de grace à s'é-
» noncer. Il eut, pour successeur, son fils
» Alexandre, qui eut de plus grandes vertus
» & de plus grands vices que lui. Tous deux
» triompherent de leurs ennemis, mais di-
» versement : l'un n'employait que la force
» ouverte, l'autre avait recours à l'artifice :
» l'un se félicitait quand il avait trompé ses

» ennemis; l'autre, quand il les avait mis en
» déroute : Philippe avait plus de politique,
» Alexandre plus de grandeur; le pere savait
» dissimuler sa colere, & quelquefois même
» la surmonter; le fils ne connaissait dans ses
» vengeances ni délais ni bornes. Tous deux
» aimaient trop le vin; mais l'ivresse avait
» en eux différents effets. Philippe, au sortir
» du repas, allait chercher le péril, & s'y
» exposait témérairement; Alexandre tournait
» sa fureur contre ses propres sujets : aussi,
» l'un revint souvent du champ de bataille,
» couvert de blessures; l'autre se leva de table
» souillé du sang de ses amis. Ceux de Phi-
» lippe n'étaient point admis à partager son
» pouvoir; ceux d'Alexandre sentaient le
» poids de sa domination : le pere voulait
» être aimé; le fils voulait être craint. Tous
» deux cultivaient les lettres, mais Philippe
» par politique, Alexandre par penchant. Le
» premier affectait plus de modération avec
» ses ennemis; l'autre en avait réellement
» davantage, & mettait dans sa clémence
» plus de grace & de bonne foi. Celui-ci
» était plus porté à la débauche, celui-là à
» la tempérance. C'est avec ces qualités di-
» verses, que le pere jetta les fondemens de
» l'empire du monde, & que le fils eut la

gloire d'achever ce grand ouvrage.

Nous avons d'aussi beaux paralleles dans nos orateurs : mais pour en trouver de semblables dans nos historiens, il faut ouvrir l'histoire de Charles XII, l'un des morceaux de notre langue le plus éloquemment écrits, & lire les portraits du roi de Suede & du Czar mis en opposition.

De Florus.

Florus, qui a composé l'abrégé de l'histoire romaine jusqu'au regne d'Auguste sous lequel il vivait, ainsi que Patercule, a le mérite d'avoir resserré en un très-petit volume les annales de sept cens ans, sans omettre un seul fait considérable. Ce mérite est aussi celui de Patercule ; & il faut avouer que nous autres modernes nous ne sommes pas tout-à-fait si laconiques ni si pleins de sens & de choses. Les inutilités verbeuses, prodiguées dans nos histoires, contribuent beaucoup à en rendre la lecture dégoûtante, sur-tout pour les amateurs des anciens. Tel regne contient chez nous cinq ou six volumes ; & la plus grande partie de l'histoire romaine, racontée avec tous les détails essentiels, a été renfermée dans le même espace par Tite Live ; encore y a-t-il au moins la valeur d'un volume en harangues de son invention, qui sont des modeles de l'art oratoire. Cette différence n'est pas à notre

Toutes nos histoires trop longues.

avantage. Nous sommes à la fois secs & bavards. Encore aujourd'hui l'ambition de quiconque écrit est de ramener à son sujet tout ce qui n'en est pas, de faire ce qu'on appelle des morceaux : *unus & alter assuitur pannus.* Délayer s'appelle approfondir, & l'on ne fait pas réflexion que Tacite & Montesquieu, aussi profonds que d'autres, ne sont point du tout prolixes. C'est en serrant des idées, & non pas en amassant des mots, que l'on est profond.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Un autre inconvénient de toutes ces pieces de rapport ajustées ensemble, c'est de ne point faire un tout, *quia ponere totum nesciet.* Savoir se renfermer dans son sujet & le remplir, est le grand secret; mais il est rare.

Florus a de l'énergie & de la précision; cependant il y a dans son style quelques traces de déclamation : par exemple, en parlant de la guerre des Latins, & comparant cette époque à la grandeur des Romains sous Auguste, il s'étend fort longuement sur cette comparaison.

» Sora & Algidum, qui le croirait ? furent » la terreur des Romains. Satricum & Corni» culum furent les départemens des Consuls;

» Nous avons triomphé, ô honte! de Verule
» & de Boville. Tibur & Prénefte, aujour-
» d'hui nos maifons de campagne, étaient
» les conquêtes que l'on demandait aux dieux
» du Capitole. Les Etrufques étaient pour
» nous ce que font aujourd'hui les Parthes;
» le bois d'Aricie était la fôret Hercinienne;
» Fregelle était Calais; le Tibre était l'Eu-
» phrate, &c.

Cette figure eft trop allongée & trop oratoire. Mais Florus ne donne pas fouvent dans cet excès. La conjuration de Catilina, racontée en deux pages, eft un modele de la rapidité & de la plénitude hiftorique dans le genre de l'abrégé.

» La débauche & les dettes qu'elle entraîne,
» l'éloignement des armées romaines occu-
« pées alors aux extrêmités de l'Orient, furent
» les motifs qui engagerent Catilina à confpi-
» rer contre fa patrie. Il voulait maffacrer le
» fénat & les confuls, embrafer Rome, piller
» le tréfor, & anéantir la république; il vou-
» lait tout ce qu'Annibal lui-même aurait eu
» horreur de méditer. Ce qui fait encore fré-
» mir davantage, c'eft le nom de fes com-
» plices. Lui-même était patricien : mais c'eft
» peu. Les Curius, les Porcius, les Sylla, le
» Cethegus, les Autronius, les Vargonteius,

» les Longinus, quels noms illustres dans le
» sénat ! Lentulus, alors préteur, voilà ceux
» qui tremperent dans le plus détestable com-
» plot. Le gage de leur union fut du sang
» humain qu'ils burent dans la même coupe;
» crime affreux, mais moindre que celui qui les
» unissait. C'en était fait d'un si bel empire,
» si Rome n'eût pas eu alors pour consuls An-
» toine & Cicéron. L'activité de l'un décou-
» vrit la conspiration, & les armes de l'autre
» l'étoufferent. On fut redevable du premier
» indice à Fulvie, méprisable prostituée, mais
» qui n'avait point de part au crime. Ciceron
» tonna contre le coupable qui avait osé s'as-
» seoir en sa présence dans l'assemblée du sé-
» nat : l'effet de sa harangue fut de forcer
» Catilina à sortir de Rome; mais il ne sortit
» qu'en menaçant d'entraîner ses ennemis dans
» sa ruine. Il vole à son armée qui s'assem-
» blait en Etrurie sous les ordres de Man-
» lius. Lentulus, persuadé sur un oracle des
» Sybilles, que sa famille était destinée à
» l'empire du monde, dispose tout dans Rome,
» armes, flambeaux, assassins, pour le jour
» marqué par Catilina : il sollicite les dépu-
» tés des Allobroges qui étaient alors dans
» la ville; & la conjuration se ferait étendue
» au-delà les Alpes, si Volturtius n'eût trahi

» ses complices & livré les lettres du préteur
» Lentulus. Cicéron fait sur le champ arrê-
» ter les députés des Barbares : le préteur
» est convaincu en plein sénat; on délibere
» de leur supplice. César voulait qu'on eût
» égard à la dignité; Caton qu'on n'eût égard
» qu'au crime. Cet avis passe à la pluralité, & les
» conjurés sont étranglés dans la prison. Catili-
» na, voyant ses desseins à moitié détruits, n'y
» renonça pourtant pas. Du fond de l'Etrurie
» il s'avance contre Rome, & rencontre
» l'armée d'Antoine. Il est vaincu. Pour don-
» ner une idée de l'acharnement des combat-
» tans, il suffit de dire qu'il ne se sauva pas
» du champ de bataille un seul des soldats
» de Catilina; tous expirerent à la même
» place où ils avaient combattu. Lui-même
» fut trouvé fort loin des siens, au milieu des
» cadavres des ennemis : fin glorieuse, s'il
» fût mort ainsi pour la patrie!

Il n'a pas omis dans ce récit une seule circonstance importante, & tout est raconté avec intérêt. Ce même intérêt se fait encore sentir plus vivement dans la description de la journée de Munda.

» Munda fut la derniere bataille que livra
» César. Là son ascendant ordinaire parut l'a-
» bandonner un moment. Le combat fut long-

» temps douteux, & le danger éminent; il » semblait que la fortune délibérat avec elle-» même. César, sur le point de combattre, » avait paru triste, contre sa coutume; soit » qu'il fît réflexion sur la fragilité des choses » humaines, & qu'il se méfiât d'une trop lon-» gue prospérité; soit que, monté aussi haut » que Pompée, il craignît la même chûte. » Dans le fort du combat, dans le moment » où le carnage était égal des deux côtés, on » vit, ce qui n'était jamais arrivé, les deux armées » s'arrêter, comme de concert, & demeurer » en silence : enfin César eut la douleur de » voir ses vétérans, éprouvés par quatorze » ans de victoire, reculer pour la premiere » fois : ils ne fuyaient pas encore; mais c'é-» tait plutôt un reste de honte, qu'un effort » de courage. César descend de cheval, & » s'élance, plein de fureur, aux premieres » lignes. Il arrête les fuyards; il court dans » tous les rangs, rassure ses soldats par ses cris, » ses gestes, ses regards. On dit que, dans » ce moment de crise, il songea à se donner » la mort, & qu'on vit même sur son visage » la pensée funeste qui l'agitait, &c.

De Paterculе.

Patercule a plus de génie que ces deux écrivains; mais il est adulateur. Il ne parle jamais de la maison des Césars qu'avec le ton

d'une admiration passionnée. Il déchire Pompée & Brutus. Cependant son ouvrage est un morceau précieux. M. le président Hénault l'a nommé avec justice le modele des abréviateurs. Il y a dans son abrégé plus d'idées & d'esprit que dans celui de Florus; & ses portraits sur-tout, tracés en cinq ou six lignes, sont d'une force & d'une fierté de pinceau qui le rendent en ce genre supérieur à tous les anciens, même à Salluste.

Excellent dans les portraits.

» Mithridate, roi de Pont, qu'il ne faut » pas passer sous silence, & dont il est diffi- » cile de bien parler, infatigable dans la » guerre, terrible par sa politique autant que » par son courage, toujours grand par le gé- » nie, quelquefois par la fortune, soldat & » capitaine, qui haïssait les Romains au point » d'être pour eux un autre Annibal, &c.

» Cicéron qui ne dut son élévation qu'à » lui, qui sut illustrer l'obscurité de sa nais- » sance; Cicéron à jamais mémorable par « ses actions & par son génie, & à qui nous » avons l'obligation de ne céder en rien pour » les talens aux peuples que nos armes ont » vaincus, &c.

» Caton, l'image de la vertu, qui fut en « tout plus près de la divinité que de l'homme, » qui jamais ne fit le bien pour paraître le

» faire, mais parce qu'il n'était pas en lui de » faire autrement; qui ne croyait raisonnable » que ce qui était juste, qui n'eut aucun des » vices de l'humanité, & fut toujours supé» rieur à la fortune, &c.

De Caton, & d'une Épigramme de Martial.

J'observerai, si l'on me permet encore une digression, qu'un des traits de ce beau caractere de Caton est démenti par une très-jolie épigramme de Martial, à laquelle il semble qu'il n'y a pas trop de réponse. On célébrait à Rome les jeux de Flore, ou jeux floraux, *Ludi florales* (fort différens des jeux floraux de Toulouse, où l'on couronne des vers) : on y faisait paraître des filles nues qui dansaient sur le théatre, & poussaient l'indécence aussi loin que le peuple le demandait. Caton vint à ces jeux : le respect qu'on avait pour lui contenait les acteurs & les spectateurs ; on n'osait rien demander d'un côté, ni rien risquer de l'autre. Il s'apperçut qu'il n'était qu'un vrai trouble-fête : il sortit ; sur quoi Martial lui dit :

Tu savais de nos jeux quelle était la licence,
Tout ce qu'aux yeux du peuple ils peuvent étaler ;
Pourquoi leur accorder ta févere présence ?
Es-tu venu pour t'en aller ?

Caton cependant aurait pu répondre qu'il était venu pour donner un grand exemple,

pour faire rougir le peuple, pour entraîner après lui une foule d'honnêtes gens. Mais on pourrait encore lui répliquer que, puisque son aspect avait tant de pouvoir, il fallait rester, & ne pas laisser le champ libre à la dissolution. Reste à savoir si le peuple se serait contenu jusqu'au bout. Il ne faut abuser de rien, surtout de la patience publique. Après tout, quand il y aurait eu un peu d'ostentation dans la vertu de Caton, un peu d'avarice mêlé à son économie, un peu de dureté dans sa franchise, & tout ce que César a pu lui reprocher dans ses *Anti-Catons*, il s'en suivrait seulement que Caton ne serait pas parfait. Aussi Patercule dit-il seulement qu'il était exempt de vices, & non pas de défauts. Je ne connais que Grandisson qui ait toujours raison. Aussi est-il par fois ennuyeux.

Des Commentaires de César.

Quoique les commentaires de César aient été justement loués de ses contemporains & de la postérité, cependant on ne peut les regarder que comme d'excellens mémoires militaires, comme le journal d'un grand capitaine qui écrit avec la même supériorité qu'il combattait (1), qui raconte simplement de grandes choses, & instruit par ses exemples,

(1) Eodem animo scripsit quo bellavit.

ſans donner de leçons. Son ſtyle eſt clair & pur, ſans aucune affectation d'ornemens ; mais s'il eût prétendu écrire l'hiſtoire des guerres civiles de Rome, n'aurait-il pas eu d'autres devoirs à remplir ? N'eût-il pas fallu développer les cauſes publiques & ſecretes de ces grands événemens, le caractere & les intérêts des principaux perſonnages ? N'aurait-il pas fallu ſuivre la chaîne des faits politiques, & la mettre, pour ainſi dire, entre les mains du lecteur ? C'eſt ce que pouvait faire Céſar, ſans doute, s'il eût voulu ſe charger des fonctions d'un hiſtorien ; mais c'eſt ce qu'il n'a pas fait, parce qu'il n'écrivait que des mémoires qu'il regardait peut-être comme des matériaux qu'un jour il eût pu mettre en œuvre.

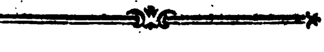
Cornélius Nepos. Parmi les biographes on diſtingue *Cornelius Nepos* & *Suetone*. Le premier écrit avec autant d'élégance que de préciſion. Les vies des hommes illuſtres qu'il nous a laiſſées, ſont à proprement parler des ſommaires très-rapides de leurs principales actions, ſemés de réflexions judicieuſes. Mais en rapportant les événemens, il a négligé les détails qui peignent les hommes, & ces traits caractériſtiques dont la réunion forme leur phiſionomie. On ne peut le compter dans ſon genre, qu'au rang des abréviateurs élégans.

Suétone s'est jetté dans l'excès contraire ; il est exact jusqu'au scrupule, & rigoureusement méthodique. Il n'omet rien de ce qui concerne l'homme dont il écrit la vie, & se croit obligé de rapporter, non-seulement tout ce qu'il a fait, mais tout ce qu'on a dit de lui. On rit de cette attention dont il se pique dans les plus petites choses; mais souvent on n'est pas fâché de les trouver, & c'est apparemment pour cette raison que l'auteur d'Emile regrette quelque part qu'il n'y ait plus de Suétone. De Suétone.

S'il abonde en détails, il est fort sobre en réflexions : il raconte sans s'arrêter, sans paraître prendre intérêt à rien, sans donner aucun témoignage d'approbation ou de blâme, d'attendrissement ou d'indignation : sa fonction unique est celle de narrateur. Il résulte de cette indifférence un préjugé très-bien fondé en faveur de son impartialité; il n'aime ni ne hait les hommes dont il parle; c'est aux lecteurs à les juger. Il cite très-souvent des oui-dire, mais il ne les garantit point; & cette précaution aurait dû le mettre à l'abri du reproche d'imbécillité que lui fait un peu durement l'auteur *des révolutions de l'Empire Romain*, qui prodigue aisément le blâme & le mépris. Il va jusqu'à dire qu'il suffit qu'un fait soit rapporté par Suétone pour qu'on soit dispensé d'y ajou-

ter foi. Il aurait dû faire attention que des assertions si générales, sont presque toujours fausses; que, pour dépouiller ainsi un historien de tous ses titres auprès de la postérité, il faudrait prouver qu'il avait quelqu'intérêt à tromper, ou qu'il était absolument dépourvu d'esprit & de jugement. Or, il suffit de lire dix pages de Suétone pour voir qu'il n'est d'aucun parti, & qu'il était sans passion. Il est d'ailleurs bien difficile de croire qu'Adrien, qui était un homme de beaucoup d'esprit, ait choisi, pour secrétaire, un imbécille; & que Pline, qui écrit avec tant de circonspection, donne des éloges à un sot. Reste à l'examiner sur ce qu'il nous a laissé. Il n'a point de coloris, il est vrai; mais il est net & rapide, & sa composition est en général celle d'un homme instruit. Du reste son censeur n'est pas heureux dans le choix des morceaux qu'il attaque. Il l'accable d'injures pour avoir fait dire à Titus ce mot fameux, *mes amis, j'ai perdu un jour;* & cet autre, *il ne faut pas que personne sorte mécontent de l'audience d'un prince.* Voilà les plus fort griefs de M. Linguet. Il me semble qu'ils ne sont pas péremptoires, & c'est ce qu'on peut voir ci-après dans les réflexions sur Titus.

FRAGMENT
SUR
LES DOUZE PREMIERS CÉSARS.



CÉSAR.

Si nous avons parmi les modernes un homme qu'on puisse comparer à César, c'est peut-être Henri IV. On remarque entr'eux beaucoup de traits de ressemblance & d'objets de comparaison. Tous deux avaient reçu de la nature une ame élevée & sensible, un génie également souple & profond dans les affaires politiques, de grands talens pour la guerre: tous deux furent redevables de l'empire à leur courage & à leurs travaux: tous deux pardonnerent à leurs ennemis, & finirent par en être les victimes: tous deux connaissaient le grand art de s'attacher les hommes, & de les employer, art le plus nécessaire de tous à quiconque commande ou veut commander: tous deux étaient adorés de leurs soldats, & mêlaient les plaisirs aux fatigues militaires & aux intrigues de l'ambition. Farnese, à qui notre

Henri IV eut affaire, valait bien Pompée le rival de Céſar; & la France fut pour tous deux un champ de victoire. Céſar combattait des armées plus nombreuſes : Henri eut à vaincre des obſtacles de tous les genres avec moins de moyens. Tous deux avaient une activité prodigieuſe, & ſuivaient ce grand principe, qu'il ne faut laiſſer faire à d'autres que ce qu'on ne peut pas faire ſoi-même. Tous deux ont ſu régner, & ont régné trop peu. Si l'un eût vécu vingt ans de plus, le ſyſtême de l'Europe était changé. Si l'autre n'eût pas été enlevé par un aſſaſſinat, il eût accoutumé les Romains à la domination, auſſi bien qu'Auguſte, & aurait fait de plus grandes choſes que lui. Céſar prodigua l'argent dans une république qu'il voulait corrompre, Henri le ménagea dans une monarchie qu'il fallait rétablir. Tous deux furent arrachés, par une mort prématurée, aux grands projets qu'ils méditaient; & l'on peut croire que Henri eût été auſſi heureux contre les Eſpagnols, que Céſar pouvait l'être contre les Parthes. Arques, Fontaine-Françaiſe, Coutras, Ivry, ne ſont pas d'auſſi grands noms dans la mémoire des hommes, & n'entraînaient pas d'auſſi grandes deſtinées que la journée de Pharſale; mais il y avait autant de talens à déployer, avec moins

de

de renommée à obtenir. Céſar joignit la gloire des lettres à celle des armes ; & cet avantage manquait à notre Henri IV ; mais c'était la faute de ſon éducation & des temps, bien plus que de ſon génie : il avait l'eſprit juſte, l'élocution facile & ſouvent noble ; & la harangue de Rouen prouve qu'il eut l'éloquence des grandes ames. Sa cauſe était en tout légitime & glorieuſe : celle de Céſar, qu'il eſt impoſſible de juſtifier en bonne morale, peut s'excuſer en politique, ſi l'on conſidere qu'il avait néceſſairement la conſcience de ce qu'il pouvait faire & de ce qu'il devait craindre, & que parmi pluſieurs concurrens qui aſpiraient à être auſſi criminels qu'il le devint, il fut ou aſſez heureux ou aſſez malheureux pour être dans le cas de ſe déclarer le premier.



AUGUSTE.

L'AUTEUR des *Révolutions de l'Empire Romain* (M. Linguet) invective avec amertume, non pas contre les proscriptions & les cruautés d'Auguste, ce qui était tout simple, mais contre son regne qui jusqu'ici a été généralement loué. Il lui fait beaucoup de reproches qui paraissent fort injustes. Il prétend que c'est à lui qu'il faut s'en prendre si l'empire Romain fut renversé environ cinq cens ans après lui; que lui seul prépara ou laissa subsister les principes de destruction qui minerent par degrés ce grand corps, & finirent par l'abattre.

D'abord, si l'on veut absolument imputer à Auguste des désastres arrivés plusieurs siecles après lui, il est juste aussi de lui tenir compte de la durée de l'empire qu'il fonda; il faut lui attribuer le bien comme le mal. D'après cette compensation, l'édifice élevé par Auguste n'aura duré que cinq cens ans. M. Linguet nous dira que c'est bien peu de chose : mais c'est beaucoup plus que n'a duré l'empire fondé par Cyrus, celui d'Alexandre, celui des Califes, celui de Gengiskan, de Tamerlan; & il s'ensuivra que l'ouvrage d'Auguste n'était donc pas assis sur des fondemens aussi frêles

qu'on veut nous le dire. Voyons actuellement si c'est lui qu'il faut accuser de la destruction de son ouvrage.

M. Linguet lui reproche de s'être réservé à lui seul & à ses successeurs le commandement des armées : » Les soldats devinrent soldats » de l'empereur & non pas de la république. » Il partagea avec les sénateurs l'administra- » tion des provinces : mais il ne leur aban- » donna que celles qui se trouvant au centre » de l'état, n'avaient besoin d'aucunes forces » pour être contenues. Il en fit pour le sénat » une espece de prison honorable, dont les » troupes répandues sur les frontieres gardaient » toutes les issues. Il n'obligea pas cette com- » pagnie désarmée à lui déférer dans le civil » le pouvoir que lui donnait dans les camps » la subordination militaire ; mais il la mit » hors d'état de s'opposer à lui, s'il voulait » se l'attribuer. De cette disposition naquirent » des abus horribles & le comble du despo- » tisme sous ses successeurs, &c. » M. Linguet rapporte ensuite tous les désordres causés par la faiblesse des empereurs, ou par la licence des soldats ; & il en conclut : » telle fut la suite » de l'institution d'Auguste.

M. Linguet n'a pas bien étudié la généalogie des causes & des effets. Certainement si

M. de Montesquieu, qu'il traite fort légérement, & qu'il accuse d'être obscur, n'avait jamais été ni plus clair ni plus lumineux, son livre *de la grandeur des Romains* ne serait pas étudié par les philosophes & par les politiques. Ou les paroles que nous venons de rapporter n'ont aucun sens, ou il faut convenir qu'elles ont celui-ci : qu'Auguste eut tort de se réserver le commandement des armées, de ne pas laisser au sénat assez de force pour le contenir lui-même s'il voulait abuser de son pouvoir, & que cette disposition fut la source des malheurs qui arriverent après lui.

1°. N'est-il pas bien étrange qu'on blâme un usurpateur, le fondateur d'une monarchie, d'avoir fait tout ce qu'il fallait pour mettre entre ses mains toutes les forces de l'état? Auguste n'avait-il versé tant de sang que pour rester volontairement sous la dépendance du sénat? devait-il partager avec lui les troupes & les provinces, de maniere à le laisser aussi puissant que lui-même, en état de recommencer la guerre civile, & de mettre en balance ce qui avait été décidé à Actium? Si telle eût été la conduite d'Auguste, on le regarderait comme un imbécille. Il fallait donc le louer d'avoir tenu une conduite toute opposée, & d'avoir su faire pendant quarante ans,

d'une république ſi fiere & ſi orageuſe, la monarchie la plus calme & la plus ſoumiſe. Dans tous les empires abſolus, les forces militaires ſont immédiatement ſous la main du prince, ſans reſtriction & ſans partage; & il n'y a point de *corps intermédiaire* qui ait d'autre pouvoir que celui de faire parler les loix devant le prince, ſi le prince veut les entendre.

2°. Comment peut-on prétendre que cette diſpoſition, faite pour affermir le trône des ſucceſſeurs d'Auguſte, dût l'ébranler & le renverſer ? Elle produiſit le deſpotiſme, dit M. Linguet. Et Auguſte voulait-il autre choſe ? Toute monarchie, dit M. de Monteſquieu, ne tend-elle pas au deſpotiſme ? Mais, ajoute-t-on, les ſoldats vendirent l'empire, & les empereurs ſe ruinerent pour ſatisfaire les ſoldats. Oui, c'eſt ce qui arriva. Mais eſt-ce la faute d'Auguſte ſi des tyrans faibles ou féroces ſe laiſſerent gouverner par des légions dont il les avait rendus maîtres; s'ils ſouffrirent qu'un préfet du prétoire donnât des ordres à l'empire, tandis qu'ils en donnaient à peine aux eſclaves de leur palais ? Eſt-il coupable de la ſtupidité de ſes ſucceſſeurs ? Les ſoldats ne furent-ils pas ſoumis dès qu'il y eut ſur le trône un homme fait pour les commander ? L'inſolence & l'intrigue ont toujours ou intimidé

la faiblesse, ou trompé l'ignorance dans tous les gouvernemens, & dans tous les pays. C'est pour ne s'être pas conduits comme Auguste, que ses successeurs furent souvent renversés du trône; c'est pour avoir permis qu'on tournât contre eux les armes qu'il leur avait mises dans les mains.

M. Linguet lui reproche le défaut d'ordre dans les finances, comme une source des malheurs de l'empire; il l'accuse de n'avoir pas *établi dans la perception des impôts cette uniformité qui seule les rend utiles*. Ce projet, qui n'est pas nouveau, peut être fort bon : mais, comme malgré les lumieres acquises depuis près de deux mille ans on ne l'a pas encore adopté, il faut excuser Auguste de n'avoir pas fait, dans une nouvelle création de gouvernement, ce qu'on n'a fait dans aucun des états policés & affermis depuis long-temps. Les rapines des proconsuls furent odieuses & impunies sous les mauvais empereurs; elles furent réprimées sous les bons princes. Le brigandage devint affreux vers les derniers temps de l'empire, & put contribuer au soulévement des peuples; mais c'était encore la faute des princes qui ne savaient pas gouverner, & non pas celle d'Auguste, qui n'était pas obligé de leur apprendre à gouverner.

Un autre reproche que lui fait le même auteur, c'est d'avoir laissé subsister les accusations de *leze-majesté*, & de *leur avoir bientôt fait changer d'objet*, c'est-à-dire que les accusations intentées d'abord contre les crimes d'état ne se porterent plus que sur les délits qui regardaient la personne du prince. Ce n'était point à Auguste à anéantir une loi qui jusqu'alors avait été regardée comme la sauve-garde de l'état, & qui avait servi souvent à réprimer de mauvais citoyens. Il est bien vrai qu'on en fit dans la suite l'abus le plus cruel & le plus horrible; mais cet abus, ce fut Tibere qui l'introduisit, & non pas Auguste : nous ne voyons pas sous son regne un seul homme que ces accusations de leze - majesté aient fait périr injustement. Rien n'était si libre sous son regne que les discours des citoyens, & c'est ce qui arrivera toujours quand le prince sera placé par son génie à la hauteur où l'on juge les discours des hommes, & ne se croira pas obligé de les avilir pour en être obéi. M. Linguet convient lui-même que le gouvernement d'Auguste fut éloigné de toute violence. Il ne fallait donc pas dire que ce fut lui qui fit changer d'*objet* aux accusations de leze-majesté, puisqu'on ne peut pas citer un seul exemple de ce *changement d'objet*. Il ne fallait

pas dire qu'Auguste *était digne d'autoriser* les horreurs que cette *pratique* produisit dans la suite, puisqu'Auguste n'employa point *cette pratique*, & que sa politique consistait à se faire pardonner son usurpation, en conservant, autant qu'il se pouvait, toutes les formes de l'ancienne république, & toutes les apparences de la liberté. Il eût été bien sage & bien grand peut-être de prévoir combien cette loi de *leze-majesté* pouvait devenir une arme terrible entre les mains des délateurs & sous le regne d'un tyran; & de restreindre, autant qu'il était possible, les interprétations homicides que l'on pouvait donner à une pareille loi : mais y a-t-il quelque frein que la tyrannie ne sache rompre ? De quoi auraient servi ces précautions contre l'ingénieuse malignité de Tibere, contre l'insolente cruauté de Néron, contre l'extravagante barbarie de Caligula ? Les tyrans trouveront toujours des délateurs; & ce sont ceux qui, n'ayant ni assez de constance pour souffrir, ni assez de courage pour se venger, ont la bassesse nécessaire pour se faire bourreaux.

L'auteur se fonde apparemment sur ces imputations si injustes, pour ajouter que *le nom d'Auguste n'est pas parvenu jusqu'à nous avec toute l'horreur qu'il mérite; que les vers admirables qu'on*

fite tous les jours, & qui sont pleins de ses éloges, font oublier les horreurs de sa vie, conservées par des historiens qu'on lit rarement; & que s'il y a quelque chose d'humiliant pour la littérature, c'est de penser qu'il n'a manqué peut-être à Néron, pour exciter la vénération des siecles postérieurs, que d'avoir un Virgile sous son regne, & de le bien payer. Voila des hyperboles oratoires; mais elles sont fortes, & un historien ne devrait pas se les permettre. Il me semble qu'avant M. Linguet, on a mis dans la balance les bonnes & les mauvaises qualités de cet usurpateur, qu'on a su avant lui tout ce que les vengeances d'Octave eurent d'atroce pendant son triumvirat, mais qu'on a senti tout ce que quarante ans d'un regne *heureux & juste*, proposé avec raison comme un modele à tous les princes, avaient de glorieux & de respectable. Il sut se faire adorer des Romains, & en fut pleuré à sa mort. Ces larmes sont un éloge qu'il est difficile à M. Linguet de démentir, & qui justifie ceux que les gens lettres lui ont prodigués. Le génie est bien puissant sans doute; mais quand même Lucain eût fait d'aussi beaux vers que Virgile, & eût été encore mieux payé, je ne crois pas qu'il eût réussi à placer au même rang qu'Auguste, qui fit le bonheur des hommes pendant quarante ans, un monstre

qui les fatigua de ses crimes que ne rachetait aucune bonne qualité, & qui était aussi méprisable qu'odieux. Les lettres n'auront jamais le funeste pouvoir de renverser entiérement toutes les notions de la justice & de la raison, & d'en imposer au genre humain sur ce qui l'intéresse le plus, c'est-à-dire, sur la place qu'il doit donner à ceux qui ont été les maîtres de ses destinées.



TIBÉRE.

On peut regarder Tibere comme une des ames les plus perverſes qui aient jamais déshonoré la nature humaine. Il y a eu des tyrans qui ont commis de plus grands crimes : il n'y en a point d'auſſi odieux, & dont les actions & les paroles ſoient auſſi déteſtables. La plupart de ces deſpotes qui ont traité les hommes comme des jouets & des victimes, étaient des eſprits faibles, étourdis de leur grandeur, corrompus par la flatterie, énervés par le pouvoir, & c'eſt du moins une excuſe. Tibere n'en peut avoir aucune : il avait la tête ſaine & robuſte, accoutumée au travail & à l'application ; il n'était dupe de perſonne. Parvenu à l'empire dans un âge mûr, il l'avait accepté avec précaution, & en jouiſſait ſans ivreſſe ; il en connaiſſait les devoirs, & rempliſſait très-bien ceux qui tiennent à une adminiſtration ſévere : ſouvent il portait une loi ſage en commettant une action atroce, & parlait avec gravité & ſageſſe en agiſſant avec barbarie. Quel fut donc le principe de toutes ſes cruautés ? Je vais tâcher de le développer.

Il était né dur & méchant ; mais avec aſſez

d'efprit pour ne l'être qu'autant qu'il le voudrait, ou qu'il le faudrait. Naturellement taciturne & obfervateur, fes réflexions avaient pris la teinte de fon ame ; elles étaient fombres & noires. Il n'avait vu dans les hommes que ce qui apprend à les méprifer. Placé dans des conjonctures épineufes, en butte aux dangers & aux foupçons, un fentiment de haine s'était joint à ce mépris pour l'humanité, qui fe manifefta dans prefque toutes les actions de fa vie. Forcé de dévorer des affronts & des chagrins, il s'était aigri dans le filence & dans la retraite ; enforte que, lorfqu'il monta fur le trône, il fut difpofé à faire le mal par caractere & par vengeance, & à s'armer de tous fes vices, qui peut-être feraient reftés *oififs* dans fon ame, fi les circonftances & les contrariétés ne les avaient réveillés : à-peu-près comme un reptile vénimeux fuit volontiers l'afpect des hommes ; mais lorfqu'il eft attaqué & tourmenté, s'irrite, fe gonfle & combat avec fes poifons.

Tibere, comme l'a remarqué Tacite, ne déploya que par degrés tout ce que fon cœur renfermait de méchanceté. Elle fe laiffait voir de temps en temps, & annonçait tout ce qu'on en devait craindre; mais fon activité, fes foins, fes lumieres, une modération affectée, balan-

çaient l'opinion des hommes : on voyait bien qu'il n'était pas possible de l'aimer; mais on ne savait pas à quel point on devait le haïr. Il se fit long-tems un jeu cruel d'exercer la bassesse & la patience du sénat, & de conduire les hommes qu'il gouvernait au degré d'avilissement dont il les croyait capables, ne fût-ce que pour justifier à ses propres yeux l'opinion qu'il en avait; peut-être allerent-ils jusqu'à la surpasser, & c'est ce qu'on peut dire de plus fort. Mais en les voyant si abjects, il songeait souvent qu'ils avaient flatté César, & l'avaient assassiné; qu'ils avaient conspiré vingt fois contre Auguste; que la crainte seule les lui soumettait; que dans le temps de la prospérité des petits-fils d'Auguste, ces mêmes hommes qui rampaient actuellement à ses pieds ne l'appellaient que l'*exilé de Rhodes*, & auraient conduit la main du jeune Caïus pour signer son arrêt de mort. Toutes ces idées, roulant à tout moment dans cette ame farouche, lui inspiraient une rage muette & cachée; & sur le moindre prétexte, il sévissait contre ce sénat qui lui était toujours suspect, & contre ses propres flatteurs, & contre les ministres mêmes de ses vengeances : car rien n'était assuré auprès d'un tyran politique qui jugeait la méchanceté qu'il avait à ses ordres, ordonnait

le crime & le punissait, & sur-tout en savait trop pour épargner jamais ses complices. S'il laissa Séjan régner dans Rome, c'est que, fatigué de la bassesse dégoûtante des Romains, & résolu de se retirer à Caprée, il lui fallait quelqu'un sur qui il pût se reposer des soins du gouvernement, & rejetter une partie de ce fardeau de l'exécration publique qui pesait sur sa conscience. C'est dans cette retraite de Caprée, que son ame s'endurcit encore & devint plus féroce qu'elle ne l'était naturellement. Il n'avait plus à rougir de ses actions devant un peuple nombreux, dont l'opinion contient toujours à un certain point le tyran le plus déterminé, sur tout s'il a de l'orgueil, & Tibere en avait. D'ailleurs les terreurs inséparables de la tyrannie redoublaient dans la solitude, dans l'éloignement des affaires, & dans une vieillesse avilie & coupable. Cette cruauté circonspecte & raisonnée qui d'abord avait agi par principe, était devenue une habitude; car on aime d'autant plus le sang, qu'on en a versé davantage; & ils paraît que les supplices des malheureux étaient pour lui un besoin qui ne peut être connu que d'une ame abominable, avide de sensations atroces. Les remords, auxquels on n'échappe point, quoiqu'on en ait pu dire, & qui de temps en temps s'em-

parent du méchant, de maniere qu'il ſe hait plus peut-être que les hommes ne le haïſſent, le jettaient quelquefois dans une eſpece de délire dont on nous a conſervé des preuves, & ce délire toujours ſanguinaire, tel que doit être le délire d'un monſtre, ſuffit pour rendre probables toutes les barbaries recherchées qui ſouillent les pages de ſon hiſtoire.

Le même auteur qui a eſſayé de décrier le gouvernement d'Auguſte, s'eſt plu à juſtifier & même à exalter celui de Tibere. Il prétend démontrer l'abſurdité des imputations dont Tacite & Suétone ont accablé ſa mémoire : il ne veut voir dans l'un que de la malignité, & dans l'autre que de la bêtiſe ; & cet apologie du tyran le plus exécrable, eſt plus longue & plus verbeuſe que ne le ſerait le panégyrique du meilleur roi. M. Linguet, combattant ſans aucune autorité deux hiſtoriens qui s'accordent entr'eux, deux hommes publics, dont l'un fut conſul & l'autre ſecrétaire d'un empereur, & qui écrivaient il y a près de deux mille ans, ſur des monumens originaux, devrait, ce me ſemble, être bien fort de raiſons & oppoſer l'évidence à l'authenticité ; mais on eſt également étonné de la hardieſſe des aſſertions, & de la faibleſſe des moyens. *On n'attend point*, dit-il, *juſqu'à ſoixante & huit*

ans pour se déshonorer par des excès : il n'est gueres probable que le libertinage naisse dans le cœur d'un homme à l'instant où presque toutes les passions y meurent. Le contraire est précisément démontré par l'expérience, & fondé sur la nature. C'est l'imagination déréglée d'un vieillard qui, s'éveillant pour la débauche quand les sens sont morts pour le plaisir, enfante des monstres, & supplée, par des fantaisies sales & bisarres, à l'impuissance de jouir. Tout ce qu'on raconte des abominations de Tibere dans Caprée ne serait pas croyable d'un jeune homme : la santé & la force admettent sans doute des raffinemens de volupté; mais des ressources aussi extraordinaires que celles qu'on nous dépeint dans la vie de Tibere, ne sont faites que pour la faiblesse qui s'irrite, se consume, & se précipite dans les illusions de la perversité. La jeunesse a trop de desirs pour imaginer tant de moyens; & l'extrême corruption ne peut naître que quand la nature est défaillante. Il est très-probable que Tibere, las des hommes, dégoûté de sang, & fatigué de lui-même, se tournant vers la débauche pour s'étourdir & se désennuyer, & sentant qu'il s'y prenait bien tard, se jetta dans les excès les plus affreux, & se servit des facilités que lui donnait le pouvoir suprême, pour abuser en tout de l'humanité.

bité. Quand on songe que Tacite & Suétone citent devant tout le peuple Romain les termes nouveaux & connus généralement que Tibere avait créés pour exprimer des infamies nouvelles; que le souvenir & le nom s'en sont conservés dans des médailles antiques, nommées les *médailles spintriennes*, qui subsistent encore aujourd'hui, on a peine à concevoir comment M. Linguet donne, pour toute réponse à tant de témoignages, l'impossibilité d'être vieux & débauché. . . . .

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est le tableau de la vie de Tibere à Caprée, que M. Linguet substitue de sa pleine autorité à celui qu'ont tracé le *malin* Tacite & *l'imbécille* Suétone. *Après une vie, sinon vertueuse, au moins assez réglée pour un prince, il se retire à la campagne, & s'y livre à une vie douce & solitaire. Jaloux de son repos & d'une gaieté que les embarras du trône ne laissent guere connaître aux princes, il ne se montre plus qu'à des amis, par qui il ne craignait pas d'en être distrait.* Ne dirait-on pas que l'auteur parle de Cicéron se retirant à Tusculum? On conviendra aisément que la vie de Tibere ne fut pas *vertueuse*; mais on est un peu étonné de cette vie *douce & solitaire*, dans une île d'où partaient tous les jours, de l'aveu même de M. Linguet, des ordres de proscription & des arrêts de

mort qu'il est impossible de nier, puisque Tacite & Suétone citent les noms des victimes, qui étaient les plus illustres citoyens de Rome, puisque leurs arrêts étaient consignés dans les régistres du sénat & dans les archives de l'empire, que Suétone, secrétaire d'un empereur, avait sous les yeux. On est encore plus surpris de cette *gaieté dont Tibere était jaloux*, quoique M. Linguet ait dit auparavant, *qu'il avait l'humeur sombre & beaucoup de rudesse dans le caractere.* Cette *gaieté*, ces *soupers agréables* (ce sont encore des expressions de l'auteur) ce *repos solitaire* d'un homme qui ne s'occupait qu'à faire entendre des témoins & tourmenter des accusés, toute cette peinture riante ferait croire que M. Linguet a eu des mémoires particuliers sur la vie de Tibere. Il veut absolument qu'il ait été *gai* & *agréable*, & qu'il ait eu *des amis qu'il conserva jusqu'à la mort* : d'un autre côté il convient qu'il avait l'ame *féroce*; mais qu'*à l'égard de la cruauté qu'on lui a reprochée avec quelque raison, il y aurait bien des choses à dire.* Ces *choses à dire*, c'est qu'*il fit périr avec les formalités de la justice beaucoup de citoyens distingués*; que *sa sévérité naturelle, aigrie par les satyres, enhardie par les bassesses, donna lieu dans Rome aux scenes les plus tristes, aux plus terribles abus de la puissance arbitraire.* Ce qui est certain, c'est que

ces scenes si tristes & ces abus si terribles ne pouvaient avoir que lui pour auteur, & l'on ne voit pas trop quelles excuses on peut y trouver. Mais M. Linguet en trouve, & les voici : c'est qu'*on l'avait accablé de railleries mordantes & de libelles injurieux.* Il n'y a peut-être point de prince au monde contre qui on n'ait fait des libelles, depuis Auguste jusqu'à Louis XIV. Tous n'ont pas été des Tiberes, & M. Linguet nous permettra d'en remercier le ciel. D'ailleurs, dans les exécutions ordonnées par Tibere, on n'en voit pas une qui ait pour motif un libelle à punir. Les auteurs surent se cacher. *Il était facile, sous un nouveau regne, de prendre des regrets un peu vifs, pour un commencement de projets ambitieux.* Le regne d'Auguste était encore plus nouveau que celui de Tibere, & cependant des *regrets un peu vifs* ne furent point des crimes d'état; c'est qu'Auguste ne fut cruel qu'autant qu'il eut des concurrens, & que Tibere était barbare par caractere. Je défie M. Linguet lui-même de trouver une autre raison de cette différence de conduite, & c'est pourtant ce qu'il devrait trouver. *Le prince obligé par son intérêt personnel de maintenir la tranquillité publique, ne devait pas balancer à lui sacrifier les victimes qu'elle semblait exiger. Machiavel n'est pas le premier inventeur de cette po-*

litique plus inhumaine encore que nécessaire. On voit aussi qu'il n'en est pas le dernier apologiste. *Telle a toujours été & telle sera toujours la morale de tous les gouvernemens. . . . Toutes les violences ne deviennent-elles pas légitimes aux yeux des hommes en place, dès qu'elles peuvent se couvrir de ce nom aussi terrible au moins que sacré, le bien de l'état ? . . . Tibere, en les introduisant dans le sien, ne fit que se conformer aux maximes de tous les princes à qui leurs ministres persuadent qu'il faut régner sans inquétude, & qu'il est beau d'être obéi sans examen.* Voilà précisément la morale de Mathan :

Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

Que signifient toutes ces phrases ? que Tibere régna comme les mauvais princes, & que les mauvais princes ont régné comme Tibere. Mais Titus, mais Trajan, mais les deux Antonins, mais Marc-Aurele, ont suivi d'autres maximes. On sait bien que c'est peu de chose à opposer à la foule innombrable des tyrans & des mauvais rois : mais depuis quand justifie-t-on le crime par le nombre des coupables ? Et quand tous les souverains du monde auraient pensé comme Tibere, & qu'un seul eût vécu comme Henri IV, il n'en serait pas moins vrai que tous ces souverains seraient

des monstres, & que Henry IV seul serait un roi. On me dira peut-être que Henri IV est mort assassiné : Je répondrai que Louis XI est mort dans son lit. Lisez ces deux morts dans l'histoire ; & choisissez.

J'avouerai, avec M. Linguet, que Tibere ne fut pas *conquérant, qu'il ne sacrifia point une infinité d'hommes à l'ambition la plus insensée.* Mais il en sacrifia *une infinité* à la cruauté la plus injuste & la plus raffinée : il leur rendit la vie aussi affreuse & plus affreuse même que la mort. Il ne se borna point *à quelques têtes de marque*, il en abattit un nombre prodigieux, suivant Tacite, Suétone, Dion, &c. *Les peuples ne furent point foulés sous son regne :* d'accord; personne n'a prétendu qu'il n'eut pas les talens nécessaires pour gouverner : mais c'est ce qui rend sa tyrannie plus exécrable. *C'est sur le nombre*, dit M. Linguet, *& non sur la qualité des victimes, que je mesure mon horreur pour les tyrans.* Tibere en fit périr de toute qualité ; & à l'égard du nombre, je ne veux pas disputer avec M. Linguet ; je n'ai pas le relevé arithmétique de tous les meurtres qu'il ordonna. Je m'apperçois seulement que M. Linguet ne croit pas ce nombre assez grand pour mériter *son horreur ;* car il n'en a aucune pour Tibere ; il s'en faut de beaucoup. *César le grand*, le dé-

ment César, chargé d'un million de meurtres, serait à mes yeux un million de fois plus détestable que l'infâme Néron, si celui-ci n'en avait commis qu'un. C'est dommage que cette phrase n'ait aucun sens; car si Néron n'avait commis qu'un meurtre, il ne serait pas l'*infâme Néron*. *Qu'importe à l'infortuné qui périt, que ce soit sur un champ de bataille, dans une prison, ou sur un échauffaud?* Il importe beaucoup; & les soldats qui allaient gaiement se faire tuer à Fontenoi, ne se croyaient pas tout-à-fait aussi malheureux que les criminels qu'on mene à la Greve, après les avoir appliqués à la torture. Enfin de ce que les peuples ne furent pas foulés, & de ce que *les domestiques de Tibere n'avaient pas l'air insolent*, M. Linguet conclut que *le petit nombre des princes dont la postérité chérit avec raison la mémoire, n'a rien fait de plus pour le bonheur des peuples.* C'est-à-dire que si un roi faisait rouer ses ministres, son chancelier, le premier président, une centaine de conseillers, quatre ou cinq cens seigneurs, uniquement parce qu'à souper ils n'auraient pas dit du bien de son regne, ou qu'ils n'auraient pas bu à sa santé, ce serait d'ailleurs le meilleur des rois, pourvu que le pain ne manquât pas à la Halle, & que les huissiers de la Chambre fussent polis.

Pour terminer dignement un morceau si

étrange, on fait à Trajan & au divin Henri IV l'affront de placer leurs noms à côté de celui de Tibere. *Combien de souverains seraient mis par leurs flatteurs sur la même ligne que Trajan & Henri IV; s'ils avaient montré la centieme partie de la bienfaisance que les plus cruels ennemis de Tibere ne peuvent lui refuser? Ces cruels ennemis de Tibere* sont les historiens qui n'avaient aucun intérêt quelconque à le diffamer. Quant aux *flatteurs*, M. Linguet n'augure pas encore assez de leur confiance : ils ne seraient pas plus embarrassés pour comparer à Trajan un prince qui n'aurait aucune espece de mérite, qu'il ne l'est pour placer Tibere au rang des meilleurs souverains.



CALIGULA.

C'est une chose remarquable que cette suite de monstres qui occuperent le trône de l'empire presque sans interruption, à compter depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle de Domitien. Malheureusement il ne faut presque compter pour rien le regne de Titus qui ne dura que deux ans, & qui fut assez long pour l'immortaliser, mais trop peu pour établir le bonheur de Rome. Vespasien seul, parmi les dix premiers successeurs d'Auguste, Titus excepté, paraît avoir été digne de régner, & joignit à cet avantage celui de jouir du trône assez long-temps pour rendre ses talens utiles aux Romains. Il est probable que l'extrême corruption des moeurs, la dégradation des ames, les crimes si fréquens qui souillaient le palais des Césars, la mauvaise éducation que leur donnaient des esclaves ou des affranchis à qui l'on confiait l'espérance des peuples, & qui n'avaient d'autre intérêt que d'avilir les maîtres pour écraser les sujets, contribuerent beaucoup à développer & à fortifier les mauvaises dispositions que ces princes avaient reçues de la nature, étoufferent ce

qu'ils pouvaient avoir de vertu, & les rendirent plus méchans qu'ils n'auraient été. Quelle éducation, par exemple, avait eue Caligula à la cour de Tibere? Que pouvait-on attendre d'un jeune homme accoutumé à mépriser le sang humain à force d'en voir répandre, endurci par les cruautés commises sous ses yeux, & corrompu par un homme tel que Macron, capable de lui prostituer sa femme, & de lui vendre les derniers instans de son maître? Qu'on s'étonne après cela des horreurs de son regne. Il était fou, dira-t-on; mais Charles VI parmi nous l'était aussi, & il n'a point été barbare. La folie de Caligula était celle d'un tigre, & il est inconcevable qu'on l'ait souffert pendant plus de trois ans sans l'enchaîner ou le détruire. Rien ne prouve mieux la terreur servile que le despotisme avait inspirée au sénat, & qu'entrenaient les glaives dont le palais impérial était rempli. Les soldats seuls devaient être les maîtres sous le regne d'un fou furieux qui ne connaissait ni loi, ni raison; & cet abominable regne aurait duré beaucoup plus long-temps, si, par une suite de son extravagance, Caligula n'eût offensé & menacé ceux même qui faisaient sa sûreté. Ce ne fut point dans le sénat, qui aurait dû faire justice de lui, que se forma la conspiration: ce fut

dans son propre palais, & parmi ses domestiques les plus intimes. Certainement jamais il n'y eut un instant plus favorable pour faire revivre la liberté, que l'instant de sa mort. Il ne restait des Césars que l'imbécille Claude, & il n'y avait pas un seul homme puissant qui songeât à régner. Si, au lieu de s'amuser à délibérer, le sénat se fût rendu maître des portes par le ministere des chevaliers, & les eût fermées aux prétoriens qui campaient à quelque distance ; si, après cette démarche ferme & décidée, il eût exhorté le peuple à la liberté, & député vers les prétoriens pour leur faire des conditions honorables, & les engager à ne point s'opposer au bonheur commun, il est vraisemblable que quelques milliers de soldats qui seuls avaient intérêt à créer un empereur, n'auraient pas assiégé Rome plutôt que de s'unir à tous leurs concitoyens. Mais les Romains n'étaient plus dignes de la liberté. Les démarches des soldats furent unanimes & vigoureuses; celles du sénat timides & incertaines : & l'on vit alors le fruit de la politique d'Auguste, qui en mettant les corps militaires sous la dépendance immédiate des empereurs, les accoutuma à ne point reconnaître d'autre pouvoir, & leur fit sentir combien il leur était avantageux d'appartenir à un

ſeul homme intéreſſé à leur prodiguer les graces & les récompenſes, plutôt qu'à un corps de magiſtrature dont l'eſprit eſt toujours ſévere, & qui ne croit jamais devoir rien à perſonne.

L'auteur *des Révolutions de l'Empire Romain* n'ajoute pas plus de foi à Suétone & à Dion, ſur ce qui regarde Caligula, que ſur ce qui concerne Tibere. En admettant la folie de cet empereur, il oppoſe beaucoup de raiſonnemens aux extravagances qu'on lui attribue. Il me ſemble pourtant qu'on peut tout croire d'un fou méchant qui eſt ſur le trône. Il ne veut pas, par exemple, que Caligula ait fait fermer les greniers publics. Il prétend qu'il y aurait eu ſédition. Oui, s'ils euſſent été fermés aſſez long-temps pour produire la famine; mais c'eſt ce que ne diſent point les hiſtoriens, & il eſt évident que ce n'était que la fantaiſie paſſagere d'une tête renverſée, qu'un autre caprice remplaça un moment après. Il eſt ſans doute fort peu intéreſſant de ſavoir s'il voulait réellement faire ſon cheval conſul. M. Linguet prétend que ce n'était qu'une raillerie, comme la botte que Charles XII voulait envoyer au ſénat de Stokolm. Mais l'orgueil injurieux d'un conquérant deſpote, aigri par le malheur & les contradictions, ne reſſemble en rien aux extravagances puériles de Caius à

l'égard de ce cheval, à qui il donna une maison complette. En vérité ce n'eſt pas la peine de démentir deux hiſtoriens ſur les folies d'un homme qu'on reconnaît pour fou, ni ſur-tout de ſoutenir que Caligula n'a pas pu *dire d'injures* au ſénat; car il eſt très-vraiſemblable qu'il en a pu dire beaucoup.



CLAUDE.

Il semblait que tout contribuat à désoler & à avilir l'empire Romain. Un imbécille prit la place d'un fou, & un monstre succéda à cet imbécille. Il n'y a peut-être point d'exemple d'une pareille succession dans aucun empire; & ce qui prouve le prodigieux ascendant des Romains sur les autres nations, c'est que, malgré le mépris qu'inspirait leur maître, ils n'en étaient pas moins redoutés, ni moins victorieux dans les différentes parties du monde. Les légions avaient encore leur ancien courage, quoique sans amour pour la patrie, & la même discipline militaire, quoiqu'avec beaucoup moins de docilité. Enfin, des bords de l'Euphrate, un roi vint se prosterner devant Claude, & l'intrépide Caractacus, le héros de l'Angleterre, fut mené en triomphe dans Rome. L'ancienne république n'avait point eu de momens plus glorieux.

Ce Claude, si justement méprisé, n'était pas sans quelques bonnes qualités; il aimait la justice. Mais quoique l'auteur des *Révolutions de l'Empire Romain* veuille le justifier contre M. de Montesquieu, d'avoir évoqué à lui & dans son

NÉRON.

Et ton nom paraîtra, dans la race future,
Aux plus cruels Tyrans une cruelle injure.

Britannicus, Act. 5.

VOILA ce qu'on a dit de plus fort contre Néron, & ce qu'il a mérité. On est assez surpris de voir dans Suétone un long tableau froidement tracé de toutes les barbaries de ce monstre, sans qu'il échappe à l'historien un seul mouvement d'indignation; mais on n'est que plus satisfait ensuite, lorsque venant à la révolution qui le détrôna, il se sert de cette transition, digne d'un meilleur auteur que lui : *Le monde, après avoir supporté un tel monstre près de quatorze ans, en fit à la fin justice.* Il semble en ce moment que l'historien & le lecteur soient soulagés ainsi que l'univers, & secouent le fardeau des crimes de Néron. Il y en a dont l'idée seule épouvante, & fait rougir la nature humaine. Le meurtre d'Agrippine est de ce nombre. Les circonstances du crime sont si effrayantes, qu'elles paraissent l'emporter sur le crime même; &, malheureusement, on ne saurait les révoquer en doute. Les historiens sont d'accord sur cet affreux détail. Jamais un seul & même parricide ne fut commis tant de fois.

fois. Néron eſſaie le poiſon. Le poiſon ne réuſſit point. Il invente, après de longues méditations, une machine qui doit faire tomber le plat-fond d'une chambre ſur Agrippine & l'écraſer. Ce moyen eſt encore ſans effet. Il a recours à un vaiſſeau qui doit ſe briſer au milieu de la route, & abîmer ſa mere ſous les flots. Il ſemblait impoſſible qu'elle échappât; elle échappe contre toute apparence. Jamais un coupable n'eut tant de fois l'heureuſe occaſion du remords, & ne s'attacha à ſon crime avec une fureur plus réfléchie. Mais ce qui ſurpaſſe tout, c'eſt le moment des adieux d'Agrippine & de Néron, avant qu'elle entre dans le vaiſſeau où elle doit périr. Tacite & Suétone s'accordent à dire qu'il lui baiſa le ſein. Il faut dire plus; Suétone ſe ſert d'une expreſſion moins décente que celle de *ſein*, & qui, lorſqu'on ſe ſouvient des projets de Néron ſur Agrippine, ou de ceux d'Agrippine ſur Néron, préſente à l'imagination effrayée toutes les atrocités réunies. Certainement les annales du monde n'offrent rien de plus horrible qu'un fils baiſant le ſein de ſa mere avant de l'envoyer à la mort; & il faut convenir que l'hiſtoire des Céſars eſt celle de l'humanité dégradée en tout genre. Tacite, à qui l'on reproche de faire ſouvent des réflexions ma-

lignes, essaie de donner une interprétation plus douce aux abominables caresses de Néron. *Peut-être*, dit-il, *l'aspect de sa mere, qu'il voyait pour la derniere fois, de sa mere qui allait périr, touchait un moment cette ame, toute féroce qu'elle était.* Ni Tacite, ni Suétone, ni Dion n'affirment qu'il parcourut des yeux & des mains le corps de sa mere massacrée; mais ils assurent qu'on le disait & qu'on le croyait; & cette circonstance incertaine n'est pas plus horrible que celles qui sont prouvées.

Nous devons bien regretter d'avoir perdu, entre autres morceaux de Tacite, celui de la mort de Néron. Si cette peinture est belle, même dans Suétone, qu'aurait-elle donc été sous la main d'un homme tel que Tacite! Ce sont là de ces momens qui consolent des horreurs dégoûtantes qui surchargent l'histoire des empereurs: c'est un de ces grands tableaux qui rendent l'histoire ancienne si dramatique & si intéressante. Qui est-ce qui ne sent pas quelque plaisir à voir Néron, réveillé au milieu de la nuit par la crainte qui précède la punition & qui la commence; saisi d'effroi en voyant son palais désert, abandonné de ses domestiques & de ses gardes, errant dans les ténèbres, allant frapper aux portes de ceux qui la veille baisaient le seuil de son palais,

& qui alors lui ferment leur maiſon, & ne répondent pas même à ſes prieres ? Quel ſpectacle de vengeance & de juſtice ! Il rentre chez lui ; on a déjà pillé juſqu'à ſon lit. Tout a fui avec ſes dépouilles ; le voilà ſeul, chargé de la haine univerſelle, & attendant le ſupplice. Il demande la mort ; mais il ne trouve pas même une main qui veuille l'égorger & le délivrer de lui. Il fuit avec un vil compagnon de débauche & un affranchi : il fuit & il ſent trembler la terre ſous ſes pieds ; ſes yeux ſont éblouis du feu des éclairs : il fuit & il entend dire à ſes côtés : *Voilà des gens qui pourſuivent Néron.* Il fuit, &, en paſſant près du camp des Prétoriens, il entend ſes propres ſoldats qui le chargent d'imprécations. Il meurt enfin, mais lâchement ; il ne ſe réſout à mourir que par la crainte du ſupplice ; & il faut qu'un eſclave ſoutienne ſa main tremblante, & lui aide encore à ſe dérober aux bourreaux.



GALBA.

Tacite ne nous repréſente point Galba comme un homme ſans mérite ; & cet Empereur eſt du nombre de ceux dont on ne voit que les fautes, parce qu'ils ont éprouvé des malheurs. Sa conduite dans ſes gouvernemens, ſans être irréprochable, prouve cependant qu'il ſavait commander, & ce mot ſi ſenſé ſous un mauvais prince, *on ne demande compte à perſonne de ſon oiſiveté*, prouve qu'il avait de l'eſprit & de la politique. Il monta trop tard ſur un trône orageux. Son grand âge ne pouvait pas en impoſer ; & malheureuſement à la faibleſſe qu'il eut de ſe laiſſer conduire par de médiocres ſubalternes, il joignit l'imprudence de vouloir rétablir l'autorité de l'ancienne diſcipline au milieu de la corruption générale, ſans avoir une puiſſance aſſez affermie pour faire reſpecter ſes volontés. Il était à la fois trop facile pour des confidens domeſtiques qu'il fallait contenir, & trop dur pour des ſoldats qu'il fallait ménager ; auſſi fut-il la victime de la haine qu'il inſpirait, & encore plus de celle qu'excitaient d'indignes favoris.

Au ſurplus on ne peut s'empêcher de con-

venir que ſes intentions étaient nobles & dignes de l'ancienne république. Les vieux Romains auraient applaudi à la réponſe qu'il fit aux demandes des légions: *J'ai coutume d'enrôler des ſoldats, & non pas d'en acheter* (1). Il ne manquait à cette parole que des forces pour la ſoutenir.

S'il ne ſut ni prévoir, ni prévenir ſon infortune, il ſut au moins la ſoutenir avec courage. On ne lui reproche aucun mot, aucune démarche qui décéle une ame timide & troublée dans ces inſtans toujours ſi terribles où l'on eſt entre le trône & le précipice. Rien n'eſt plus beau peut-être que ce qu'il dit à ce ſoldat qui dans le premier moment de confuſion que produiſirent les fauſſes nouvelles de la mort d'Othon, ſe vantait devant Galba d'avoir tué ſon rival: *Soldat, qui te l'a commandé?* Ainſi, prêt à perdre le pouvoir ſuprême, ſa derniere penſée était d'en maintenir les droits.

(1) Ce mot n'auroit point de ſens chez nous, où l'on n'enrôle point de ſoldats ſans les acheter.

OTHON.

OTHON fut le premier des Céſars qui monta ſur le trône ſans autre titre que d'avoir aſſaſſiné celui qui l'occupait. Ce titre était odieux ſans doute ; mais l'attachement prodigieux qu'il avait ſu inſpirer à ſes ſoldats, & qu'une défaite ſanglante ne rebuta point ; la hardieſſe qu'il eut de ſe porter pour rival de Néron, & de le faire attendre à ſa porte tandis qu'il jouiſſait de leur commune maîtreſſe ; l'intégrité & la pureté de ſes mœurs dans ſon gouvernement, oppoſées à la vie diſſolue & efféminée qu'il menait dans Rome ; le courage tranquille qui ſignala ſes derniers momens, & qu'on n'attendait pas d'une ame amollie par la débauche & les plaiſirs ; tous ces différens traits raſſemblés & frappans par leur contraſte, font de cet empereur un des perſonnages les plus extraordinaires de l'antiquité.

Il paraît que c'était une de ces ames flexibles, de ces eſprits ſouples & verſatiles qui réuſſiſſent dans tous les temps & dans tous les lieux, parce qu'ils peuvent prendre aiſément toutes les formes & tous les tons. Il poſſédait au plus haut degré cet heureux ta-

ſent de plaire qui s'accorde rarement avec la vertu, mais qui eſt bien plus puiſſant qu'elle, parce que l'homme vertueux n'a d'autre but que de nous ſervir, & que l'homme qui veut plaire n'a d'autre but que de nous flatter. Othon, ſans connaître la vraie grandeur, avait l'ame ambitieuſe; ſans être vil, il ſe pliait à des baſſeſſes qu'il couvrait d'un appareil de faſte, d'un air d'intimité avec le prince, & des principes d'un courtiſan. Il flattait Néron & le bravait : ce rôle était celui d'un homme au moins ſupérieur à toute cette cour lâche & corrompue qui ne partageait qu'en tremblant les plaiſirs de l'Empereur. Othon, ſans avoir aucun principe de morale, était capable d'une conduite ſévère & réglée : il le fit voir dans ſon gouvernement : c'était-là ſur-tout la grande épreuve des Romains : c'était une des époques dont dépendait leur réputation. Comme ils étaient à-peu-près deſpotes dans leurs provinces, on jugeait par la maniere dont ils s'y comportaient, de ce qu'ils étaient capables de faire & de ſouffrir, & l'opinion des peuples entraînait ordinairement celle de la capitale. Les éloges que mérita le gouvernement d'Othon prouvent qu'il avait dès-lors le projet de régner, & qu'il ſacrifia à ſes projets ambitieux tous ces plaiſirs ſi ſéduiſans & ſi faciles que la

servitude, la crainte & l'intérêt pouvaient offrir à un commandant de province, connu pour un homme voluptueux.

Il ne s'opposa point à l'élévation de Galba, dont le grand âge ne pouvait pas retarder long-temps ses espérances : il se flattait même que le vieillard menacé & sans appui, forcé d'adopter un soutien, pourrait tourner sur lui ses regards; mais l'austere Galba n'estimait pas même dans Othon ce qu'il pouvait avoir d'estimable. Celui-ci accablé de dettes, sur le point de voir la misere succéder à cette abondance dont un homme amolli ne peut plus se passer, n'ayant plus rien à espérer après l'adoption de Pison, résolut de recourir à la violence, quoiqu'elle ne fût pas dans son caractere. La facilité qu'il trouva à achever une si grande révolution, commencée avec quinze soldats, & deux cens mille francs empruntés, montre combien il était aimé des Prétoriens, combien Galba en était haï, & ce que pouvait dans Rome ce corps de soldats préposé à la garde des Empereurs. C'est la seconde fois que ce corps disposait du trône; mais il avait bien moins d'excuse que la premiere : il avait au moins couronné dans Claude un rejetton de la famille d'Auguste, qui n'avait point trempé dans la conspiration contre Caius. Ici

il élevait à l'empire un homme qui n'y avait aucun droit, & qui leur donna pour premier ordre celui d'aſſaſſiner leur légitime Empereur.

Ce qui a paru le plus étonnant dans Othon, & ce qui a donné lieu à des opinions très-diverſes, c'eſt de voir avec quelle précipitation il ſe donna la mort après la défaite de Bébriac. Il eſt certain qu'il avait de très-grandes reſſources; que cette perte n'était point du tout déciſive; que ce n'était qu'un échec qu'on pouvait réparer, & dont ſes troupes étaient plus irritées qu'abattues. Cependant, malgré les témoignages de zele qu'on lui prodigue de tous côtés, il renonce tout d'un coup au trône & à la vie. Suétone dit qu'il abhorrait la guerre civile. M. Linguet trouve cette raiſon *ridicule*, & prétend qu'il était impoſſible qu'Othon abhorrât la guerre civile, parce qu'il avait vu avec plaiſir les têtes coupées de Galba & de Piſon. Il me ſemble que l'opinion de Suétone n'eſt point *ridicule* : il avait beaucoup plus entendu parler d'Othon que M. Linguet. Son pere avait ſervi dans la guerre entre cet empereur & Vitellius. Suétone pouvait avoir vu & entendu beaucoup des anciens amis d'Othon, & le caractere que l'on ſuppoſe communément à ce prince, d'après les notions hiſtoriques, ne contredit point ce que Suétone

paraît penser des motifs de sa mort. Une révolution très-rapide l'avait porté sur le trône: il n'avait envisagé dans le pouvoir suprême que des jouissances paisibles. Les fatigues, l'agitation, les soins, les terreurs inséparables d'une guerre civile, pouvaient être un fardeau trop pesant pour son ame ; & ce qui contribue à le prouver, c'est que, ne manquant point de valeur, il ne se trouva pas à la bataille qui décidait de son sort. N'y a-t-il pas lieu de croire que le spectacle de deux armées de concitoyens s'égorgeant pour sa querelle, pouvait être affreux pour lui, quoiqu'il eût supporté volontiers celui de ses deux ennemis massacrés, dont la mort le délivrait d'une concurrence dangereuse ? La guerre civile est une complication de crimes & d'horreurs qui peuvent accabler une ame douce & molle, telle que celle d'Othon. On me répondra qu'il eut la force de se tuer; mais il est très-prouvé qu'on peut avoir cette espece de courage qui n'est que d'un moment, & manquer du courage qui demande un long exercice. N'y a-t-il pas des hommes d'un caractere doux, & ennemis de la douleur, qui ont renoncé à la vie au premier chagrin qu'ils ont ressenti ? Il se peut qu'Othon ait pensé de même; qu'en se livrant à des projets d'élévation qu'il regardait

comme une reſſource, il n'ait pas prévu d'abord tout ce que l'ambition impoſe de fatigues & de ſacrifices ; que toujours heureux juſques-là, ayant regardé l'empire comme le comble du bonheur, & le voyant devenir pour lui une ſource d'infortunes, il ait pris le parti de s'y dérober, & qu'après être arrivé au dernier degré des plaiſirs & des grandeurs, il n'ait pas voulu que le ſort pût lui faire éprouver plus d'une diſgrace.

Quoi qu'il en ſoit, rien n'a rendu le nom d'Othon plus mémorable, que la maniere dont il mourut, & l'on parle beaucoup plus de ſa mort que de ſon regne & de ſa vie.



VITELLIUS.

Le successeur d'Othon était un des hommes les plus méprisables dont il soit fait mention dans l'histoire, & ce fut précisément son indignité qui fit son élévation. Galba ne l'envoya commander les légions de Germanie, que parce qu'il le regardait comme un homme sans considération, qui ne pouvait être à craindre ni dans aucune place, ni dans aucune conjoncture. Mais les soldats mutinés, jaloux du privilege que les Prétoriens s'étaient arrogé de faire des Empereurs, & jugeant qu'il y avait tout à gagner pour eux dans une pareille élection, le porterent sur le trône sans qu'il y pensât, & même avec beaucoup plus d'empressement qu'ils n'en auraient fait voir pour un citoyen plus distingué dont ils auraient attendu de moindres récompenses.

Vitellius avait cependant pour lui l'illustration que les trois consulats de son pere répandaient sur sa famille; mais ce pere était un personnage encore plus vil que son fils, & la maniere dont il parvint aux dignités était plus ignominieuse que le consulat n'était glorieux. Il paraît que c'était un modele de bas-

feſſe & de lâcheté. Le ſoulier de Meſſaline qu'il portait habituellement ſous ſa toge eſt une anecdote bien ſinguliere dans l'hiſtoire de la flatterie, & qui fait voir juſqu'où les hommes peuvent deſcendre. Il faut convenir que ſi les Romains de la République élevent quelquefois l'humanité par des traits qui ſemblent au-deſſus d'elle, les Romains de l'Empire la dégradent & la conſternent par des exemples d'humiliation dont on ne la croirait pas capable. Les deux extrêmes ſe trouvent dans le même peuple, & ces flatteurs de Louis XIV, à qui l'on a reproché leur idolâtrie, que tant de raiſons paraiſſaient juſtifier, étaient des héros en comparaiſon des courtiſans de Claude & de Néron.

Vitellius ſe repentit bientôt d'avoir accepté une couronne qu'il ne pouvait pas ſoutenir, & qu'il ne ſe ſentait pas fait pour diſputer à perſonne. Dès qu'il eut un concurrent, il ſe crut perdu. Il avait abuſé beaucoup de cette puiſſance paſſagere qu'on allait lui arracher. Il était auſſi cruel que faible, & l'un tient ſouvent à l'autre. On connaît de lui cette parole odieuſe qu'on prétend avoir été répétée par Charles IX : *Le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon.* M. Linguet ne veut pas qu'il ait dit ce mot, & ſa raiſon eſt que *Suétone ſeul le rap-*

porte, & que, *par conséquent on est dispensé de le croire.* C'est ainsi que M. Linguet raisonne toujours. Cependant, dans son *Histoire des Révolutions*, il transcrit beaucoup de choses qu'il n'a trouvées que dans Suétone, & qu'il ne s'est pas *dispensé de croire.* S'il y avait quelque invraisemblance dans ce mot attribué à Vitellius, M. Linguet pouvait le réfuter ; mais refuser toute croyance à un trait historique qu'on ne peut attaquer d'aucune maniere, & le rejetter uniquement parce que c'est Suétone qui le raconte, c'est une dialectique étrange & particuliere à M. Linguet. Il cite à cette occasion une phrase de M. de Voltaire ; *que la plupart des apophtegmes sont des répétitions.* Cela peut être : mais pourvu que Vitellius ait pu dire ce mot comme un autre, la citation ne prouvera rien, si ce n'est que l'exemple d'un grand écrivain qui rejette souvent avec autant de raison que d'éloquence les fables antiques & les fausses traditions, a fait croire à M. Linguet qu'il y aurait autant & peut-être plus de gloire à combattre la vérité & le bon sens. Il est d'autant plus vraisemblable qu'il a eu cette idée, qu'il regarde *l'art d'écrire* comme *un art très-futile.* On pourrait lui rappeller ici une phrase de M. de Voltaire, puisqu'il aime à le citer ; que *le sûr moyen d'être au-dessous de son art, c'est de se croire.*

au-deſſus. Mais au reſte il eſt bien vrai qu'il y a un art d'écrire très-futile, c'eſt celui de faire des phraſes communes ſur des ſujets uſés, de prendre la manie des paradoxes pour le courage de la raiſon, les figures de rhétorique pour les couleurs de l'éloquence, & de décrier avec audace Tacite & Monteſquieu, au lieu de les entendre & de les reſpecter.



VESPASIEN.

Il était temps que Rome, après trois regne violens & orageux qui avaient troublé & ensanglanté l'empire, respirât enfin sous la domination tranquille & modérée de Vespasien. C'était un homme sage & doux. On lui a reproché l'avarice : c'ſt un vice réel, & surtout dans un prince, mais le moins dangereux sans doute de tous ceux qu'un empereur Romain pouvait avoir. On lui a reproché aussi d'avoir sacrifié Primus à Mucien, d'avoir disgracié l'un, & d'avoir fait de l'autre son favori. Il est vrai que Primus l'avait servi de son épée, & avait battu les troupes de Vitellius; mais Vespasien croyait avoir de plus grandes obligations à Mucien qui le premier l'avait affermi dans le dessein de prétendre à l'empire, qui lui en avait tracé les moyens, & facilité les voies, & avait commencé par se rendre son appui lorsqu'il aurait pu être son rival.

M. Linguet prétend qu'il n'a pas pu dire en mourant cette plaisanterie si connue, *il me semble que je deviens dieu*, par allusion à l'apothéose qui l'attendait. *C'est*, dit M. Linguet,

une

une absurdité que Suétone lui prête, puisque tous les empereurs n'avaient pas été mis au rang des dieux. Oui, mais comme Auguste & Claude avaient eu cet honneur, il me semble que Vespasien pouvait l'espérer : il n'y a rien qui ressemble moins à l'absurdité.



TITUS.

La bonté, qui de toutes les qualités eſt celle que l'on doit eſtimer le plus, parce que c'eſt celle dont nous avons le plus de beſoin, la bonté fut le caractere diſtinctif de Titus, & ſa mémoire eſt encore adorée. S'il eſt vrai, comme on le prétend, qu'il ne parut pas dans ſa vie privée tout ce qu'il fut depuis ſur le trône, ſa gloire en doit être plus grande. Il eſt bien extraordinaire & bien beau de s'élever tout-à-coup à la hauteur de ſes devoirs, de mettre ſon eſprit au niveau de ſon travail, & de puiſer des principes de morale aux ſources de la corruption.

Le même auteur dont nous avons déja fait remarquer les paradoxes étranges & les prétentions deſtructives, paraît s'être ſurpaſſé lui-même au ſujet de deux mots fameux & loués dans tous les ſiecles, qui même communément font preſque toute la renommée de Titus, parce qu'ils ſont pour nous l'hiſtoire de ſon ame, & que celle de ſon regne n'eſt preſque rien. Ces deux mots ſont, *mes amis, j'ai perdu un jour*, & l'autre, *il ne faut pas que perſonne ſorte mécontent de l'audience du ſouverain.* » C'eſt

» par ces deux mots, dit M. Linguet, que
» Suétone n'a pas craint de déshonorer la
» mémoire de Titus.

Je suis bien sûr que le lecteur à qui j'offre cette citation est consterné d'étonnement. Il faut citer le passage tout entier. Il est un peu long; mais il faut bien entendre toutes les raisons d'un avis si singulier, & les entendre, s'il se peut, patiemment.

« Je suis seulement fâché que Suétone ait,
» à son ordinaire, *déparé* ce penchant esti-
» mable par une *absurdité*. Personne n'ignore
» ce qu'il raconte de Titus; qu'ayant passé
» un jour *sans rien donner à personne* (*quod nihil*
» *cuiquam toto die præstitisset*) il dit à ses amis,
» *j'ai perdu ma journée* (*diem perdidi*). Par bon-
» heur pour la réputation de Titus, elle n'est
» pas fondée uniquement sur ce ridicule apoph-
» tegme. S'il était vrai, il donnerait lieu de
» croire que ce prince avait bien plus de pe-
» titesse dans l'esprit que de générosité dans
» le cœur. Quoi! il croyait sa journée perdue
» parce qu'il n'avait rien *donné* à personne!
» Quelle idée se faisait-il donc des devoirs
» de sa place? les réduisait-il à des distribu-
» tions *manuelles*, faites à ceux qui pouvaient
» l'approcher? Mais cette fonction convient
» à un caissier subalterne, & non au chef d'un

» grand état. Il y a souvent de la part des
» princes, comme nous l'avons dit de Vespa-
» sien, plus de véritable générosité à refuser
» qu'à donner. Leurs libéralités rendent dix
» familles malheureuses pour en obliger une ;
» & quoiqu'elles procurent de la satisfaction
» au maître qui donne, les remercimens de
» l'esclave qui reçoit sont bien affaiblis par les
» larmes du sujet qui contribue. De plus, ces
» sortes de graces ne pouvaient regarder que
» ceux qui étaient à portée de les solliciter
» & de les recueillir, c'est-à-dire les seuls ha-
» bitans de la capitale : mais ils n'étaient pas
» les seuls qui y eussent droit : & un prince
» qui ne se serait cru obligé qu'envers eux, au-
» rait été bien indigne du nom de Titus.
» D'ailleurs, quand le plaisir d'enrichir tous
» ceux qui l'entourent, de remplir toutes les
» mains qui l'importunent, ne serait pas rui-
» neux pour l'état, un souverain éclairé en
» aurait-il donc fait le premier & le plus es-
» sentiel de ses devoirs ? Aurait-il regretté,
» avec amertume, la perte de tous les mo-
» mens où il s'en serait privé ? Il a mille façons
» de les remplir avec bien plus d'utilité. Que
» dirait-on d'un jardinier qui croirait sa jour-
» née perdue, parce qu'il aurait manqué d'ar-
» roser une de ses allées ? On le soupçonne-

» rait sans doute ou de connaître bien peu
» son métier, ou d'en remplir bien mal les
» obligations, puisqu'en oubliant tous les tra-
» vaux nécessaires, il leur préférerait une pré-
» caution très-indifférente. Il en est de même
» d'un souverain : quiconque se trouvant à la
» tête d'un grand empire croit avoir satisfait
» à tout par des largesses passageres, est un
» ignorant ou un imbécille. Titus n'était ni
» l'un, ni l'autre. Il n'est donc pas possible
» qu'il ait jamais hasardé ce mot *absurde* par
» lequel Suétone *n'a pas craint de déshonorer sa*
» *mémoire*, & où presque tous ceux qui lisent,
» veulent bien ne trouver que de la gran-
» deur.

Je me suis fait violence pour transcrire cette inconcevable tirade. Ce qu'elle pourrait avoir d'excuse apparente n'est fondé que sur l'altération du mot même que l'on discute, & que M. Linguet défigure absolument. On ne sort pas de surprise, lorsque l'on voit traduire ces mots-ci, *quod nihil cuiquam toto die præstitisset*, qui signifient par-tout où l'on sait un peu de latin, *un jour qu'il n'avait rendu aucun service, accordé aucune grace à personne;* lorsqu'on le voit, dis-je, traduire ainsi, *un jour qu'il n'avait rien donné à personne.* Je ne sais que penser : on voit par plusieurs citations de M. Linguet qu'il ne

ſait pas très-bien le latin; mais comment a-t-il pu tomber dans une erreur qu'un écolier ne commettrait pas ? Comment du mot *præſtare*, qui eſt un terme générique, a-t-il pu faire un mot d'un ſens abſolu & ſpécifique, tel que le mot *donner* ? *Nihil præſtare alicui* ſignifie littéralement *ne rien faire pour quelqu'un*. Il eſt impoſſible que M. Linguet l'ignore. Mais en admettant cette traduction toute naturelle, il n'était plus poſſible d'attaquer ce mot admiré dans tous les ſiecles, & que les ames honnêtes ont rappellé ſi ſouvent. Il n'était plus poſſible de comparer Titus à un *caiſſier qui fait des diſtributions manuelles*, *à un jardinier qui a oublié d'arroſer une de ſes allées*, & l'on conçoit bien qu'il a fallu faire quelque choſe pour ne pas perdre toutes ces belles phraſes. Mais ce ſera bien pis ſi même en paſſant à M. Linguet ſa traduction infidelle, tout ce long morceau n'eſt pas plus fondé. Et en effet, quand même Titus aurait dit, *j'ai perdu un jour*, parce qu'il n'avait rien *donné*, où M. Linguet a-t-il pris que cela ſignifiait qu'il n'avait point *donné d'argent* ? C'eſt encore une ſuppoſition gratuite. Quoi! Titus n'a pu donner que de *l'argent* ! il n'a pas pu donner des places, des titres, l'anneau de chevalier, le laticlave, les ornemens d'une magiſtrature ou d'un triomphe, la liberté, des pri-

viléges, des permiſſions, des indemnités, enfin tout ce qu'un prince peut donner? tout cela n'eſt pas de *l'argent*, n'eſt point une *diſtribution manuelle*, *un emploi de caiſſier*, & il ſe trouvera que M. Linguet aura pris de l'humeur mal-à-propos. Mais le lecteur n'en pourrait-il pas prendre plus juſtement de voir toutes ces entorſes données au bon ſens, pour avoir le plaiſir, bien picquant à la vérité, de trouver la mémoire de Titus *déshonorée* préciſément par le trait même qui lui a fait le plus d'honneur dans la poſtérité?

Que réſulte-t-il donc du mot de Titus? ſi ce n'eſt qu'il regardait comme *le premier & le plus eſſentiel des devoirs* d'un prince de faire du bien; & quoique ce devoir fût le plus cher à ſes yeux, n'y a-t-il pas une infidélité odieuſe à en inférer qu'il regardait comme rien les autres devoirs de l'adminiſtration? Le ſens naturel, celui qui ſe préſentera à tous les hommes raſſemblés, n'eſt-ce pas que Titus, ayant ſatisfait à toutes les fonctions du pouvoir, croyait n'avoir point fait aſſez, s'il n'avait fait quelque bien particulier? Ce ſentiment, ſi aimable, ſi noble, peut-il offrir l'idée *d'un ignorant ou d'un imbécille qui croit avoir ſatisfait à tout par des largeſſes paſſageres?* On n'a, peut-être, jamais rien imprimé de ſi étrange, pour

me ſervir de l'expreſſion la plus douce. M. Linguet, qui n'eſt pas ſi modéré, appelle ce mot de Titus, *une des abſurdités de Suétone.* Le lecteur peut juger aiſément de quel côté eſt *l'abſurdité.*

Il eſt impoſſible de ſe refuſer à une réflexion ; c'eſt que lorſqu'une parole, telle que celle de Titus, a paru ſublime & touchante à tous les hommes depuis dix-ſept ſiecles, lorſqu'on s'eſt accordé à y trouver l'expreſſion de la plus belle ame & la leçon de tous les rois ; lorſqu'enſuite il ſe trouve un homme qui ſeul veut la trouver odieuſe & révoltante, qui, pour étayer ſon opinion, eſt obligé d'abord de défigurer dans les termes la phraſe qu'il veut blâmer, puis d'y donner un ſens forcé ; qui ſe tourmente pour avoir occaſion d'invectiver, lorſque les autres ont le plaiſir d'admirer & de s'attendrir ; cet homme fait dans la claſſe générale une exception bien malheureuſe.

M. Linguet ſuit les mêmes procédés, & emploie les mêmes moyens pour décrier cet autre mot de Titus, qui répondait au reproche que ſes amis lui faiſaient de promettre plus qu'il ne pouvait tenir : *il ne faut pas que perſonne ſorte mécontent de l'audience du ſouverain.* Il prend ce mot dans un ſens rigoureuſement littéral,

Il n'y a point de ſentence qu'on ne puiſſe défigurer ainſi, parce qu'il n'y en a pas une qui ne ſoit ſuſceptible d'être conſidérée ſous pluſieurs faces, & qu'il y a peu de principes qui ſoient vrais ſous tous les aſpects, & dont on ne puiſſe faire une application où ils paraîtront faux. Ainſi M. Linguet prouve fort au long, que *tourmenter les hommes par de fauſſes promeſſes eſt un rafinement d'inhumanité, dout les Tiberes & les Nérons même étaient incapables; & que cette maxime de Titus raſſemble ce qu'il y a de plus odieux, l'infidélité, l'imprudence & la cruauté.*

Voilà des invectives gratuites. Qui ne voit clairement que Titus a voulu dire que, lorſqu'un prince n'était pas aſſez heureux pour pouvoir accorder ſur-le-champ les graces qu'on lui demandait, il fallait au moins qu'il montrât l'envie d'obliger; qu'il fît eſpérer ces graces pour un autre temps, s'il ſe pouvait, ou des bienfaits d'une autre eſpece, quand l'occaſion s'en préſenterait? Cette parole ne pourrait avoir un ſens odieux, que dans la bouche d'un homme qui aurait pour principe de promettre toujours, & de ne tenir jamais. C'était un peu la politique de Mazarin. Elle n'eſt pas humaine; mais elle eſt fondée ſur le caractere de la plupart des hommes, pour qui l'eſpérance eſt un lien beaucoup plus fort que

la reconnaiſſance. Mazarin n'était pas un Titus ; mais ce n'était pas non plus un Tibere & un Néron, & le ſtyle de M. Linguet eſt preſque toujours une déclamation.

Je me ſuis permis de relever une très-petite partie des erreurs de toute eſpece répandues en foule dans cette *Hiſtoire des Révolutions de l'Empire Romain*, heureuſement peu connue. J'ai cru que l'on pouvait combattre avec les armes de la raiſon un homme qui combat avec les armes du paradoxe les anciens & les modernes, & qui ne ménage perſonne. On voit qu'il affecte, ainſi que le célebre Génevois, des opinions extraordinaires ; mais il n'a pas le nerf, le ſtyle & la fineſſe de dialectique néceſſaires pour les faire tolérer. L'art de M. Rouſſeau conſiſte à amalgamer avec des principes ſouvent faux des vérités acceſſoires, & l'éloquence de la bonne morale avec les preſtiges de l'erreur. Mais M. Linguet ne met dans ſes aſſertions que de l'audace, & ne peut ſoutenir le plus léger examen. D'ailleurs, il importait peut-être à l'honneur des lettres de ne pas laiſſer ſans réponſe un ouvrage qui reſpire le mépris des lettres & la haine de la philoſophie ; où l'on eſt indigné de trouver à tout moment l'apologie des tyrans, & la ſatyre des bons princes, les exemples d'oppreſſion juſtifiés,

& les maximes de bienfaiſance attaquées & noircies, & toutes les notions de morale & les autorités hiſtoriques abſolument renverſées.



DOMITIEN.

QUOIQUE Domitien fût un méchant homme, il ne laissa pas de faire quelque bien ; sa sévérité fut utile dans un temps de corruption. On trouve, en l'examinant de près, beaucoup de ressemblance entre Louis XI & lui. Ce qu'il disait souvent, qu'on ne croit les princes sur l'article des conspirations que quand ils sont tués, est un mot ingénieux qui n'a pu être dit que par un tyran.



DE NOTRE LANGUE

COMPARÉE

AUX LANGUES GRECQUE ET ROMAINE,

ET

DE LA LITTÉRATURE

ANCIENNE ET MODERNE.

QUELQUES éloges qu'on ait donnés à notre langue, il faut pourtant convenir de ses désavantages : elle ne peut pas se trouver en présence avec les langues anciennes, sans ressembler à un homme nud & garrotté devant un athlete libre de tous ses membres & armé de toutes pieces (1). Les Grecs & les Latins ont deux qualités inestimables : 1°. Une harmonie élémentaire qui réside dans leurs syllabes & dans leurs terminaisons ; au lieu que nous ne pouvons avoir qu'une harmonie accidentelle, née du concours de mots heureusement choisis

(1) Voyez dans les *Variétés Littéraires* le Discours sur les Langues, de M. l'Abbé Arnaud, qui joint tant d'érudition à tant de goût. Ce Discours excellent a été goûté de tous les Gens de Lettres, & critiqué par des ignorans qui ne l'entendaient pas.

& artiſtement combinés : 2°. La faculté des inverſions, qui les laiſſe maîtres de placer où ils veulent le mot qui eſt image & le mot qui eſt penſée. Il n'y a perſonne qui en réfléchiſſant un moment, ne ſoupçonne ce que l'on peut tirer de ces deux avantages qui nous manquent. Mais pour bien ſentir tout ce qu'ils valent, il faut connaître les langues anciennes.

C'eſt ſur-tout dans la poéſie qu'on eſt accablé de leur ſupériorité. Enfans favoriſés de la nature, ils ont des aîles, & nous nous traînons avec des fers. Leur harmonie variée à l'infini eſt un accompagnement délicieux qui ſoutient leurs penſées quand elles ſont faibles, qui anime les détails indifférens, qui enchante les oreilles quand le cœur ſe repoſe. Nous autres modernes, ſi la penſée nous abandonne, nous avons peu de reſſources pour nous faire écouter. Mais l'homme voluptueux, l'homme aux organes ſenſibles dira à Virgile, à Horace ; chantez toujours, chantez, duſſiez vous ne rien dire. Votre voix me charme, quand vos diſcours ne m'occupent pas.

Auſſi parmi nous, ceux qui ſentant ce beſoin de penſer, & craignant de paraître quelquefois vuides, ont voulu que tous leurs vers marquaſſent, ou que toutes leurs phraſes fuſſent frappantes, ſont tendus & roides. Racine

Massillon, au contraire, & ceux qui, comme eux, ont goûté la mollesse heureuse des anciens, l'ont introduite, autant qu'ils ont pu, dans leur composition, & les hommes sans goût l'ont appellée faiblesse.

L'oreille était chez les anciens le juge le plus sévere & celui qu'il fallait gagner le premier : tous leurs mots avaient un accent décidé. De cette diversité de sons se formait la musique de leur poésie ; & de la faculté d'intervertir l'ordre des mots, se composait un langage particulier, si différent de la prose, qu'en décomposant les vers de Virgile, on y trouverait encore, selon l'expression d'Horace, les membres d'un poëte mis en pieces ; au lieu qui parmi nous le plus grand éloge des vers est de se trouver bons en prose. L'essai que fit La Motte sur la premiere scene de Mithridate en est une preuve évidente. Les vers de Racine n'y sont plus que de la prose très-bien faite : c'est que le plus grand mérite de nos vers est d'échapper à la contrainte des regles, & de paraître libres sous les entraves de la mesure & de la rime. Otez cette rime, & il deviendra impossible de marquer des limites entre la prose & la poésie, parce que la prose éloquente tient beaucoup de la Poésie, & que la poésie déconstruite n'est plus que de l'excellente prose.

Les rimes, outre la monotonie qui se fait sentir à la longue, ont encore un autre inconvénient; c'est qu'elles nous forcent à procéder trop souvent par distiques, & rendent les périodes en vers trop rares & trop difficiles : on n'en trouve que chez les meilleurs écrivains. Les anciens en sont pleins, suspendent le sens de leurs phrases autant qu'ils veulent, tandis que les nôtres ont l'air de finir de deux vers en deux vers : *ils irritent la curiosité*, & nous la rassasions trop tôt.

On ne saurait croire combien cet art des suspensions ajoute au plaisir du lecteur & à l'intérêt du style, dans les prosateurs même, comme dans les poëtes. Voyez le commencement du quatrieme livre de Quinte-Curce.

» Darius, tanti modò exercitus rex, qui, » triumphantis magis quàm dimicantis more, » curru sublimis, inierat bellum, per loca quæ » immensis propè agminibus compleverat, « jam inania & ingenti solitudine vasta, *fu-* » *giebat* «.

Je conserverai dans la premiere version de cette phrase l'arrangement du latin, afin de faire comprendre le dessein de l'auteur. Le moment de son récit est après la bataille d'Issus.

» Darius, un peu auparavant maître d'une » puissante

« puiſſante armée, qui s'était avancé au com« bat, élevé ſur un char ſuperbe, dans l'ap« pareil d'un triomphateur plutôt que d'un » général, alors au travers des campagnes » qu'il avait remplies de ſes innombrables ba» taillons, & qui maintenant n'offraient plus » qu'une triſte & vaſte ſolitude, *fuyait* «.

Cette conſtruction eſt très-mauvaiſe en français, & ce mot, *fuyait*, finit très-mal la phraſe : il la termine admirablement dans le latin. Il eſt facile même à ceux qui ne ſavent pas cette langue, d'appercevoir l'art de l'écrivain. A la vérité ils ne peuvent pas deviner que *fugiebat*, mot compoſé de deux breves & de deux longues, complete très-bien une période, au lieu que *fuyait* eſt un mot ſourd & ſec; mais ils doivent voir clairement que la phraſe entiere eſt conſtruite de maniere à faire attendre ce mot *fugiebat;* que c'eſt là le grand coup que veut frapper l'auteur; qu'il préſente d'abord à l'eſprit ce magnifique tableau de la puiſſance de Darius, pour offrir enſuite dans ce ſeul mot *fugiebat*, *il fuyait*, le contraſte de tant de grandeur & les révolutions de la fortune : en ſorte que la phraſe eſt évidemment compoſée de deux parties, dont la premiere étale tout ce qu'était le grand roi avant la journée d'Iſſus, & la ſeconde, compoſée d'un

ſeul mot, repréſente ce qu'il eſt après cette funeſte journée. L'arrangement pittoreſque des phraſes grecques & latines n'eſt pas toujours auſſi frappant que dans cet endroit ; mais cet exemple ſuffit pour faire connaître tout ce que peut produire un ſi heureux méchaniſme, & avec quel plaiſir on lit des ouvrages écrits de ce ſtyle.

Maintenant, s'il s'agiſſait de traduire cette phraſe comme elle doit l'être dans le génie de notre langue, il eſt démontré d'abord qu'il faut renoncer à conſerver la place du mot *fugiebat*, quelque avantageuſe qu'elle ſoit, & diſpoſer ainſi la période française.

» Darius, qui un moment auparavant s'était
» vu à la tête d'une ſi puiſſante armée, &
» qui s'était avancé au combat, élevé ſur un
» char ſuperbe, dans l'appareil d'un triom-
» phateur plutôt que d'un général, fuyait alors
» au travers de ces mêmes campagnes qu'il
» avait remplies de ſes innombrables bataillons,
» & qui maintenant n'offraient plus qu'une
» triſte & vaſte ſolitude «.

Indépendamment de l'art que j'ai fait remarquer dans la diſpoſition de cette phraſe, on a dû voir qu'elle eſt du ton le plus noble & le plus élevé ; & c'eſt ainſi que l'hiſtoire eſt toujours écrite dans les ſiecles brillans de

la Grèce & de Rome. On ſe demande ſouvent pourquoi la lecture des hiſtoires anciennes eſt infiniment plus agréable que celle des hiſtoires modernes. Cette différence ne vient pas ſeulement, comme on l'a vu, de la ſupériorité du ſujet & de la nature des faits hiſtoriques; elle vient encore, il faut l'avouer, de l'excellence des génies qui ont écrit l'hiſtoire grecque & romaine. Certainement nous n'avons pas un biographe à comparer à Plutarque. Ceux qui ne ſavent pas le grec n'ont qu'à lire ſeulement dans M. Rollin la converſation de Sylla & d'Archelaüs; c'eſt un ordre de beautés qui nous ſemble étranger; on ſe croit dans un autre monde. J'obſerverai en paſſant que les compilations de M. Rollin, malgré la prolixité, le défaut d'ordre, la crédulité & une morale qui n'eſt faite que pour les enfans, ſont pourtant lues avec plaiſir, uniquement parce qu'il eſt plein des modèles de l'antiquité, &, pour ainſi dire, impregné de leurs ſucs & de leur ſubſtance.

La ſageſſe, la gravité, la préciſion de Thucydide; l'abondance élégante de Xénophon; l'agrément d'Hérodote, qui fait pardonner les fables qu'il raconte, ſont un genre de mérite qu'on n'a point égalé parmi nous! & ſi l'on ſe tourne du côté des Latins, avons-nous quelque choſe qui reſſemble à Tite-Live & à Ta-

cite ? Plusieurs morceaux de St Réal peuvent être comparés à Sallufte, fans pourtant le valoir. La conjuration de Portugal, & un tableau des dernieres révolutions de la Ruffie, connu des gens de lettres & des amateurs, font ce que nous avons de meilleur en ce genre. Mais d'ailleurs toute l'hiftoire moderne en notre langue eft encore à faire ; & c'eft peut-être la moiffon la plus abondante qui refte dans le champ de notre littérature. Daniel & Mezeray ne fatisfont ni l'oreille, ni l'imagination, ni la raifon ; & il ne faut pas croire que ce foit abfolument la faute de notre hiftoire : elle eft feche fans doute dans les premiers temps ; mais en avançant dans la feconde & la troifieme race, le fujet devient fécond & intéreffant. Croit-on que l'époque finguliere des Croifades, ce genre de folie pieufe & héroïque, qui n'a point d'exemple dans l'antiquité ; le fiecle de Charles-Quint & de François premier ; la Ligue, ce temps fi fertile en grands crimes & en grands hommes, ne fuffent pas des tableaux attachans, s'ils étaient coloriés par la main d'un homme tel que Tacite ? Le malheur de nos hiftoriens eft de n'être pas peintres, & les anciens l'étaient : tout ce qu'ils écrivaient a une forme dramatique qui fait illufion au lecteur, & lui fait croire qu'il affifte à un

ſpectacle, qu'il voit agir les perſonnages, & qu'il les entend parler. Nos hiſtoriens, faute de connaître ce grand art, ont été preſque tous ou des gazetiers, ou des rhéteurs. Nous avons des mémoires qui ſont en général meilleurs que nos hiſtoires, & qui peuvent ſervir à en faire de bonnes : c'eſt que le premier de ces deux genres eſt beaucoup plus aiſé que l'autre. On amaſſe facilement des matériaux ; mais c'eſt le génie qui éleve l'édifice.

Nous n'avons pas aſſez connu la majeſté de l'hiſtoire; nous ne nous ſommes pas repréſenté aſſez fidelement quel doit être l'homme qui peint les ſiecles, qui parle devant la poſtérité, qui áſſemble les générations paſſées & futures, pour dire aux unes ce qu'elles ont été, & aux autres ce qu'elles doivent être. La dignité de cet emploi paraît n'avoir été ſentie que par les anciens : il ſemble qu'en général ils ſoient plus mâles & plus grands que nous. Le fonds de leurs ouvrages eſt riche, & tel d'entr'eux a diſtribué ſes dépouilles à vingt modernes. Une centaine de vers traduits de Virgile a ſuffi pour faire réuſſir la tragédie de Didon ; & nous avons de fort bons écrits qui ne ſont que des commentaires de quelques pages de l'antiquité. Nous pouvons ſans doute lui oppoſer de grands hommes ; mais ſi je voulais,

en exceptant ces génies privilégiés ; me former une idée du plus grand nombre des écrits qui ont réussi parmi nous, & de ceux qui nous sont restés des anciens, je me figurerais d'un côté un jeune homme aimable & brillant, habillé à la moderne, serré dans les parures étroites & mesquines que nous croyons élégantes, & qui désolent nos peintres lorsqu'il faut les mettre sur la toile, les traits fins & délicats, les yeux vifs & la contenance *légere* ; & de l'autre côté un homme mûr, à moitié nud, recouvert d'une draperie ondoyante, la phisionomie noble & ouverte, le front élevé, un air d'inspiration dans les regards, de l'expression dans tous les traits, des cheveux naturellement bouclés, flottant sur des épaules larges, des membres robustes, des muscles prononcés, & dans toute sa personne un ensemble qui attache & qui plait davantage à mesure qu'on le considere.

C'est en lisant les anciens ; qu'on juge & qu'on goûte mieux les bons modernes qui leur ressemblent ; c'est avec eux que le goût s'épure & que l'ame s'éleve & se fortifie, que le sentiment de la vraie gloire & l'amour du vrai beau s'accroissent & s'affermissent. On ne les lit pas assez. Nous avons beaucoup d'écrivains & peu d'hommes de lettres. Racine, Boileau,

Fénélon, étudiaient ſans ceſſe l'antiquité. M. de Voltaire, l'héritier du ſiecle de Louis XIV, eſt rempli du ſiecle d'Auguſte.

Quel Littérateur d'une claſſe diſtinguée n'a pas ſouvent à ſe plaindre des injuſtices de ſes contemporains? Eh bien! qu'il ſe réfugie alors dans le ſein de l'antiquite; c'eſt-là ſon véritable aſyle. Si les progrès du mauvais goût, les préventions de l'ignorance, les noirceurs de l'envie, les outrages de la haine, jettent dans ſon ame ce découragement involontaire qui ſe fait ſentir quelquefois à ceux qui aiment le plus les beaux arts, & qui leur ont tout ſacrifié; alors qu'il revienne vivre avec Horace, Virgile & Ciceron; qu'il en faſſe ſes amis & ſes conſolateurs; qu'il converſe avec ces grandes ames: la ſienne retrouvera tout ſon courage; & c'eſt avec de pareils confreres qu'il oubliera ſes ennemis.

Qui eſt-ce qui n'a pas mieux ſenti la dignité de l'homme en liſant les Tuſculanes de Cicéron? Qui eſt-ce qui ne s'eſt pas affermi dans l'amour de la vérité, en voyant le portrait qu'il trace de la raiſon? » La raiſon, dit-il, a dans » ſoi quelque choſe de noble & d'excellent, » fait pour commander, & non pour obéir; » un caractere élevé au-deſſus des choſes hu-

» maines, qui ne craint rien, qui ne cede à
» personne, que rien ne détruit «. Tout ce qu'on a dit sur la clémence, vaut-il cet endroit du plaidoyer pour Ligarius, où il dit à César : ». Il n'y a rien de plus grand dans ta
» fortune que de pouvoir conserver la vie à
» une foule d'hommes, & rien de plus grand
» dans ton ame que de le vouloir «.

Mais d'où naît ce charme qu'on remarque dans leurs ouvrages & qui nous y attache *sans cesse* ? Qu'est-ce qui soutient en eux ce ton d'élévation naturelle qui ne se dément presque jamais? C'est que les lettres étaient pour eux un besoin de l'ame, & non pas un métier de convenance; c'est qu'ils répandaient sur le papier des idées & des sentimens qu'ils ne cherchaient pas ailleurs qu'en eux-mêmes; c'est qu'ils ont un caractere qui leur appartient, & qui donne son empreinte à tout ce qu'ils composent. Aussi ne voyez-vous jamais chez eux ce mêlange de tons que l'on remarque aujourd'hui dans une foule d'auteurs qui ne peuvent en avoir un qui leur soit propre. Rien n'est si rare parmi nous que d'écrire d'après soi. Tel homme qui n'a rien dans la tête, veut absolument faire un ouvrage: il lit ceux qu'on a faits, & il en compose une bigarrure : il épie tous les événemens du jour, & va *épitraillant* sur tous les sujets. Le fonds

de ſon caractere eſt léger; il voudra être sérieux; il voudra s'adapter des idées grandes ou ſombres, qu'il mêlera mal-adroitement avec un coloris d'éventail qui eſt le ſien. Toute maniere lui paraîtra bonne, pourvu qu'il écrive; & ne s'arrêtant point dans ſon incurable facilité, il ſe trouvera en peu de temps volumineuſement frivole, & parviendra au douzieme tome, lorſque peut-être il n'aurait pas écrit douze pages, s'il s'était demandé de bonne foi pourquoi il écrivait, & ce qu'il avait à dire.

On ne trouve chez les anciens aucune trace de cette ridicule manie; leurs écrivains les plus médiocres ont tous une maniere qu'ils ne cherchent point à amalgamer avec celle d'autrui. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût à Rome, comme à Paris, un peuple de miſérables imitateurs, qu'Horace appele un *bétail eſclave*; mais ils étaient généralement mépriſés; & ce qui ſert à le prouver, c'eſt que leurs ouvrages ne nous ſont pas parvenus. Nous n'avons aucun des mauvais poëtes dont l'antiquité fait mention: c'eſt qu'alors les productions de l'eſprit ne ſe multipliaient que par des copies manuſcrites, qu'on ne prenait guere la peine de faire que pour les ouvrages approuvés. Ceux qui vivaient du métier de copiſtes n'auraient pas trouvé le débit des autres, & ſavaient trop

bien mettre leur temps & leur travail à profit ; pour ſe ruiner en faveur d'un plat écrivain. Ainſi les mauvais ouvrages s'anéantiſſaient d'eux-mêmes. Ce n'eſt que depuis l'invention de Guttemberg, que la ſottiſe eſt immortelle comme le génie ; que les bibliotheques ſont devenues immenſes, parce que les folies des hommes ſont inépuiſables, & que dans ces vaſtes dépôts où tout ſe conſerve, on trouve l'*Année Littéraire* en cent volumes, occupant plus de place que tous les chefs-d'œuvre des anciens & des modernes réunis enſemble.



DE DÉMOSTHÈNE.

Que ferait-ce donc si vous l'eussiez entendu lui-même ? C'est le plus grand éloge de Demosthene, fait par son ennemi. Ce mot grec, tel qu'il fut prononcé par *Eschine*, est même plus énergique : *Que ferait-ce si vous eussiez entendu rugir le monstre ?* Cette expression donne une idée terrible de ce qu'était Démosthene dans la tribune aux harangues; & cette idée est confirmée par le genre de son éloquence. Jamais homme n'a donné à la raison des armes plus pénétrantes, plus inévitables. La vérité est dans sa main un trait perçant qu'il manie avec autant d'agilité que de force, & dont il redouble sans cesse les atteintes ; il frappe sans donner le temps de respirer ; il pousse, presse, renverse ; & ce n'est pas un de ces hommes qui laissent à l'adversaire terrassé le moyen de nier sa chûte.

Raisonnemens & mouvemens, voilà toute l'éloquence de Démosthene : son style est austere & robuste, tel qu'il convient à une ame franche & impétueuse. Il ne s'occupe jamais à parer sa pensée ; ce soin semble au-dessous de lui ; il ne songe qu'à la porter

toute entiere au fond de votre ame. Nul n'a moins employé les figures de la parole, nul n'a plus négligé les ornemens; mais dans sa marche rapide, il entraîne l'auditeur où il veut; & ce qui le distingue de tous les orateurs, c'est que l'espece de suffrage qu'il arrache est toujours pour l'objet dont il s'agit & non pas pour lui. On dirait d'un autre, il parle bien: on devait dire de Démosthene, il a raison.

Cicéron le regarde comme le premier des hommes dans l'éloquence judiciaire & délibérative, parce que nul ne va plus promptement & plus sûrement à son but, qui est de mouvoir & d'entraîner ou la multitude ou les juges. Cette justice rendue à Démosthene par Cicéron fait d'autant plus d'honneur à tous les deux, que les caracteres de leur éloquence sont absolument différens. Cicéron est de tous les hommes celui qui a porté le plus loin les charmes du style & les ressources du pathétique. Il se complaît dans sa magnifique abondance, raconte avec tout l'art possible, & pleure avec grace. C'est pourtant cet homme qui vante la supériorité de Démosthene, l'élévation de ses idées, la dignité de son style, & son impulsion victorieuse. Fénélon lui rend le même hommage, & le préfere à Cicéron, que pourtant il aime infini-

ment : tant il était de la destinée de Démosthene de subjuguer en tout genre ses juges & ses rivaux.

On a observé avec raison, que le premier degré d'éloquence, l'art oratoire proprement dit, l'art de persuader, réside éminemment dans ce que les rhéteurs ont appellé le genre *judiciaire & délibératif*; c'est-là qu'il s'agit de remporter une victoire, & de donner son opinion à des juges qui vont prononcer, ou à des hommes assemblés qui déliberent. Quand l'orateur y est parvenu, c'est le triomphe de son art. Ce triomphe ne peut guere avoir lieu, comme on l'a remarqué, dans les gouvernemens absolus. Il n'appartient qu'aux gouvernemens mixtes, aux républiques. Mais si l'éloquence ne peut plus se signaler par ces sortes de victoires, ne pourrait-on pas dire qu'aujourd'hui ses succès, devenus moins brillans, ont un effet plus étendu, plus solide, & qui appartient davantage au bien général de l'humanité ? Le genre démonstratif, celui qui consiste dans l'éloge des grands hommes & le développement des grandes vérités, en même-temps qu'il est susceptible de toutes les beautés les plus sublimes, est encore recommandable par son utilité & son intérêt, & par le bien qu'il peut faire aux hommes. Il a contribué à répandre dans l'Eu-

rope policée la morale des honnêtes gens, les principes de la raison, l'amour du bien & le mépris pour les préjugés. Croit-on que cette espece de succès n'ait pas aussi son éclat & sa gloire? Il ne s'agit plus aujourd'hui pour l'homme éloquent de soulever la Grece contre Philippe, ou Rome contre Antoine : il s'agit même rarement de sauver l'innocence; ce n'est guere par l'éloquence qu'on en vient à bout; & la malheureuse aventure des Calas heureusement n'est pas commune. Il s'agit d'adoucir les ames & d'éclairer les esprits ; & ce genre d'éloquence a eu parmi nous ses Cicérons & ses Démosthenes, jugés plus sévérement que ceux d'Athenes & de Rome, puisque ceux-ci l'ont été par une multitude qui écoutait, & que les nôtres le sont par un petit nombre d'hommes qui lisent.

Il ne faut pas non plus se persuader que pour apprécier Démosthene, pour connaître l'homme qui maîtrisait la Grece, il suffise de le lire même dans une bonne traduction; il faut apprendre sa langue , se reporter au temps où il vivait, se remplir des intérêts qui l'occupent, le voir dans la tribune, l'entendre répondre à ceux qui demandaient quelle nécessité de s'armer contre Philippe?

« Eh! quelle autre, grands dieux! que celle

» qui meut des hommes libres, la vue du dés-
» honneur ? Est-ce cette nécessité que vous
» attendez ? elle vous assiege, elle vous presse.
» Il en est une autre .... Dieux protecteurs !
» éloignez-la des Athéniens ! Il en est une au-
» tre, celle qui frappe les esclaves, la violence ;
» Athéniens, j'aurais honte de vous en par-
» ler «.

Son chef-d'œuvre est sans doute sa harangue pour la couronne; c'est en ce genre celui de toute l'antiquité. Jamais accusé n'a parlé de lui-même avec plus de noblesse & d'intérêt; sa cause était belle, il est vrai; quel homme en eut jamais une plus belle à défendre ? Il fallait justifier devant toute la Grece assemblée l'honneur que le peuple d'Athenes venait de lui faire en lui décernant une couronne. Ce peuple était intéressé lui-même à soutenir son choix ; mais enfin Démosthene plaidait contre l'envie, l'envie toujours si favorablement écoutée. Il plaidait contre un orateur habile ; car on est tenté de déplorer tout le malheureux talent qu'Eschine déploie dans une mauvaise cause. A travers son élocution facile & brillante, on démêle à tout moment la faiblesse de ses moyens, l'artifice de ses mensonges. Il donne à toutes les loix qu'il cite un sens faux & forcé, à toutes les actions de Démosthene

qu'il rapporte, une tournure maligne & invraisemblable; & plus il sent le défaut de preuves, plus il exagere les expressions, ce qui, dans tout genre de calomnie, est la méthode des détracteurs qui esperent ainsi faire aux autres l'illusion qu'ils ne se font pas à eux-mêmes. Le seul endroit où il semble avoir les faits pour lui, c'est la malheureuse guerre d'Athenes contre Philippe, conseillée par Démosthene; c'est la funeste bataille de Chéronée où lui-même avait pris la fuite. Il faut convenir qu'Eschine semble triompher en cet endroit : il y est vraiment éloquent : il assemble autour de la tribune les ombres de ces infortunés citoyens; il les place entre le peuple & Démosthene; il l'investit de ces mânes vengeurs, & en forme autour de lui un rempart dont il semble lui défendre de sortir. Eh! bien, c'est précisément en cet endroit que Démosthene l'accable dès qu'il a repris la parole, & d'une seule phrase il renverse tout cet appareil de vengeance que son rival avait élevé contre lui. On la connaît, on l'a citée cent fois, cette sublime apostrophe, cette formule de serment patriotique si justement admirée :

» Non, Athéniens, j'en jure, vous n'avez » point failli en défendant la liberté de la » Grece. J'en jure, & par les mânes de vos » ancêtres

» ancêtres qui ont péri dans les champs de
» Marathon ; & par ceux qui ont combattu
» à Platée, à Salamine, à Arthémise; par tous
» ces grands citoyens, dont la Grece a re-
» cueilli les cendres dans des monumens pu-
» blics ; elle leur a accordé à tous la même
» sépulture & les mêmes honneurs ; oui,
» Eschine, à tous, car tous avaient eu la
» même vertu, quoique la destinée souveraine
» ne leur eût pas donné à tous le même
» succès «.

Ne voyez-vous pas à ces mots toutes les ombres évoquées par Eschine se ranger du côté de Démosthene ?

Avec quelle adresse encore, avec quelle accablante énergie, il tourne contre Eschine cet air de triomphe qu'il avait eu un moment en parlant de la disgrace de Chéronée ! que ce mouvement est d'un véritable orateur !

» L'avez-vous remarqué, Athéniens, lors-
» qu'il a parlé de nos malheurs ! il en parlait
» sans rien ressentir, sans rien témoigner de
» cette tristesse qui sied si bien à un citoyen
» sensible & vertueux. Son visage était rayon-
» nant d'allégresse, sa voix était sonore &
» eclatante : le malheureux ! il croyait m'ac-
» cuser, & il s'accusait en effet lui-même, en
» se montrant dans nos revers communs si

» différent de ce que vous êtes «.

Comment résister à un tel homme ? & qui ne voit par ces traits seuls qu'Eschine devait succomber ? Démosthene n'avait pas même besoin de toute sa force. Il n'est pas au tiers de sa harangue, que celle de son adversaire est détruite, sans qu'il en reste de traces. Comme il est intéressant dès les premieres lignes de son exorde !

» Eschine, dit-il, a dans cette accusation
» de grands avantages, oui, Athéniens, de
» bien grands. Nos risques ne sont pas égaux;
» s'il ne gagne pas sa cause, il ne perd rien;
» & moi, si je perds votre bienveillance . . . .
» Mais non, il ne sortira pas de ma bouche
» une parole sinistre, au moment où je com-
» mence à vous parler. Athéniens, on écoute
» volontiers l'accusation & l'injure; & qu'on
» entend avec peine ceux qui sont forcés à
» dire du bien d'eux-mêmes ! Ainsi donc Es-
» chine a pour lui tout ce qui attire l'at-
» tention des hommes; il m'a laissé ce qui
» les blesse & leur déplaît. Si dans cette crainte
» je me tais sur les actions de ma vie, je pa-
» raîtrai me justifier mal, je ne serai plus ce-
» lui que vous avez cru digne de récompense;
» si pour l'intérêt de ma cause, j'expose ce que
» j'ai fait en servant l'état, je serai dans la né-

» cessité de parler souvent de moi-même; je
» le ferai du moins avec toute la modération
» dont je suis capable, & ce que je serai forcé
» de dire, imputez-le, Athéniens, à celui
» qui m'oblige à me défendre «.

Ailleurs il s'interrompt dans le récit de ses services.

» Ecoutez-moi, dit-il, vous le devez; c'est
» pour vous que j'ai eu la force de supporter
» tous ces travaux. Il serait trop honteux que
» vous n'eussiez pas celle de les entendre «



AVERTISSEMENT.

On a cru devoir placer ici le morceau ſuivant qui parut dans le Journal de Littérature *au moment de la mort du plus grand Acteur qu'ait eu le Théâtre Français. Il eſt de l'intérêt des Lettres de conſerver, autant qu'il eſt poſſible, ces hommages auſſi juſtes que douloureux, rendus aux hommes ſupérieurs, qui ne ſont guères appréciés que quand ils ne ſont plus.*

ÉLOGE
DE
LEKAIN.

HENRI-LOUIS LEKAIN est mort le 8 Février, d'une fiévre inflammatoire, dont les progrès ont été si rapides, qu'on a su presque en même tems son danger & sa mort. Il était dans sa quarante-neuvième année. Il avait monté pour la première fois sur le théâtre français en 1750, & débuté par le rôle de Titus dans la Tragédie de *Brutus*. Il a paru pour la dernière fois sur le même théâtre, dans *Adélaïde du Guesclin*. Ainsi les premiers essais & les derniers efforts de son talent ont été pour M. de Voltaire. Il semblait que la nature eût créé le plus pathétique des Acteurs pour le plus tragique des Poëtes; & en même tems que M. de Voltaire donnait à la Tragédie un degré de force qu'elle n'avait pas avant lui, cet homme aussi heureux qu'extraordinaire, a trouvé un Acteur qui a porté l'art de la déclamation à un degré d'énergie & de

chaleur inconnue auparavant, & que peut-être on ne reverra plus.

Ce ſentiment profond de la Tragédie, cette expreſſion ſi frappante de toutes les paſſions, dont la vérité n'était jamais au-deſſous des convenances de l'art ni de la dignité de la ſcène, a été le talent particulier de l'Acteur que nous pleurons, le principe de ſes ſuccès, & ceux qui ont vu le plus anciennement notre théâtre, avouent que dans cette partie perſonne n'a pu lui être comparé.

Il ne fallait rien moins que cette ſenſibilité ſi heureuſe & ſi rare, pour vaincre les difficultés qui s'offrirent à lui au commencement de ſa carrière, & ſuppléer à ce qui lui manquait du côté des avantages extérieurs & des dons naturels. On lui reprochait, lorſqu'il parut, les défauts de la figure & de la voix. C'eſt ici que l'art & le travail vinrent à ſon ſecours. Il s'accoutuma à donner à ſa phiſionomie & à ſes traits une expreſſion vive & marquée, qui en faiſait diſparaître les déſagrémens. Il ſut dompter ſon organe naturellement un peu lourd, & le plier à la facilité du débit, néceſſaire dans les momens tranquilles; car dès que ſon rôle le permettait, ſa voix en ſe paſſionnant, devenait intéreſſante, & portait au fond de l'ame les accens de l'amour malheureux, de la ven-

gence, de la jalousie, de la fureur, du désespoir : ce n'était ni des cris secs, ni des hurlemens odieux; c'était de ces cris déchirans que la douleur arrête au passage, & qui n'en vont que plus avant dans le cœur. C'était de ces sanglots tels qu'on les a encore entendus dans Vendôme avec tant de transport, lorsqu'il disait :

Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé.

Ces grands effets n'ont été connus que de lui, & c'est ainsi qu'il était parvenu non-seulement à faire oublier les défauts de son visage, mais même à produire une telle illusion, que rien n'était plus commun que d'entendre des femmes s'écrier en voyant Orosmane ou Tancrede : *comme il est beau!* mouvement qui leur faisait honneur, & qui prouve qu'aux yeux des femmes, qui connaissent le prix de l'amour, la véritable beauté de l'homme est la sensibilité de son ame, & que pour elles le plus beau de tous est celui qui sait le mieux les aimer.

Aussi dès les commencemens, & longtems avant qu'il eût acquis cette perfection, fruit laborieux du temps & de l'étude, les effets irrésistibles de son jeu subjuguérent la haine & l'envie, & triomphèrent de tous les obstacles qu'on lui opposait. On sait que son début, qui

dura dix-sept mois, fut aussi pénible que brillant. Toujours applaudi sur la scène par cette partie du public qui ne vient chercher au théâtre que le plaisir, & qui ne craint que l'ennui, il opposa constamment la protection du Parterre aux cabales des foyers, aux intrigues de Versailles, & même aux dégoûts & aux critiques des premières loges. Tout le monde disait du mal du nouvel Acteur; & tout le monde courait le voir; *& dès qu'il paraissait, les battemens de mains ne finissaient pas.* C'est après avoir joué à la Cour le rôle d'Orosmane, qu'il eut enfin son ordre de réception. Il en fut redevable au suffrage de Louis XV. On s'était efforcé de prévenir contre lui ce Prince qui avait l'esprit juste, & un goût naturel. Après la représentation, il parut étonné qu'on parlât si mal de l'Acteur qu'il venait de voir. *Il m'a fait pleurer*, dit-il, *moi qui ne pleure guére*; & il fut reçu sur ce mot.

S'il obéit de bonne heure à ce premier instinct du talent qui l'entraînait vers le théâtre, si pour se livrer à son goût dominant, il renonça à la profession honnête & lucrative de ses pères, c'est M. de Voltaire qui l'y encouragea, & c'est encore une obligation de plus que nous avons à ce grand homme. Ce fut un bonheur, sans doute, que la nature lui présentât un talent si

précieux pour lui ; mais ce fut un mérite de l'appercevoir dans son germe. L'Auteur de *Zaïre* avait un théâtre chez lui, rue Traversière, sur lequel il essayait quelquefois ses pièces. On amena le jeune Lekain chez M. de Voltaire. Cet excellent Juge ne tarda pas à démêler le talent véritable, au milieu de toutes les fautes de l'inexpérience. Il lui donna des leçons fréquentes, & pour s'assurer mieux de ses progrès, il le logea chez lui. Jamais Acteur ne fut à une plus illustre école, & jamais apprentissage ne fut plus fructueux & suivi d'un plus beau succès. Le jeune Eleve joua successivement devant son Maître les rôles de Séïde & de Mahomet. J'ai oui dire plusieurs fois à M. de Voltaire, qu'un des momens où l'on dût concevoir la plus grande idée de son Disciple, fut celui où dans le cinquième acte de *Mahomet* il prononça cet hémistiche sublime : *Il est donc des remords* ! Lekain, lui-même, avouait qu'il eut alors un mouvement si heureux & si vrai, qu'il n'avait jamais pu le retrouver depuis. Bientôt après il débuta au théâtre, & le rôle de Séïde fut un des premiers qu'il joua, & un de ceux où il réussit le mieux.

Idolâtre de son art, il y consacrait tout son temps, tous ses soins, toutes ses dépenses. Il

est le premier qui ait eu de véritables habits de *costume*. Il les dessinait lui-même, & se privait de tout pour subvenir aux frais de sa garde-robe de théâtre, dans un tems où ses appointemens étaient très-médiocres. C'est à lui & à Mlle. Clairon qu'on est redevable du *costume* sur le théâtre français.

Persuadé que le talent ne dispense pas du zèle, & que le zèle ajoute au talent, Lekain, pendant quinze ans, joua les rôles *les plus pénibles* trois fois par semaine à Paris, & une fois à Versailles. Ce travail ne l'empêchait pas d'accepter de petits rôles dans la Comédie, quand il se croyait nécessaire; & l'on a vu Lekain jouer M. Gifflot dans *les trois Cousines*, & un Porteur dans *les Précieuses ridicules*. Il est vrai que depuis dix ans, sa santé très-affaiblie ne lui permettait pas de faire les mêmes efforts. La fatigue de ses rôles était en proportion de la sensibilité qu'il y mettait. Son expression n'était pas seulement l'action de ses organes, c'était le tourment d'une ame bouleversée qui retenait encore en-dedans plus qu'elle ne produisait au dehors; ses cris & ses larmes étaient des souffrances; le feu sombre & terrible de ses regards, le grand caractère imprimé sur son front, la contraction de tous ses muscles, le tremblement de

ses lèvres, le renversement de tous ses traits; tout manifestait un cœur trop plein, qui avait besoin de se répandre, & qui se répandait sans se soulager: on entendait le bruit de l'orage intérieur, & quand il quittait le théâtre, on le voyait encore, comme l'ancienne Pithie, accablé du Dieu qu'il portait dans son sein. Il lui fallait quelque tems pour revenir à lui, pour éloigner les fantômes & sortir de la Tragédie.

Et cependant au milieu de cette illusion si complette, il veillait sur tous les accessoires que le théâtre devait rassembler autour de lui, & n'en négligeait aucun. Accoûtumé à ce coup d'œil qui dirigeait tout, il n'oubliait pas l'art en s'oubliant lui-même. Les subalternes, les machinistes, les gardes obeissaient à sa voix; & qui jamais sut mieux remplir la scène? Qui a su dessiner avec plus de noblesse les diverses attitudes de la grandeur, de la menace, de la fierté? Qui a su tirer plus de parti des effets de la perspective théâtrale?

Des études constantes & réfléchies nourrissaient & fortifiaient ses grands talents, qu'il avait enfin conduits depuis quinze ans à la plus étonnante perfection. Il travaillait sans cesse ses rôles, & avait acquis dans les Lettres & dans l'Histoire les connoissances relatives

à son art. Sensible à la poësie, on ne l'a jamais vu mutiler & défigurer les vers qu'il récitait, comme il arrive si souvent à tant d'autres, qui ne songent pas combien cette ignorance est honteuse dans des hommes dont le métier est de réciter sans cesse des vers. Il était tout aussi éloigné de cette erreur commune qui fait croire à quelques Comédiens qu'il faut négliger les détails pour faire valoir l'ensemble, & déchirer le Poëte pour bien jouer la Tragédie. Rien n'était perdu dans son jeu, & Melpoméne n'avait aucun reproche à méler à sa reconnoissance.

Rempli des chef-d'oeuvres de nos Maîtres, il y avait peu de piéces où il ne fût prêt à jouer deux ou trois rôles. On l'a vu jouer Chatillon dans *Zaïre*, Théramène dans *Phédre*, Pirithoüs dans *Ariane*; exemple qu'il faut rappeller à ceux qui, par une vanité mal entendue, craindraient d'accepter pour le bien d'une pièce, & pour l'intérêt d'un Auteur, un rôle qui ne ferait pas de leur emploi, comme si en descendant de son emploi, on descendait de son talent.

Lekain portait dans la société beaucoup de simplicité, une conversation sage, une discussion judicieuse, même sur des objets étrangers à ses études. Un sens droit était le caractère

de son esprit ; il s'y mêlait quelquefois de la gaieté, quoique le plus souvent on apperçût en lui cette mélancolie, principe & aliment des passions qu'il éprouvait comme il savait les peindre.

On lui accordait volontiers dans le monde le dégré de considération, dû à la supériorité de ses talens, faite pour tout annoblir, & pour échapper à l'ascendant des préjugés. Un Comédien mauvais ou médiocre, peut n'être qu'un Comédien ; mais un homme tel que Lekain, Préville ou Garrick, un Acteur de cet ordre est un grand Artiste.

Un Militaire décoré s'adressa un jour à Lekain dans le foyer, & se servant des expressions les plus méprisantes sur l'état des Comédiens, il parla de leur fortune, de leurs pensions, des récompenses qui les attendaient, tandis que lui militaire, après de longs services, se retirait avec une chétive pension. L'Acteur qui avait écouté sans rien dire, lui fit cette réponse aussi noble que sensée : *Eh ! comptez-vous pour rien, Monsieur, le droit que vous croyez avoir de me dire en face tout ce que je viens d'entendre ?*

Le théâtre français n'a point fait de perte plus difficile à réparer. On peut y apporter une figure plus agréable, un organe plus facile &

plus sonore ; on peut avec le tems acquérir une connaissance égale de la scène ; mais cette ame tragique, faite pour tout sentir & tout exprimer, se reproduira-t-elle ? & renaîtra-t-il un autre Lekain ?

A la nouvelle de sa mort annoncée au Théâtre, un cri de douleur s'est fait entendre de tous côtés, & s'est perdu dans un silence de consternation. On assure pourtant qu'une voix a été entendue dans ce silence, & a dit : *tant mieux*. Il faut donc que l'envie éléve encore un cri sur la tombe de l'Artiste ! souvent même ce n'est pas le dernier.

On ne regardera pas sans doute ces lignes jettées précipitamment sur le papier, ces premiers traits de la douleur, comme un éloge complet de l'homme rare qui en mérite un beaucoup plus étendu & plus éloquent ; dont j'admirais le talent, & dont je chérissais la personne. Je n'ai fait que joindre ma voix à la voix publique. Mes regrets sont ceux de tous les amateurs des Lettres & du Théâtre, & pour en faire concevoir la justice, je n'ai pas besoin d'ajoûter ce qui n'est que trop vrai. *Nulli flebilior quam mihi.*

P. S. J'apprends dans le moment que M. de Voltaire arrive à Paris. Cette nouvelle peut faire oublier tout à ceux qui sont sensi-

bles à la gloire & au génie; mais cette joie même fera sentir encore davantage la perte que nous avons faite. Il trouvera Melpomène en deüil: ce deuil s'étendra jusques sur son triomphe. Il y manquera celui qui en aurait fait un si bel ornement- M. de Voltaire dira sans doute *où est Vendôme, où est Tancréde*? & le public dira: *où est Lekain*?



SUR LA MUSIQUE *THÉATRALE.*

LE grand *Opéra Français*, malgré les efforts de ses derniers partisans, qu'il ne faut pas appeller les derniers des Romains, ne s'est soutenu pendant long-temps que par la perfection des danses & la pompe de la représentation. De toutes les Divinités de l'Opéra, *Terpsicore* est celle qui l'a servi le mieux. C'est en sa faveur qu'on pardonnait la bruyante monotonie & la tristesse soporifique du chant français. Aujourd'hui nos oreilles sont trop raffinées pour le supporter. Jettons un coup d'œil rapide sur le changement qui s'est opéré chez les Français, dans un art où l'Italie nous a donné les premières leçons, qui est resté longtemps parmi nous dans son enfance, & dans lequel bientôt peut-être nous n'aurons plus de Maîtres.

On admira *Lulli* avec justice. Ce n'était pas à beaucoup près un homme sans génie. Mais indépendamment de son mérite particulier, plusieurs causes différentes ont contribué à donner à ses Opéras un succès qui depuis a

dû diminuer beaucoup ; premièrement, les beautés dramatiques & la poésie de ses Opéras, où l'on trouve, quoiqu'en ait dit *Boileau*, des scènes d'un intérêt très-touchant & d'un très-beau dialogue, des morceaux d'une versification imposante & harmonieuse, & en général une diction pure & facile ; ensuite, l'époque même de ces Opéras, qui étaient alors des fêtes triomphales, dans un temps où la grandeur de Louis XIV, & l'enthousiasme qu'il avait inspiré, se répandaient sur tout, & où l'ivresse de la prospérité & des victoires, & le peu d'usage qu'on avait des Beaux Arts, devaient rendre les hommes peu difficiles sur leurs plaisirs : enfin l'accord quelquefois heureux d'une musique & d'une versification également douces, qui formant dans les belles scènes une espèce de déclamation soutenue par des voix séduisantes & par l'intérêt des situations, était relevée de temps en temps par des airs agréables, faciles à retenir & propres à devenir vaudevilles, sorte de mérite qui est fort du goût des Français. La fortune de ces Opéras a dû se maintenir quelque temps : les vieillards aimaient à répéter les airs qu'ils avaient entendu chanter dans leur enfance par *Beaumavielle*, & que Thevenard enseignait à leurs enfans. Les Français s'étaient accoutumés à

croire qu'il n'y avait rien de mieux que les petits airs de leurs ballets & le plein-chant de leurs scènes, lorsque *Rameau* leur donna l'idée d'une musique plus savante, plus variée & plus pittoresque. Les oreilles long-temps endormies par les Opéras de *Lulli* s'éfarouchèrent d'abord de l'harmonie de *Rameau*, & ce réveil fut orageux. Ce fut bien pis quand on entendit les intermèdes italiens, où les accens de la nature étaient rendus avec des notes, où l'on avait de l'esprit, de la grace & du sentiment avec des sons. La moitié de la France se revolta contre une si dangereuse innovation. Le parterre de l'Opéra, la Cour & la Ville furent partagés en deux factions, & ce fut presqu'un crime d'état d'avoir du plaisir. C'est dans le fort de ces querelles que M. *Rousseau* publia sa Lettre sur la Musique française. Elle n'était pas faite pour concilier les esprits. Quoique fondée sur de bons principes, c'était une satyre violente & souvent injuste; il trouvait la musique de nos Opéras détestable, & il avait raison. Mais il ajoutait que la langue française n'était pas susceptible de bonne musique, & cette assertion est démontrée fausse par l'expérience. Toute langue dont les syllabes ne sont point trop chargées de consonnes, deviendra très-musicale entre les mains

d'un homme de génie. Les *e* muets sont un obstacle ; mais on peut les sauver très-souvent, & en finissant les phrases par une rime masculine, cet inconvénient disparaît. D'ailleurs on lui fit bientôt une réponse péremptoire. On avait beaucoup crié contre la nouvelle musique ; mais enfin l'on en profita, & c'est dans tous les genres un hommage que le tems fait rendre au génie. La première pièce où l'on entendit des airs détachés dans le nouveau goût, nommés depuis ariétes, fut l'acte intitulé les *Troqueurs*, joué à l'Opéra-comique. Ce théâtre forain s'était élevé depuis quelque tems sous les auspices de *Vadé*, de *Pannard*, de *Fuselier*. On jouait de petites pièces entremêlées de vaudevilles & de parodies des airs connus. M. d'*Auvergne*, auteur de l'Opéra des *Troqueurs*, fut le premier qui essaya d'y mettre une musique nouvelle dans le goût des intermèdes italiens. Elle eut un grand succès. Celui du *Peintre amoureux*, de *Duny*, fut encore plus grand. Vint ensuite M. *Philidor* qui fit *Blaise le savetier* & le *Maréchal*. Tout Paris fut ivre de ce spectacle, qui dès-lors parut trop important pour un spectacle de foire. On le réunit à la Comédie italienne, qui tombait de jour en jour, malgré son Arlequin, ses Parodies & les Comédies de *Marivaux*. Ce genre de nouveaux

Opéras-comiques s'étendit & se plia à plusieurs tons. *Vadé* & *Pannard* s'étant bornés à la gaité populaire ou villageoise, s'étaient distingués surtout par le talent du Vaudeville, qui dans sa précision, commandée par un air donné, renferme quelquefois le mérite de la difficulté vaincue. Les Musiciens engagerent les Auteurs à aller plus loin. MM. *Philidor* & *Monsigny* traiterent des sujets où il entrait de l'intérêt & du sentiment, quoique les pièces fussent le plus souvent mal faites & mal écrites. Enfin M. *Grétry*, plus heureux, trouva un Ecrivain d'un talent plus élevé, dans M. *Marmontel*, & le *Huron*, *Lucile*, *Silvain* firent voir que notre langue était assez musicale pour produire les plus grands effets entre les mains d'un habile compositeur. De pareilles pièces, où l'on allait s'attendrir & pleurer, & qui enchantaient les oreilles en remuant l'ame, ne s'appellèrent plus des Opéras-comiques, mais des Drames lyriques pleins de mérite & de charme. Dès-lors il ne fut pas possible d'entendre ce que nous appellons grand Opéra, & ce qui n'est qu'un grand ennui. *Castor*, la ressource & le chef-d'œuvre du théâtre, *Castor* lui-même fut peu suivi aux dernières reprises.

D'un autre côté les Italiens en possession de la plus belle musique du monde, ne savaient

pas encore l'appliquer au Drame, de manière que la réunion de ces deux arts tendît au même but, & que l'intérêt de l'action se joignît au plaisir de l'oreille.

Les scènes de Métastase étaient pleines de situations frappantes, mais forcées, d'un dialogue ingénieux & brillant, mais de scènes beaucoup trop longues ; toujours subdivisées suivant un usage tyrannique, en deux ou trois intrigues, afin que la première, la seconde & la troisième *amoureuses* vinssent à leur tour chanter leur ariette, & que chaque *virtuose* eût de quoi faire briller son organe. Des Drames dans lesquels un art était ainsi entièrement sacrifié à un autre, ne pouvaient produire qu'un ensemble monstrueux. Les Musiciens s'appercevant qu'on ne pouvait ni s'intéresser à des pièces si mal construites, ni écouter pendant cinq ou six heures, ne songeaient pas même à l'effet total, abandonnaient tout le récitatif des scènes à des mains subalternes, & réservaient tous les efforts de leur génie, toute la richesse de la musique pour des airs d'expression, admirables à la vérité, mais qui avaient le défaut de ne pas former un ensemble. Quant aux airs qu'on appelle de bravoure, ils n'avaient d'autre objet que de faire valoir la flexibilité d'une belle voix dans les difficultés vain-

cues, & dans tous les passages du chant. A l'égard des autres, le talent des Picini, des Sacchini, des Iumelli y avait développé toute la puissance de leur art. Il était impossible de porter plus loin l'expression de la mélodie. Mais outre que tous ces airs isolés ne produisaient qu'un effet momentané, quelquefois encore entraînés par le torrent, ces grands Maîtres y avaient mis un luxe & une affectation qui nuisaient au beau naturel, *qui est la perfection* de tous les arts. Il en *résultait* que l'Opéra italien, qui n'avait que de la musique, était un très-mauvais *spectacle*, & que l'Opéra français magnifique en décorations, & charmant dans ses ballets, ne manquait que de musique.

C'est dans ces circonstances qu'un homme de génie, qui avait fait exécuter en Italie, avec un grand succès, le premier Opéra qui offrît un ensemble dramatique, essaya de faire à Paris avec son Iphigénie, ce qu'il avait fait à Rome avec son Orphée. Cet opéra d'Iphigénie dont le fonds était celui de la fameuse tragédie de Racine, était resserré en trois actes, sans développemens & sans épisodes ; chaque scène était coupée par des airs analogues à la situation, ce qui est la forme essentielle à tout drame musical, & ce qu'avait ignoré Quinaut, parce que de son tems la bonne musique n'é-

tant pas née, il ne pouvait donner à Lulli que ce que Lulli demandait, c'eſt-à-dire, des ſcènes à réciter.

Quoique l'opéra d'Iphigénie fût très-inférieur aux belles compoſitions d'Italie, dans la partie du chant, cependant il était fort au-deſſus de tout ce que nous connaiſſions; & il devait réuſſir. L'avantage du ſujet, l'un des plus heureux qu'il y ait, pour l'intérêt & la pompe du Spectacle, une marche rapide & pittoreſque débarraſſée de ce long & ennuyeux récitatif dont Lulli & ſes ſucceſſeurs nous endormaient depuis ſi long-temps, des choeurs mis en action & ſubſtitués aux anciens choeurs, qui n'étaient guères que du bruit, quelques airs qui avaient de l'expreſſion, quoique trop ſouvent faibles de mélodie, de beaux morceaux de récitatif obligé, preſque inconnu auparavant ſur notre théâtre lyrique, l'art de tirer de grands effets des accompagnemens & de rapprocher l'orcheſtre de la ſcène beaucoup plus qu'on n'avait fait juſqu'alors, voilà tout ce qui devait aſſurer le ſuccès d'Iphigénie, & peut-être encore celui d'Orphée qui la ſuivit, & qui moins intéreſſant pour le fonds, l'emportait de beaucoup pour la muſique. C'était le chef-d'oeuvre de l'Auteur, & le ſeul de ſes ouvrages où l'on ſentît qu'il s'était pénétré de la ſcience des Maî-

tres d'Italie, le seul où le chant fût en général d'une beauté supérieure.

Vint ensuite Alceste. Ici le caractère de la musique s'était joint à l'inconvénient du sujet pour n'en faire le plus souvent qu'une lamentation bruyante & monotone. Le talent de M. Gluk s'y manifestait par plusieurs morceaux d'un grand effet ; mais cet effet même était affaibli par la continuité d'un bruit assourdissant & inévitable, lorsque l'on tire toutes ses ressources de son orchestre. Je me permis alors, en rendant hommage au mérite de M. Gluk, d'observer ce qu'en général on paraissait désirer dans sa composition, & ce qui manquait à ses Opéras. Mes observations étaient d'un homme qui respecte le talent, & qui ne juge des arts que par le plaisir qu'ils lui font, & par celui qu'il en attend. On me répondit avec aigreur. On me demanda si j'étais savant en musique ; & je fus obligé de prouver ce que tout le monde savait, que pour juger des effets d'un art il ne fallait pas être artiste. Rien ne fait mieux voir qu'on est souvent obligé de démontrer ce qui est clair.

Je rappellai qu'il y a dans les Arts deux parties ; l'une élémentaire & mécanique ; elle n'est connue que des Artistes ; eux seuls ont le droit d'en parler ; l'autre est le résultat des

opérations d'un art. Elle a pour juge quiconque a un sens droit, & des organes sensibles. Je ne crois pas que l'on me conteste ce principe. Si on le rejettait, il faudrait que les Artistes n'eussent plus de juges que leurs Confrères. Je doute qu'ils admissent cette conséquence. Un homme qui ne connaît ni les règles du dessin, ni celles de la peinture, ne saura pas en quoi péche une figure mal dessinée, ni d'où naît le défaut de lumière ou d'ombre, ni pourquoi telle couleur est mal choisie. Mais il dira fort bien : cette tête a l'expression convenable au sujet ; son attitude a tel caractère ; la situation de ces personnages se présente à mon imagination ; la couleur de ce paysage est celle de la nature ; ces objets, ces sites sont gais ou tristes, &c. de même un homme qui ne sait pas la composition, ne dira pas si telle musique est correcte & savante ; il ne raisonnera pas sur les combinaisons harmoniques, ni sur les procédés d'une phrase musicale. Voilà les *moyens de l'art*. Mais cet air, dans cette situation, a-t-il l'expression suffisante ? Ce chant est-il varié ou monotone ? Est-il pauvre ou riche ? Réunit-il les modulations qui doivent porter dans mon ame tel sentiment ? Ce duo est-il bien placé ? Est-il naturel ? Produit-il un effet analogue à la scène ? Voilà ce que peut

examiner tout homme qui a de l'oreille & du bon ſens. On peut donc, ſans ſavoir la muſique, parler des beautés ou des défauts d'un drame muſical, ſans s'expoſer à entendre cette phraſe ſi orgueilleuſement & ſi gratuitement répétée par ceux qui à peine ont appris à ſolfier vous ne ſavez pas la muſique : n'en parlez pas.

Après avoir ainſi établi le droit de dire mon avis, je le dis encore plus librement ſur Armide, la derniere des productions de M. Gluk. Deux choeurs & un duo du cinquième acte en faiſaient tout le mérite. C'eſt-là ſurtout que l'on ſentit tout ce qui manquait au muſicien, & tout ce dont il voulait nous apprendre à nous paſſer. Il y avait de ces cris de douleur, qui ſont un des grands moyens de M. Gluk, & qui bien placés & bien ménagés, donnent au récitatif une expreſſion qu'il n'avait pas avant lui. Mais quand ces cris reviennent trop ſouvent, quand on les entend à tout moment, comme dans *Armide* & dans *Alceſte*, lorſque dans les airs même ils prennent la place de ces phraſes de chant, à la fois pathétiques & mélodieuſes, qui vont à l'ame ſans effrayer l'oreille, & telles qu'on les admire dans les beaux airs des Italiens & de leurs éleves ; alors on eſt aſſourdi plutôt qu'ému ; ce rude ébranlement des organes nuit à l'émotion de l'ame ; on s'apper-

çoit que l'auteur a mis trop souvent toute son expression dans le bruit & tous ses moyens dans ses cris. Cette affectation de contrefaire la nature, est fort différente d'un art fondé sur une imitation embellie, qui doit plaire en ressemblant. Je ne viens point entendre le cri de l'homme qui souffre. J'attends de l'art du Musicien qu'il trouve des accens douloureux sans être désagréables ; je veux qu'il flatte mon oreille en pénétrant mon cœur, & que le charme de la mélodie se mêle à l'impression que je ressens. Je veux remporter dans ma mémoire sa plainte harmonieuse, qui retentisse encore dans mon oreille, & me laisse le desir de l'entendre encore, & de la répéter moi-même. Mais si je n'ai entendu que des clameurs de désespoir, des gémissemens convulsifs, je puis trouver cela fort vrai, mais si vrai, que je n'y reviendrai pas.

D'ailleurs dans Armide le Musicien avait été fort mal servi par le Poëme qui est plein de beautés dramatiques, mais dont la marche n'est point du tout favorable à la musique. Ce récitatif éternel est nécessairement sans effet. J'en appelle à tous les spectateurs de bonne foi, à tous ceux qui savent par cœur ce fameux monologue,

Enfin il est en ma puissance, &c.

Ce morceau, médiocrement déclamé, produirait une impression très-vive. Il n'en produit aucune, absolument aucune, avec la musique de M. Gluk. Or, quel plus grand contre-sens que d'allier deux arts, dont l'un affaiblit l'autre ? Qu'on se rapelle encore le songe d'Armide.

Et par un charme inconcevable.
Je me sentais contrainte à le trouver aimable,
Dans le fatal moment qu'il me perçait le cœur.

Déclamez ces beaux vers, ils vous enchanteront : écoutez-les dans l'opéra d'Armide, ils vous glaceront. Voyez la première scène, cette réponse sublime d'Armide, qui, lorsqu'on l'a entretenue long-temps de la gloire de ses charmes qui triomphent de tous les guerriers Chrétiens, s'écrie :

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous.

Qu'une bonne Actrice prononce ce vers, il vous transportera : dans l'opéra, lorsque ce vers a été chanté, il ne différait en rien du long ramage que venaient de faire entendre les suivantes d'Armide, & avec lequel il devait faire un contraste si frappant.

M. Gluk est, sans doute, un homme de génie, puisqu'il a fait *Orphée*, & dans ses autres

Opéras, plusieurs morceaux dignes de son *Orphée*. Ses Opéras sont les premiers qui aient été construits sur un plan à la fois musical & dramatique, soit qu'il ait lui-même dessiné ce plan, comme ses amis lui en font honneur, soit qu'il ait suivi celui de Calsabigi dans *Orphée*, & dans *Iphigénie*, celui qu'avait tracé le Comte Algaroti. Quoiqu'il en soit, ces Opéras sont les premiers qui aient été purgés des défauts de ceux d'Italie & de ceux de France. Les drames de Métastase, très-agréables à lire, ainsi que ceux de Quinault, offraient toujours sur le théâtre une intrigue double & triple qui détruisant l'unité, détruisait l'intérêt. Presque tous ses airs étaient placés à la fin des scènes, pour obéir à l'usage qui voulait que la cantatrice ou le virtuose sortît du théâtre après avoir chanté son *aria*. Ces airs ainsi détachés du dialogue, étaient devenus trop souvent un brillant hors-d'oeuvre où le Musicien déployait tout le luxe de son art pour faire valoir le gosier d'une actrice ; & cependant, ce hors-d'œuvre était, & même est encore, la seule chose qui soutienne l'Opéra Italien, parce que le peu d'intérêt d'un drame partagé en deux ou trois épisodes, & la longueur excessive du spectacle, & la simplicité trop nue d'un réci-

tatif insipide, n'attirent pas d'ailleurs une grande attention.

D'un autre côté, l'Opéra Français surchargé de ballets, le plus souvent étrangers à l'action, & dénué d'airs, n'était guères qu'un récitatif éternel, & l'on n'y connaissait l'harmonie que dans quelques choeurs de Rameau, & la mélodie que dans les airs de danse, les plus parfaits que l'on ait composés.

Orphée, exempt de tous ces défauts, dut réussir en Italie & en France; en Italie, parce qu'indépendamment des beautés musicales, on trouvait, pour la premiere fois, un ensemble soutenu, un spectacle resserré dans les bornes d'une durée raisonnable; un drame attachant par l'unité d'action, malgré les fautes de vraisemblance; enfin, un récitatif plus travaillé, plus fort, plus adapté à la scène: en France, parce qu'on entendait, pour la première fois, sur notre théâtre lyrique, ces airs d'expression appliqués aux situations dramatiques; parce que, pour la première fois, dans cet opéra & dans celui d'Iphigénie qui l'avait précédé, le chant mesuré venait faire partie de la scène, auparavant partagé entre l'assoupissante uniformité du récitatif & le vacarme des choeurs.

Telle est l'heureuse révolution dont M. Gluk

eſt l'auteur, & qui doit lui faire un honneur immortel. Mais par une fatalité ſingulière, & par une eſpèce de contradiction entre ce qu'il a fait d'abord, & ce qu'il fait aujourd'hui, peut-être retarde-t-il les progrès d'un art qu'il avait d'abord avancé; je m'explique. Soit que la nature de ſon talent le porte plutôt aux effets de l'harmonie qu'à l'invention du chant, & que puiſſant & fécond dans la partie inſtrumentale, il ſoit faible & pauvre dans la mélodie, qui pourtant eſt en muſique la qualité la plus heureuſe & la plus rare, comme le ſtyle en Poéſie; ſoit que des idées ſyſtématiques ſe ſoient jointes à cette diſpoſition naturelle; ſoit qu'il ait eu l'ambition de créer une muſique théâtrale qui ne fût qu'à lui, & d'échapper ainſi à toute comparaiſon; ſoit qu'enfin toutes ces cauſes ſe ſoient réunies enſemble: quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'à l'exception d'*Orphée*, M. Gluk dans ſes autres compoſitions ſemble avoir pris à tâche de bannir le chant du drame lyrique, & paraît perſuadé, comme ſes partiſans le répétent, que le chant eſt contraire à la nature du dialogue, à la marche des ſcènes & à l'enſemble de l'action.

Ce n'eſt pas en Italie qu'une pareille religion pouvait proſpérer; on y aime trop la muſique. Auſſi n'y a-t-il riſqué que ſon *Orphée*, où il y a de

la musique. *Mais* en France, où il a débuté par son *Iphigénie*, qui a eu un grand succès, il a pu croire qu'il trouverait d'autant plus de facilité pour établir son système, que ceux des Français qui avaient vu l'Opéra d'Italie, n'avaient guères été frappés que de ses défauts. M. Gluk pouvait trouver de grands avantages à bâtir sur un plan absolument neuf. Quoiqu'il y ait de beaux morceaux de chant dans *Orphée*, ceux de Galuppi, d'Iumelli, de *Sacchini*, de *Picini*, ces airs admirables, *chantés d'un bout* de l'Europe à l'autre, ces chefs-d'œuvre pathétique & de mélodie, dans lesquels les Compositeurs, en portant l'expression du sentiment au plus haut point, se sont garantis de ces faux ornemens si justement reprochés à l'Italie, ces grands ouvrages pouvaient offrir un objet de comparaison, dans lequel toute la supériorité n'aurait pas été du côté de l'auteur d'*Orphée*. Mais si l'on écarte le chant, si l'Opéra se soutient avec un récitatif plus animé, avec des chœurs mieux dessinés & plus pittoresques, avec des morceaux de récitatif obligé, que fait valoir la science des accompagnemens, il est clair que M. Gluk a créé un art nouveau, qu'il est seul dans son genre, & que sa place est unique.

La marche qu'il a tenu dans ses compositions successives

ſucceſſives rend ces idées très-probables. Il y a peu de chant dans *Iphigénie* ; les airs en sont trop ſouvent faibles. Il y en a encore moins dans *Alceſte*. Enfin il a pris le parti de travailler sur un ancien Opéra, coupé en cinq actes, plein de longs monologues, dans lequel il n'y a pas un ſeul air proprement dit, ſi ce n'eſt dans les ballets ; & quand tous les Muſiciens s'accordent à penſer que tous les Opéras de Quinault, quoique pleins de beautés, ſont coupés d'une manière très-peu favorable à la muſique, M. Gluk ſeul n'eſt point frappé de cette difficulté. Que conclure de cette étrange entrepriſe, ſi ce n'eſt que l'Auteur eſt perſuadé que les airs d'expreſſion, les ſeuls qui admettent le chant dramatique, ne ſont point du tout néceſſaires au drame lyrique, & qu'avec du récitatif & des chœurs, avec de l'harmonie, on eſt sûr d'atteindre à la perfection de ce ſpectacle ?

Ecoutez les maximes de ſes partiſans, & vous y verrez la confirmation de cette doctrine. Ils admirent en lui cet *art de noter la parole*, qui ſeul, diſent-ils, eſt conforme à l'eſprit de la ſcène. Ils affectent de ne voir dans les airs italiens que les défauts qui les défigurent ſouvent ; & de ce qu'on a abuſé d'un art, ils concluent que l'art n'exiſte pas. Ils conviennent qu'il y a un grand nombre de ces airs

du goût le plus simple & le plus pur, qui expriment toutes les passions, la tendresse, la douleur, la jalousie, & qui sont faits pour émouvoir autant que pour plaire; & *ils* persistent à soutenir que ces airs qui peignent *les* passions en général, ne peuvent pas s'appliquer à une situation particuliere, & que s'ils font pleurer dans un concert, ils refroidiront sur la scène.

Je pense au contraire, *que c'est dans la mélodie* expressive de ces *airs*, que réside la puissance première, le premier charme de la musique; que tout Opéra doit être distribué de manière qu'il y ait dans chaque scène un ou deux de ces airs faits pour exprimer la situation du personnage, à moins que la scène n'amène plus naturellement un *duo*, un *trio*, un *quatuor*, ou un choeur analogue à l'action; que cette déclamation notée qu'on veut substituer au chant mesuré, quelquefois expressive & si souvent monotone & criarde, est généralement très-inférieure à la déclamation naturelle, & ne doit occuper de place que ce qu'il en faut pour exposer ce qui n'est que de fait, & pour amener le chant; que le son étant par lui-même une sensation rapide & fugitive, ne peut faire une impréssion forte, qu'en se reproduisant par une variété de formes qui ne

nuise pas à l'unité du dessin, par ces retours que l'oreille attend & retrouve avec tant de plaisir, enfin par toutes les richesses du chant régulier & périodique.

On objecte qu'il n'est pas naturel de chanter un air de cette nature dans une situation passionnée, que c'est un moyen d'arrêter la scène & de nuire à l'effet.

Je trouve ces objections absolument illusoires. D'abord dès qu'on admet le chant, il faut l'admettre le plus beau possible, & il n'est pas plus naturel de chanter mal que de chanter bien. Tous les arts sont fondés sur des conventions, sur des données. Quand je viens à l'Opéra, c'est pour entendre de la musique. Je n'ignore pas qu'Alceste ne faisait pas ses adieux à Admète, en chantant un air. Mais comme Alceste est sur le théâtre pour chanter, si je trouve sa douleur & son amour dans un air bien mélodieux, je jouirai de son chant en m'intéressant à son infortune. Car je suis venu pour cela, comme à la Comédie française lorsque je viens voir Zaïre, je m'attends à pleurer sur les malheurs de l'amour, & à entendre des vers charmans.

Ensuite pourquoi donc un air de ce genre, avec quelqu'étendue que la musique s'y développe, arrêterait-il l'action, & me refroidirait-il,

s'il est bien placé, s'il exprime les sentimens du personnage, s'il ne s'écarte jamais du motif principal? Et quel autre moyen le personnage a-t-il de me pénétrer de sa situation, & de m'émouvoir fortement? Est-ce sa Mélopée, qui, le plus souvent, me fait desirer qu'il parle? Cet air que l'on voulait lui interdire, je l'attends pour être ému. J'attends qu'il chante pour savoir ce qu'il a dans l'ame; car le chant est son langage. Consultons l'expérience. Quoi! dans Lucile, dans Silvain, dans la Colonie, où par une bisarre alliance la musique succède à la parole; un air mélodieux & pathétique m'émeut jusqu'aux larmes, & je ne me préterais pas à la même illusion, quand le chant mesuré succéde au récitatif! Il m'est impossible de comprendre jamais un raisonnement si peu probable.

Allons plus loin. L'attrait de la bonne musique est si grand, qu'elle plaît même lorsqu'elle est déplacée. Rien n'est moins raisonnable que le fameux duo d'*Orphée & d'Euridice, Quels tourmens insupportables!* car assurément ils s'affligent sans aucune raison. Mais ce duo est si beau, qu'on oublie l'invraisemblance; & si la musique produit cet effet, même lorsqu'elle est hors de place, peut-on dire qu'elle refroidira l'action, lorsqu'elle y sera bien amenée? En un mot

j'aime la musique que l'on chante & les vers que l'on retient.

Depuis que ces réflexions ont été écrites, on a joué l'Opéra de Roland, dans lequel on a suivi les principes que je viens d'exposer & le succès les a pleinement justifiés; ce n'est pas qu'une pastorale héroïque, telle que Roland, puisse jamais produire, à beaucoup près, un effet aussi grand qu'une Tragédie telle qu'Iphigénie, ou même que les morceaux tragiques des autres Opéras de M. Gluk; mais les airs de M. Picini ont prouvé que le chant se prêtait à tout, & pouvait déployer toutes ses richesses sans négliger l'expression. Ce qui lui manque du côté de l'ensemble, peut s'acquérir par l'expérience, & il faut entendre Atys, pour savoir ce qu'il peut faire dans les grandes situations dramatiques. Ce n'est pas que je veuille en conclure, qu'il faille pour cette musique exclure celle de M. Gluk; c'est au contraire cette intolérance exclusive que j'ai toujours blâmée dans les partisans de M. Gluk, qui voulaient que sa musique fût la seule propre au drame, la seule qu'on entendît sur le théâtre de l'Opéra. Ecoutons tout. Tel Artiste excelle dans une partie, & manque d'une autre. *Non omnia eidem dii dedere.*

L'Allemagne a perfectionné la musique instrumentale ; l'Italie est la patrie du chant, & les Français l'emportent sur l'une & l'autre pour les airs de danse. Jouissons de tout & n'excluons rien.



DIALOGUE

ENTRE ALEXANDRE ET UN SOLITAIRE DU CAUCASE.

L'ARMÉE d'Alexandre était campée près du Caucase. Chassant un jour dans les bois voisins de ces montagnes, il fut surpris d'un orage violent qui dispersa tous ceux de sa suite. Seul, & s'avançant au hazard, il apperçut près d'un rocher quelques plantations qui lui firent juger que ce lieu était habité ; il vit de la fumée sortir par les fentes du rocher : il s'approcha & découvrit une caverne qui lui parut assez commode & suffisamment éclairée. Il entra : un vieillard occupé dans ce moment à faire cuire des herbes, le reçut avec un front serein & un air assuré, & remarquant qu'il était fort échauffé, lui présenta de l'eau & du lait. Je n'ai pas d'autres liqueurs, lui dit-il, choisissez. Le Prince se rafraîchit, & regarda son hôte avec quelque surprise. Vous ne savez pas, lui dit-il, qui vous recevez ? Non, répondit le vieillard. Mais il fait mauvais temps, vous êtes las & égaré ; ma demeure vous offre un azile ;

vous pouvez en profiter; il n'eſt pas beſoin que je ſache votre nom pour cela. Mais, repliqua le Prince, vous ſavez ſans doute qu'il y a une armée dans ce pays?... Je l'ignore. Qui me l'aurait dit, & pourquoi le ſaurais-je? Je ne vois perſonne, & je ne crains rien. Vous ignorez, reprit le Roi, que l'armée d'Alexandre eſt campée près d'ici, & le nom d'Alexandre au moins n'eſt pas venu juſqu'à vous?... Non. Quel eſt cet Alexandre? Qu'a-t-il fait?... Ce qu'il a fait! il a conquis l'*Aſie*; il a détrôné celui qu'on nommait le Roi des Rois; il a ſoumis... je crains bien, dit le vieillard, s'approchant de la porte de ſa caverne, que cette pluye abondante ne détruiſe quelques légumes que j'ai ſemés il n'y a pas long-tems. Vous devriez bien, dit le Prince de plus en plus étonné, faire plus d'attention à ce qu'on vous dit d'un Roi dont vous êtes le ſujet. Le ſujet! dit en ſouriant le Philoſophe ſolitaire. Oui, reprit Alexandre; il vient de ſoumettre ces contrées qui obéiſſaient à Darius; vous êtes actuellement ſous ſon empire; & peut-être ſeriez-vous enfin ſurpris, ſi je vous diſais que c'eſt Alexandre même à qui vous parlez. Vous êtes cet Alexandre! dit le vieillard, en mettant ſur une petite table ſes herbes qui lui ſemblaient aſſez cuites, j'en ſuis charmé... Voulez-vous

goûter de mon potage? Alexandre se leva, & fit quelques pas, comme un homme qui ne sait où il en est. Enfin il se rassit, & dit au vieillard avec beaucoup de douceur: je voudrais savoir par où j'ai pu m'attirer le mépris que vous me témoignez.

LE PHILOSOPHE.

Votre reproche est injuste; je ne vous méprise point: vous êtes dans l'erreur commune à tous les hommes, qui veulent que tout ce qui les regarde soit intéressant pour les autres comme pour eux-mêmes. Que m'importe qu'Alexandre, que je ne connais pas, ait vaincu Darius que je ne connais pas davantage? Pourquoi voulez-vous que je fasse plus d'attention à vos conquêtes qu'à mes légumes? J'ai dû vous offrir ici tout ce qui pouvait vous être utile; je l'ai fait, je ne vous dois rien de plus; je ne suis point votre sujet, car je n'ai pas besoin de vous. Ceux qui vivent dans une société dont l'autorité d'un Prince est le soutien, doivent lui obéir, parce que c'est lui qui met leurs biens & leur personne en sûreté; ils vivent sous sa sauve-garde. Moi qui n'ai pour maison que cette caverne, & pour bien que le terrein que j'ai défriché autour de moi; je ne suis sujet que

des élémens. Vous avez trouvé ici un asyle, & sûrement je n'en irai jamais chercher chez vous. Cependant je ne vous méprise point, puisque vous ne m'avez point fait de mal; je ne vous estime pas non plus, puisque je ne vous connais pas.

ALEXANDRE.

Ce que je vous dis ne me fait-il pas assez connaître? J'étais Roi d'une petite Province de la Grèce, nommée la *Macédoine*, & *je le suis aujourd'hui* de tous les pays qu'arrosent le Tigre, l'Euphrate, l'Oxus. J'ai vengé ma patrie, que Xercès avait voulu opprimer. J'ai renversé ce superbe trône de Perse, élevé sur tant de trônes détruits; & je ne cesserai de conquérir que lorsque je toucherai les bornes dont la nature a resserré notre globe. Je me suis avancé dans l'univers, & rien ne m'a résisté.

LE PHILOSOPHE.

Alexandre, écoutez-moi. De si grands desseins, exécutés avec si peu de forces, marquent une ame élevée & des talens rares. Le nom de vengeur de votre patrie justifie, autant qu'il est possible, celui de conquérant : mais vous ne sauriez vous dissimuler que vous avez fait

beaucoup de mal, & vous pouviez faire beaucoup de bien. Après avoir vaincu Darius, peut-être eût-il mieux valu vous contenter de reprendre les Provinces que les Persans ont usurpées sur les Grecs, & le replacer vous-même sur le trône où vous pouviez vous asseoir; il y avait un orgueil bien sublime à pardonner au Roi des Rois. Lorsqu'on a ébranlé un destin illustre, il y a plus de gloire à le rétablir qu'à l'abattre. Vous auriez gouverné votre pays, qui sans doute souffre de votre éloignement; & il valait mieux être utile à la Macédoine, que redoutable à l'univers.

ALEXANDRE.

Quoi! la gloire de commander à tant de peuples....

LE PHILOSOPHE.

Est moins rare que vous ne croyez. Il est plus commun, peut-être plus aisé, de faire de grandes choses que de remplir ses devoirs. Du fond de ma caverne, jettant un regard vaste sur l'étendue du globe, & sur cette chaîne d'âges, qui ont enfanté & détruit tant d'événemens, le monde m'offre deux différens tableaux: je vois d'un côté les forfaits illustres,

les vertus ſublîmes, les malheurs célébres, les deſtructions affreuſes, les attentats de l'ambition, les horreurs des vengeances, & ces révolutions des Empires, que l'on nomme jeux de la fortune, & qui ne ſont que les effets néceſſaires de nos paſſions : & de l'autre côté j'apperçois une infinité de crimes obſcurs, de baſſeſſes ignorées, de noirceurs domeſtiques; une multitude d'infortunés, dont les ſanglots pouſſés dans le ſecret de leurs demeures, ſont étouffés par le bruit des armes & des malheurs publics, & un détail immenſe de miſére & de méchanceté qui ſe perd dans la foule des grands événemens. Au milieu de ce tourbillon, la ſeule eſpèce de bonheur que l'on puiſſe trouver ſur la terre, conſiſte à ne point faire de mal, & à n'en point ſouffrir. C'eſt le partage d'un petit nombre d'hommes; j'ai voulu que ce fût le mien; je me ſuis retiré ici dès l'âge de vingt ans avec des livres & quelques uſtenſiles néceſſaires à la vie : il y a quarante ans que j'y ſuis, & je n'ai pas encore éprouvé ce dégoût de ſoi-même que l'on appelle ennui, & qui eſt un des plus grands maux de l'humanité. Pour vous, vous avez été acteur dans le premier des tableaux que je viens de tracer; vous avez paru ſur la terre, & elle a tremblé. Votre vie a été illuſtre, mais agitée, & ſouvent funeſte;

La mienne a été obſcure, mais paiſible & innocente. Jugez qui de nous deux a le plus approché de ce bonheur, qui eſt le but commun de tous les hommes ?

ALEXANDRE.

On ne peut vaincre ſon caractère. Vous étiez né pour cette caverne, & moi pour l'univers : il y a dans mon ame une hauteur que rien ne peut abaiſſer. Croyez moi, il eſt quelque plaiſir à ſe repréſenter que tant de milliers d'hommes vous ſoumettent tous les droits de leur exiſtence, & ne reſpirent que par notre ordre. Il me ſemble que je vaux mieux que les autres, puiſque je les force de m'obéir. Cependant comme la proſpérité peut aveugler, je ſerais charmé qu'un homme tel que vous, ſage de quarante ans de réflexions & de ſolitude, voulût m'accompagner & m'éclairer. Venez, ſoyez mon ami ; je ſais conquérir ; vous m'apprendrez à gouverner.

LE PHILOSOPHE.

Alexandre, il n'y a qu'un quart-d'heure que je vous vois, & vous me demandez un ſacrifice que je ne ferais pas à un homme que je connaî-

trais auſſi bien que moi-même. Quarante ans de ſageſſe ne finiront point par une faute. Croyez moi, Prince ; la vérité eſt en ce moment aſſiſe entre nous deux ; elle parle par ma bouche, & vous l'écoutez ; mais ſi je vous ſuivais à la Cour, je laiſſerais la vérité dans ma caverne: ce n'eſt qu'ici que je puis la dire & que vous pouvez l'entendre.

ALEXANDRE.

Non, ne craignez *rien* ; elle ne me déplaira jamais ; & d'ailleurs la philoſophie ne vous apprend-elle point à hazarder tout pour faire connaître aux Rois leurs devoirs ; & duſſiez-vous en ſouffrir, ne devez-vous pas vous rendre utile au monde, plutôt que de vous occuper ici d'une ſageſſe oiſive ?

LE PHILOSOPHE.

J'ai paſſé de beaucoup l'âge des ſacrifices & des grands efforts. Ceux que l'on fait au mien ne peuvent être que l'ouvrage de l'ambition, & l'on ne commence pas ſi tard à en avoir. Ce long oubli de tout éteint toute eſpèce d'enthouſiaſme ; la retraite n'enſeigne pas à gouverner les hommes, & en ôte juſqu'à la volonté. Je

desire le bien de tous, mais je ne suis propre qu'au repos. C'est à vous qui vous êtes chargé de la destinée de tant de peuples, c'est à vous à songer quel fardeau vous vous êtes imposé. Votre tâche la plus pénible vous reste à remplir, & si les hommes ne sont pas heureux sous vos loix, vous serez coupable de les avoir conquis.

Alexandre dit adieu au vieillard philosophe, & rejoignit les siens. Il était rêveur, & commençait à s'interroger sur ses conquêtes. On annonça que l'ennemi paraissait. La trompette sonna, & il oublia tout.

Fin du Tome quatrième.